# LOGIQUE

*ET*

# PRINCIPES

# DE GRAMMAIRE.

PREMIERE PARTIE.

# LOGIQUE
## ET
# PRINCIPES
# DE GRAMMAIRE,

Par M. du Marsais.

*Ouvrages posthumes en partie, & en partie extraits de plusieurs Traités qui ont déja paru de cet Auteur.*

## PREMIÈRE PARTIE.

*A PARIS,*

Chez
- Briasson, Libraire, rue S. Jacques.
- Le Breton, premier Imprimeur du Roi, rue de la Harpe.
- Herissant Fils, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIX.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

# AVIS
## DE L'ÉDITEUR.

LE Public n'a pas une entière confiance dans les Ouvrages posthumes ; & ses soupçons, à cet égard, ne sont que trop souvent fondés. Quelquefois ces sortes d'ouvrages sont imprimés sur des copies inexactes ou sur des fragmens interceptés, qu'on réunit le mieux qu'il est possible ; & d'ailleurs il n'est pas sans exem-

ple qu'un livre, qui étoit bon en ſortant des mains de ſon auteur, ſe ſoit trouvé au-deſſous du médiocre à force d'être corrigé par une main étrangère. Un Editeur eſt flaté d'ajouter quelque choſe du ſien à ſon original; mais il faut être bien sûr de ſoi-même pour confondre ſes propres idées avec celles d'un Ecrivain dont la réputation eſt faite.

Pour diſſiper les doutes qui pouroient naître par rapport aux deux ouvrages de feu M. du Marſais, que nous donnons au Public, nous croyons de-

voir dire ici comment ils nous ſont parvenus.

Vers l'année 1745, M. du Marſais ſe lia d'amitié avec M. de Rochebrune, Commiſſaire au Châtelet. Cette liaiſon ſe fortifia dans la ſuite, par la conformité de leurs goûts pour un même genre d'études; & le Philoſophe voulut témoigner à ſon ami l'affection qu'il lui portoit, par un préſent qui fût analogue au motif qui les uniſſoit. Ce préſent fut longtemps attendu, on en parloit toujours; mais enfin il fut fait en 1750. « Je crois que

» cet ouvrage vous ſera beau-
» coup de plaiſir, dit M. du
» Marſais à M. de Rochebrune
» en lui donnant ſa Logique :
» acceptez-le comme un gage
» de mon eſtime pour vous....
» Je veux que vous en diſ-
» poſiez comme d'une choſe
» qui vous appartient. » Le fragment ſur les Cauſes de la parole a été pareillement donné à M. de Rochebrune, par l'auteur, en une autre circonſtance.

La liaiſon de ces deux amis ſubſiſta juſqu'à la mort de M. du Marſais, arrivée au

mois d'août 1756. Dans cet intervalle ils eurent occasion de revoir plusieurs fois le manuscrit qui contenoit la Logique; & l'auteur y fit les changemens ou additions nécessaires. C'est sur ce manuscrit, dont M. de Rochebrune à son tour m'a fait présent, que cette édition est faite.

Nous venons de voir que M. du Marsais étoit content de son ouvrage; & les personnes qui l'ont connu, & qui savent combien il étoit difficile sur ses productions, s'en rapporteront volontiers à son suf-

frage. Ceux qui n'ont point connu notre auteur, ne seront pas fâchés de trouver ici, sur la Logique de M. du Marsais, le sentiment d'un homme célèbre, d'un Philosophe que le Nord nous a envié, & qui a préféré aux honneurs & à la fortune qui l'attendoient ailleurs, la gloire, plus desirée d'un sage, d'être utile à sa patrie.

« Il avoit composé pour » l'usage de ses élèves, ou pour » le sien, d'autres ouvrages » qui n'ont point paru. Nous » ne citerons que sa Logique » ou Réflexions sur les opéra-

» tions de l'esprit. Ce traité » contient, sur l'art de raison- » ner, tout ce qu'il est utile » d'apprendre, & sur la mé- » taphysique, tout ce qu'il est » permis de savoir *. »

Ces deux suffrages semblent garantir celui de la plus saine partie du Public.

---

* Éloge de M. du Marsais, par M. d'Alembert, *tome II* de ses Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, *pag.* 216.

*Nota.* On ne trouvera point ici l'orthographe particulière dont se servoit l'Auteur : il a paru plus convenable de suivre l'Académie dans un ouvrage didactique.

# TABLE DES TITRES

Contenus dans cette première Partie.

Fin de la Table de la première Partie.

# APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé *Œuvres posthumes de du Marsais*, contenant, 1.° *la Logique ou Réflexions sur les principales opérations de l'esprit; 2.° des fragmens sur les Causes de la parole.* Je n'y ai rien remarqué qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 3 décembre 1767.

DUPUY.

# PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Notre amé Jean-Thomas Herissant, fils, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public *des Œuvres posthumes de du Marsais, contenant la Logique ou Réflexions sur les principales opérations de l'esprit, & fragmens sur les Causes de la parole; Démonstration de l'existence de Dieu par l'idée que nous en*

*avons*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlemens

de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le cinquième jour

du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent soixante-huit, & de notre Règne le cinquante-troisième. Par le Roi en son Conseil.

*Signé* LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVII de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n.° 1675, fol. 353, conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 15 Janvier 1768.*

NEAU, *Syndic.*

Je soussigné, reconnois que MM. BRIASSON & le BRETON, sont intéressés chacun pour un quart dans le présent Privilége, suivant les conventions faites entre Nous. A Paris, ce 26 Mai 1768. HERISSANT fils.

LOGIQUE,

# LOGIQUE,

## OU

# RÉFLEXIONS

## *Sur les principales opérations de l'Esprit.*

DIEU a tiré du néant deux ſubſtances ; la ſubſtance ſpirituelle, & la ſubſtance corporelle.

Par la ſubſtance ſpirituelle, on entend celle qui a la propriété de penſer, d'apercevoir, de vouloir, de raiſonner & de ſentir, c'eſt-à-dire, d'avoir des affections ſenſibles.

On ne diſtingue que deux ſortes de ſubſtances ſpirituelles créées ; ſavoir, l'ange, & l'ame humaine.

A l'égard des anges, nous n'en ſavons que ce que la foi nous en enſeigne. Comme les anges ſont des ſubſtances ſpirituelles, ils ne peuvent point affecter nos ſens, &, par conſéquent, ils ſont au-deſſus de nos lumières naturelles ; & c'eſt un axiome reçu de tous les ſavans, qu'à l'égard des anges, la foi nous en apprend fort peu de choſes, l'imagination beaucoup, & la raiſon rien : en effet, le peuple en raconte une infinité d'hiſtoires fabuleuſes.

Au reſte, par ce mot *ange*, on entend les anges bons & les anges mauvais, c'eſt-à-dire, les démons. Les opérations des uns & des autres ne nous ſont connues que par la foi.

A l'égard de l'ame, c'eſt-à-dire, de cette ſubſtance qui penſe en nous, qui apperçoit, qui veut, qui ſent, nous ne la connoiſſons que par le ſentiment intérieur que nous avons de nos penſées, de nos perceptions, de nos vouloirs ou volontés, & de nos ſentimens de plaiſir ou de douleur.

L-

Ainſi, remarquez que nous ne connoiſſons point la ſubſtance de l'ame. Nous ne connoiſſons l'ame que par le ſentiment intérieur que nous avons de ſes propriétés d'apercevoir, de vouloir & de ſentir.

---

## ARTICLE PREMIER.

### *De la différence de l'ange, & de l'ame humaine.*

TOUTE la différence que les ſavans mettent entre l'ange & l'ame humaine, c'eſt, diſent-ils, que l'ange eſt une ſubſtance complète, *ſubſtantia completa*, & que l'ame eſt une ſubſtance incomplète, *ſubſtantia incompleta* ; c'eſt-à-dire, que l'ange a tout ce qu'il faut pour être ange, & exiſte indépendamment de toute autre ſubſtance ; au lieu que l'ame humaine doit être unie au corps : c'eſt ainſi qu'un pied & une main ont relation à un corps ; en un mot, l'ange eſt un *tout*, au lieu que l'ame humaine n'eſt qu'une *partie*.

## ARTICLE II.

*De la distinction de l'ame & du corps.*

LA foi nous enseigne que l'ame est distinguée du corps, de la même distinction qu'il y a entre une substance & une autre substance, & non de la distinction qu'il y a entre une substance & ses propriétés.

Voici la preuve que l'on donne de la distinction de l'ame & du corps par les lumières de la raison.

Un être est distingué d'un autre être, quand l'idée que j'ai de l'un est différente de celle que j'ai de l'autre, & sur-tout lorsque l'une est incompatible avec l'autre; l'idée que j'ai du soleil est différente de l'idée que j'ai de la terre : donc le soleil & la terre sont deux substances différentes.

La distinction sera encore plus grande, si une idée exclud l'autre idée; par

exemple, l'idée du cercle exclud l'idée du carré : or l'idée que nous avons de l'étendue renferme l'idée de parties, de longueur, de largeur & de profondeur, & elle exclud l'idée de pensée & de sentiment : donc ce qui est *étendu* est distingué de ce qui *pense ;* de même l'idée que nous avons de la pensée, ne renferme point l'idée de l'étendue, & même l'exclud ; ainsi, l'ame étant en nous l'*être qui pense*, n'est pas l'*être qui est étendu ;* & le corps étant en nous l'*être étendu*, n'est pas l'*être qui pense*, parce que l'idée de l'un n'est pas l'idée de l'autre.

## ARTICLE III.

### *De l'union de l'ame & du corps.*

On ne conçoit pas comment un être purement spirituel, c'est-à-dire, *pensant sans être étendu*, peut être uni à un corps qui est *étendu* & ne pense point. Nous ne

pouvons pas cependant douter de cette union, puiſque nous penſons & que nous avons un corps.

Cette union eſt le ſecret du Créateur. Tout ce que nous en ſavons, c'eſt qu'à l'occaſion des penſées & des volontés de l'ame, notre corps fait certains mouvemens, & que réciproquement, à l'occaſion des mouvemens de notre corps, notre ame a certaines penſées & certains ſentimens, le tout conformément aux loix établies par l'Auteur de la nature. Ce ſont ces loix qu'on appelle les *loix de l'union de l'ame & du corps.*

## ARTICLE IV.

### *Des propriétés de l'ame.*

NOUS ne connoiſſons l'ame & ſes propriétés, que par le ſentiment intérieur que nous en avons. Nous ſentons, & même nous avons un ſentiment réfléchi de nos ſenſations; nous ſentons que nous ſentons.

Ce ſentiment intérieur eſt la propriété la plus étendue de l'ame. Le corps eſt incapable de ſentiment ; c'eſt l'ame ſeule qui ſent.

De-là eſt venue l'opinion des Cartéſiens, qui ont imaginé que les bêtes n'étoient que de ſimples automates, comme le fluteur & le canard de M. de Vaucanſon ; car, diſent-ils, ſi les bêtes ſentent, elles ont une ame ; ſi elles ont une ame, elles ſont capables de bien & de mal ; &, par conſéquent, de récompenſe & de punition ; d'où il s'enſuivroit, continuent-ils, que l'ame des bêtes ſeroit immortelle.

Mais quand nous parlons des propriétés de l'ame, nous ne parlons que de l'ame humaine. Ce qui ſe paſſe dans les bêtes eſt connu de Dieu, dont la puiſſance infinie peut avoir fait des ames de différens ordres, dont les unes ſeront immortelles & les autres mortelles : les unes connoîtront le bien & le mal, & les autres n'en auront aucune connoiſſance. Il y a différens ordres dans les anges ; il y a différens

degrés de lumière parmi les ames des hommes ; & ne convient-on pas que les imbécilles, les insensés, & même les enfans jusqu'à un certain âge, sont incapables de bien & de mal ?

Avant Descartes, les anciens & les modernes ont cru que les animaux avoient le sentiment de la vue, de l'ouie, &c. & qu'ils étoient sensibles au plaisir & à la douleur. Je ne sais que vous me voyez, que parce que je vois que vous avez des jeux comme les miens, & que vous agissez en conséquence des impressions que vos jeux reçoivent : je remarque les mêmes organes & la même suite d'opérations dans les animaux.

Observez deux sortes de sentiment : 1.° l'un que nous appelons, *sentiment immédiat*, & l'autre que nous appelons, *sentiment médiat*.

Le sentiment immédiat, est celui que nous recevons immédiatement des impressions extérieures des objets sur les organes des sens.

2.° Le ſentiment médiat, eſt la réflexion intime que nous faiſons ſur l'impreſſion que nous avons reçue par le ſentiment immédiat. C'eſt le ſentiment du ſentiment. Il eſt appelé *ſentiment médiat*, parce qu'il ſuppoſe un moyen, & ce moyen eſt le ſentiment immédiat. Quand j'ai vu le ſoleil, ce ſentiment que le ſoleil a excité en moi par lui-même, eſt ce que nous appelons le *ſentiment immédiat*, parce que ce ſentiment ne ſuppoſe que l'objet & l'organe. Le ſentiment que je reçois à l'occaſion d'un inſtrument de muſique, eſt un ſentiment immédiat, parce qu'il ne ſuppoſe que l'inſtrument & les oreilles.

Mais les réflexions intérieures que je fais enſuite à l'occaſion de ces premiers ſentimens, ſe font par un ſentiment médiat; c'eſt-à-dire, par un ſentiment qui ſuppoſe un ſentiment antérieur.

L'ame n'a cette faculté de ſentir, ſoit immédiatement, ſoit médiatement, que par les différens organes du corps, ſelon les loix de l'union établies par le Créateur.

Elle ſent immédiatement par les ſens extérieurs, & elle ſent médiatement par les organes du ſens intérieur du cerveau.

Un ſens extérieur eſt une partie extérieure de mon corps, par laquelle je ſuis affecté de manière, que toute autre partie de mon corps ne m'affectera jamais de même. Ainſi, je ne vois que par mes ieux, & je n'entends que par mes oreilles.

On compte ordinairement cinq ſens extérieurs : la vue, l'ouïe, le goût, le toucher & l'odorat.

La vue, aperçoit la lumière & les couleurs ; l'ouie, eſt affectée par les ſons ; le goût, par les ſaveurs ; l'odorat, par les odeurs ; enfin le toucher, par les différentes qualités tactiles des objets : tels ſont la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la propriété d'être ou de n'être pas poli, & quelques autres ſemblables, s'il y en a.

La ſtructure des ſens extérieurs eſt digne de la curioſité d'un Philoſophe : il ſuffit de remarquer ici que les nerfs, par leſquels

toutes les ſenſations ſe font, ont deux extrémités ; l'une extérieure, qui reçoit l'impreſſion des objets ; & l'autre intérieure, qui la communique au cerveau.

Le cerveau eſt une ſubſtance molle, plus ou moins blanchâtre, compoſée de glandes extrêmement petites, remplies de petites veines capillaires ; elle eſt le réſervoir & la ſource des eſprits animaux. Tous les nerfs par leſquels nous recevons des impreſſions, aboutiſſent au cerveau ; & ſur-tout à cette partie du cerveau qu'on appelle *le corps calleux*, que l'on regarde comme le ſiége de l'ame.

De la variété qui ſe trouve dans la conſiſtance, dans la nature & dans l'arrangement des parties fines qui compoſent la ſubſtance du cerveau, vient la différence preſque infinie des eſprits ; ſuivant cet axiome, *que tout ce qui eſt reçu, eſt reçu ſuivant la diſpoſition & l'état de ce qui reçoit.* C'eſt ainſi que les rayons du ſoleil durciſſent la terre glaiſe, & amolliſſent la cire.

Quand les impreſſions des objets qui affectent la partie extérieure des ſens, ſont portées par l'extrémité intérieure des nerfs ſenſuels dans la ſubſtance du cerveau, alors nous apercevons les objets ; & c'eſt là une impreſſion immédiate.

Cette première impreſſion fait une trace dans le cerveau, & cette trace y demeure plus ou moins, ſelon la molleſſe ou la ſolidité de la ſubſtance du cerveau. Quand cette trace, ce pli, cette impreſſion eſt réveillée par le cours des eſprits animaux ou du ſang, nous nous rappelons l'idée première ou immédiate ; & c'eſt ce qu'on appelle *mémoire*.

C'eſt par le ſecours de ces traces ou veſtiges, qu'en réfléchiſſant ſur nous-mêmes, nous ſentons que nous avons ſenti ; & c'eſt ce ſentiment réfléchi, que nous appelons *idée médiate*, puiſqu'elle ne nous vient que par le moyen des premières impreſſions que nous avons reçues par les ſens.

Après que nous avons reçu quelques

impressions par les ieux, nous pouvons nous rappeler l'image des objets qui nous ont affectés. On appelle cette faculté, *imagination*. C'est encore un effet des traces qui sont restées dans le cerveau.

Nous ne saurions nous former des idées, ni des images des choses, qui, précédemment, n'auroient fait aucune impression sur nos sens; mais voici quelques opérations que nous pouvons faire à l'occasion des impressions que nous avons reçues.

1.° Nous pouvons joindre ensemble certaines idées. Par exemple, de l'idée de montagne & de l'idée d'or, nous pouvons nous imaginer une montagne d'or.

2.° Nous pouvons nous former des idées par ampliation, comme lorsque de l'idée de l'homme, nous nous formons l'idée d'un géant.

3.° Nous pouvons aussi nous former des idées par diminution, comme lorsque de l'idée d'un homme, nous nous formons l'idée d'un nain ou d'un pigmée.

4.° La manière médiate la plus remarquable de nous former des idées, est celle qui se fait par abstraction. *Abstraire*, c'est tirer, séparer; ainsi, après avoir reçu des impressions d'un objet, nous pouvons faire attention à ces impressions, ou à quelques-unes de ces impressions, sans penser à l'objet qui les a causées. Nous acquérons, par l'usage de la vie, une infinité d'idées particulières, à l'occasion des impressions sensibles des objets qui nous affectent. Nous pensons ensuite, séparément & par abstraction, à quelqu'une de ces impressions, sans nous attacher à aucun objet. Nous avons souvent compté des corps particuliers : de-là l'idée des nombres, auxquels nous pensons ensuite, & dont nous raisonnons par abstraction ; c'est-à-dire, sans penser à aucun corps particulier; comme quand nous disons : 2 & 2 font 4; 1 ajouté à 5 fait 6 : 2 sont à 4, comme 4 sont à 8. C'est ainsi que quand on parle de la distance qu'il y a entre une ville & une autre ville, on ne fait attention qu'à

la longueur du chemin, sans avoir aucun égard à la largeur, ni aux autres circonstances du chemin.

C'est par cette opération de l'esprit que les Géomètres disent que la ligne n'a point de largeur, & que le point n'a point d'étendue. Il n'y a point de lignes physiques sans largeur, ni de points physiques sans étendue : mais comme les Géomètres ne font usage que de la longueur de la ligne; & qu'ils ne regardent le point que comme le terme d'où l'on part, ou celui où l'on arrive, sans aucun besoin de l'étendue de ce terme, ou de cette borne; ils disent, par abstraction, que la ligne n'a point de largeur, & que le point n'a pas d'étendue.

Observez que toutes ces manières de penser, par réminiscence, par imagination, par ampliation, par diminution, par abstraction, &c. supposent toujours des impressions antérieures immédiates.

La volonté, c'est-à-dire, la faculté que nous avons de vouloir, ou de ne vouloir pas, est aussi une propriété de notre ame;

On observe encore ce que les Philosophes appellent l'*appétit sensitif*; c'est-à-dire, ce penchant que nous avons pour le bien sensible, & l'éloignement que nous avons pour tout ce qui nous affecte désagréablement, & pour tout ce qui est sensiblement opposé à notre bien-être & à notre conservation.

Il y a sur-tout quatre opérations de notre esprit qui demandent une attention particulière.

1.° L'idée, qui comprend aussi l'imagination.

2.° Le jugement.

3.° Le raisonnement.

4.° La méthode.

L'abstraction est donc, pour ainsi dire, le point de réunion selon lequel notre esprit aperçoit que certains objets conviennent entre eux. C'est le résultat de la ressemblance des individus.

L'abstraction se fait donc par un point de vue de l'esprit, qui, à l'occasion de l'uniformité ou ressemblance de quelques impressions

impressions sensibles, fait une réflexion, à laquelle il donne un nom, par imitation des noms que nous donnons aux objets réels.

Par exemple, nous avons vu plusieurs personnes mourir, nous avons inventé le nom de *mort*; & ce nom marque le point de vue de l'esprit qui considère, par abstraction, l'état de l'animal qui cesse de vivre. Tous les animaux conviennent entre eux par rapport à cet état; & lorsque nous considérons cet état sans en faire aucune application particulière, cette vue de notre esprit est une abstraction. On parle ensuite de la mort, comme d'un objet réel; mais il n'y a de réel que les êtres particuliers, qui existent indépendamment de notre esprit: tous les autres mots ne marquent que des points de vue, ou considérations de l'esprit; & le terme général étant une fois trouvé, nous pouvons en faire des applications particulières, par imitation de l'usage que nous faisons des mots qui marquent des objets réels.

Ainsi, comme nous disons l'*habit de Pierre*, la *main de Pierre*, nous disons aussi la *mort de Pierre*, la *probité*, la *science*, &c. *de Pierre*.

---

## ARTICLE V.

### *Des quatre principales opérations de l'esprit.*

PAR ce mot, *esprit*, on entend ici la faculté que nous avons de *concevoir* & d'*imaginer*. On l'appelle aussi *entendement*.

Toute affection de notre ame par laquelle nous *concevons*, ou nous *imaginons*, est ce qu'on appelle *idée*. *Idée*, en général, est donc un terme abstrait. C'est le point de réunion auquel nous rapportons tout ce qui n'est qu'une simple considération de notre esprit.

Nous ferons ensuite des applications particulières de ce mot *idée*. Lorsque je ne fais que me représenter un triangle, cette affection de mon esprit, par laquelle

je me représente le triangle, est appelée l'*idée du triangle.*

*Idée*, est donc le nom que je donne aux affections de l'ame qui conçoit, ou qui se représente un objet, sans en porter aucun jugement.

Car si je juge, c'est-à-dire, si je pense, par exemple, que le triangle a trois côtés, je passe de l'*idée* au *jugement.*

Le *jugement* est donc aussi un terme abstrait; c'est le nom que l'on donne à l'opération de l'esprit, par laquelle nous pensons qu'un objet *est* ou *n'est* pas de telle ou telle manière.

Tout *jugement* suppose donc l'*idée*; car il faut avoir l'idée d'une chose, avant que de penser qu'elle *est*, ou qu'elle *n'est* pas de telle ou telle manière.

Le *jugement* suppose nécessairement deux idées: l'idée de l'objet dont on juge, & l'idée de ce qu'on juge de l'objet. Il y a de plus dans le jugement une opération de l'esprit par laquelle nous regardons l'objet, & ce que nous en jugeons, comme

ne faisant qu'un même *tout*. Nous unissons, pour ainsi dire, l'un avec l'autre.

L'objet dont on juge s'appelle le *sujet du jugement* ; & quand le jugement est exprimé par des mots, l'assemblage de tous ces mots, qui sont l'expression du jugement, est appelé *proposition* ; & alors les mots qui expriment l'objet du jugement sont appelés le *sujet* de la *proposition*.

Ce que l'on juge de ce *sujet*, est appelé l'*attribut*, parce que c'est ce que l'on attribue au sujet. On l'appelle aussi le *prédicat*, parce que c'est ce qu'on dit du sujet, dont la valeur emporte avec elle le signe ou la marque que l'on juge ; c'est-à-dire, que l'on regarde un objet comme étant de telle ou telle façon : ainsi le verbe *est*, est le mot de la proposition qui marque expressément l'action de l'esprit qui unit un attribut au sujet.

Le *verbe* est une partie essentielle de l'attribut. *La terre* EST *ronde* : ces trois mots forment une proposition ; c'est-à-dire, qu'ils sont l'énoncé du jugement intérieur

que je porte, quand je pense que la terre *est* ronde.

La *terre* est le sujet de la proposition ; car c'est de la *terre* dont on juge.

*Est ronde*, c'est l'attribut ; & dans cet attribut, il y a le verbe *est*, qui fait connoître que je juge que la terre *est* ronde ; c'est-à-dire, que je regarde la terre comme étant ou existant ronde.

Le jugement est une réflexion ou attention par laquelle nous exprimons les affections que les objets ont faites en nous : nous disons ce que nous avons senti. *Le soleil est lumineux* ; j'exprime que le soleil a excité en moi le sentiment de lumière. *Le sucre est doux* ; j'exprime que le sucre m'a affecté par sa douceur.

Il n'est pas inutile de remarquer que l'on distingue ordinairement deux sortes de jugemens ; l'un, qu'on appelle *jugement affirmatif* ; c'est la réflexion que je fais sur ce que j'ai réellement senti. *Le sucre est doux* ; je me rends à moi-même le témoignage que le sucre a

excité en moi le sentiment de douceur.

L'autre sorte de jugement s'appelle *jugement négatif* : en réfléchissant sur moi-même, j'observe que je n'ai pas senti, & que je n'ai pas reçu l'impression que le jugement affirmatif supposeroit.

Ce jugement se marque dans le langage ou dans la proposition, par les particules négatives, *non*, *ne*, *pas*, ou *point* ; par exemple, le sucre *n'est point amer*.

Il y a une affirmation dans tout jugement négatif, en ce qu'on affirme ou assure qu'on n'a pas senti.

---

## ARTICLE VI.

### *Remarques sur l'idée.*

LES Philosophes distinguent plusieurs sortes d'idées ou perceptions.

Les idées qu'ils appellent *adventices*, ce sont celles qui nous viennent immédiatement des objets, comme l'idée du soleil, & toutes les autres idées immédiates. Ces

mot *adventices*, vient du latin *ADVENIRE*, *arriver.*

Il y a d'autres idées qu'on appelle *factices*, du mot latin FACERE, *faire* : ce ſont celles que nous faiſons par ampliation, diminution, &c. comme lorſque nous imaginons une montagne d'or.

Quelques Philoſophes diſent qu'il y a des idées *innées*, c'eſt-à-dire, nées avec nous ; mais nous croyons que ſi l'on y fait bien attention, que ſi on veut prendre la peine de ſe rappeler l'hiſtoire de ſes idées dès la première enfance, on ſera convaincu que toutes les idées ſont adventices, & qu'il n'y a en nous d'*innée*, qu'une diſpoſition, plus ou moins grande, à recevoir certaines idées. Ainſi ce principe, qu'*il faut rendre à chacun ce qui lui eſt dû*, n'eſt pas un principe *inné* ; il ſuppoſe l'idée acquiſe de *rendre*, l'idée de *devoir*, & l'idée de *chacun* : idées que nous acquérons dès l'enfance, par l'uſage de la vie.

Mais ce principe eſt bien plus facilement

entendu, qu'un principe abstrait de métaphysique. La nécessité de la conservation de la société, & notre propre intérêt, nous font aisément entendre que tout seroit bouleversé, si on ne rendoit pas à autrui ce qui lui appartient.

Les créatures nous élèvent aisément à la connoissance du Créateur, sans qu'il soit nécessaire que l'idée de Dieu soit *innée*; & si nous voulons nous rappeler de bonne foi l'histoire de notre enfance, nous avouerons que nous ne sommes parvenus à l'idée du Créateur, qu'après que notre cerveau a eu acquis une certaine consistance, & qu'après que nous avons eu observé des causes & des effets.

Les idées abstraites, telles que de *couleur* en général, d'*être*, de *néant*, de *vérité*, de *mensonge*, sont une production de nos réflexions. Nous avons inventé ces mots, pour marquer l'uniformité qui se trouve entre certaines impressions. Tous les objets blancs font en moi une impression semblable : je réalise, en quelque sorte,

cette

cette manière de m'affecter ; & la considérant, pour ainsi dire, en elle-même & sans aucune application particulière, je l'appelle *blancheur*. Ces idées abstraites peuvent être rapportées à la classe des idées *factices*.

Il y a des idées qu'on appelle *claires*, & d'autres qu'on appelle *confuses*. Les idées *claires*, sont celles qu'on aperçoit aisément, & dont on embrasse tout d'un coup toute l'étendue.

A parler exactement, il n'y a d'idées *confuses*, que par rapport à une idée plus distincte que nous avons eue. L'idée d'un homme vu de loin, est l'idée claire d'un homme vu de loin : nous ne devons juger de cet homme que lorsque nous le verrons de plus près, parce qu'il faut toujours attendre que notre jugement ait la cause propre & précise qui doit l'exciter. Mais parce que nous avons une idée *claire* & complète d'un homme que nous voyons de près, nous appelons *confuse* l'idée de celui que nous voyons de loin. Ainsi, à

proprement parler, l'idée *confuse* n'est qu'une idée *incomplète ;* c'est-à-dire, une idée, une image à laquelle notre expérience & notre réflexion nous font sentir qu'il manque quelque chose.

Il y a des idées qu'on appelle *accessoires.* Une idée *accessoire*, est celle qui est réveillée en nous à l'occasion d'une autre idée.

Lorsque deux ou plusieurs idées ont été excitées en nous dans le même temps, si dans la suite l'une des deux est excitée, il est rare que l'autre ne le soit pas aussi ; & c'est cette dernière que l'on appelle *accessoire.*

Si l'on parle, par exemple, d'une ville où l'on a demeuré, l'image de quelque objet qu'on aura vu dans cette ville, se retracera à notre imagination, & excitera en nous une idée *accessoire.*

Il y a aussi des idées qu'on appelle *idées exemplaires.* Ce sont celles qui servent, pour ainsi dire, de modèles à celles que nous recevons dans la suite.

L'expérience, c'eſt-à-dire, les impreſſions extérieures que nous recevons des objets par l'uſage de la vie, & les réflexions que nous faiſons enſuite ſur ces impreſſions, ſont les deux ſeules cauſes de nos idées ; toute autre opinion n'eſt qu'un roman. Il faut prendre l'homme tel qu'il eſt, & ne pas faire des ſuppoſitions qui ne ſont qu'imaginées. La principale cauſe de ces ſortes d'erreurs, vient de ce qu'on réaliſe de ſimples abſtractions, ou des êtres de raiſon. C'eſt ainſi que le Père Mallebranche regarde les idées comme des réalités diſtinctes & ſéparées de l'entendement qui les reçoit.

Les idées, conſidérées ſéparément de notre entendement, ne ſont pas plus des êtres, que la blancheur conſidérée par abſtraction, indépendamment de tout objet blanc, ou la figure conſidérée indépendamment de tout objet figuré.

## ARTICLE VII.

### *Du Raisonnement.*

COMME tout jugement suppose des idées, de même tout raisonnement suppose des jugemens. Le raisonnement consiste à déduire, à inférer, à tirer un jugement d'autres jugemens déja connus; ou plutôt à faire voir que le jugement dont il s'agit, a déja été porté d'une manière implicite; de sorte qu'il n'est plus question que de le déveloper, & d'en faire voir l'identité avec quelque jugement antérieur. Cette opération de l'esprit, par laquelle nous tirons un jugement d'autres jugemens, s'appelle *raisonnement*. Par exemple :

> Toute personne qui veut apprendre, doit écouter;
> Vous voulez apprendre :
> Donc vous devez écouter.

Tous ces jugemens pris ensemble, forment ce qu'on appelle *un raisonnement*, & en latin DISCURSUS.

Les êtres particuliers excitent en nous des idées *exemplaires* ; c'eſt-à-dire, des idées qui ſont le modèle des impreſſions que nous trouvons dans la ſuite, ou ſemblables ou différentes. Par exemple, le diſque de la lune, ou quelqu'autre cercle particulier, m'a donné lieu de me former l'idée *exemplaire* ou générale du cercle. J'ai donné un nom à cette idée abſtraite : j'ai appelé *cercle* toute figure dont les lignes, tirées du centre à la circonférence, ſont égales.

Ainſi, toute figure qui me rappellera la même idée, ſera *cercle*.

Tout objet qui excite la même idée, eſt le même, par rapport à cette idée : tout ce qui eſt rond eſt rond. Un tel cercle en particulier, a toutes les mêmes propriétés qu'un autre cercle, en tant que cercle.

Je veux prouver que Pierre eſt animal, je conſulte l'idée que j'ai de Pierre, & l'idée que j'ai d'animal ; & voyant que Pierre excite en moi l'idée d'animal, je

dis qu'en ce point, il eſt un de ces individus qui m'ont donné lieu de me former l'idée d'animal, & que je dévelope par cet argument.

Tout être qui a du ſentiment & du mouvement, eſt ce que j'appelle *animal;*
Or je vois que Pierre a du ſentiment & du mouvement :
Donc il eſt animal.

C'eſt donc avec raiſon que je conclus que Pierre eſt animal.

Ce qui *eſt*, *eſt*. Une choſe ne ſauroit *être & n'être pas.* Le cercle eſt rond, & en tant que rond, il n'eſt pas quarré; & en tant que rond, il a toutes les propriétés du rond.

Ainſi, la règle véritable & fondamentale du raiſonnement, ou ſyllogiſme, eſt que le ſujet de la concluſion ſoit compris dans l'extenſion de l'idée générale à laquelle on a recours pour en tirer la concluſion.

## ARTICLE VIII.

### *Du Syllogiſme.*

LE Syllogiſme eſt toujours composé de trois propoſitions ; la première s'appelle *la majeure*, la ſeconde s'appelle *la mineure*, & la troiſième eſt appelée *la conſéquence*.

Dans la première propoſition, on cherche ce qui, de l'aveu de celui à qui on parle, a la propriété qui eſt en queſtion. Dans la ſeconde, on fait voir que le ſujet dont il s'agit, eſt un des individus compris dans l'extenſion de l'idée générale dont les individus ont cette propriété : d'où l'on conclud, dans la conſéquence, que le ſujet dont il s'agit a la propriété qu'on lui diſpute.

Vous convenez que ce qui eſt chaud, dilate l'air : or, le ſoleil eſt compris dans l'extenſion de l'idée générale de ce qui eſt chaud : donc le ſoleil dilate l'air, parce qu'il doit avoir les mêmes propriétés que

C 4

ce qui eſt chaud. Puiſque ce qui *eſt*, *eſt*, une choſe ne ſauroit être & n'être pas : puiſque le ſoleil eſt compris dans l'idée générale de ce qui eſt chaud, il doit avoir les mêmes propriétés en tant que chaud.

Les deux premières propoſitions du ſyllogiſme, ſont appelées *prémiſſes*, c'eſt-à-dire, miſes avant la conſéquence.

Si les deux prémiſſes ſont véritables, & qu'on en convienne, on doit accorder la conſéquence : au contraire, ſi les prémiſſes, ou quelqu'une des prémiſſes, n'eſt pas véritable, alors on nie la conſéquence.

Il arrive ſouvent qu'une des prémiſſes eſt véritable à quelques égards, & fauſſe à quelques autres égards : alors la conſéquence eſt véritable, dans le ſens que cette prémiſſe eſt véritable : & elle eſt fauſſe, dans le ſens que cette prémiſſe eſt fauſſe.

En ces occaſions, on diſtingue la prémiſſe ; mais on nie la conſéquence. Quelquefois on la diſtingue. Par exemple, ſi lorſqu'il eſt jour, & que le temps eſt

couvert, quelqu'un vouloit prouver que les cadrans ſolaires doivent marquer l'heure, & qu'il ſe ſervît de ce ſyllogiſme :

> Lorſque le ſoleil eſt ſur notre horiſon ; les cadrans ſolaires marquent l'heure ;
> Or le ſoleil eſt actuellement ſur notre horiſon :
> Donc les cadrans ſolaires doivent actuellement marquer l'heure.

Ce ſyllogiſme eſt en bonne forme ; mais il faut diſtinguer la majeure de cette ſorte : Lorſque le ſoleil eſt ſur notre horiſon, & qu'il n'y a point de nuages qui interceptent ſes rayons de lumière, les cadrans ſolaires doivent marquer l'heure : j'accorde la majeure. Lorſque le ſoleil eſt ſur notre horiſon, & qu'il y a des nuages qui interceptent ſes rayons de lumière, les cadrans ſolaires doivent marquer l'heure ; je nie la majeure : donc les cadrans ſolaires doivent marquer l'heure, actuellement que le ciel eſt couvert de nuages ; je nie la conſéquence.

On fait, dans les Ecoles, pluſieurs

obſervations ſur la forme des ſyllogiſmes ; comme ſur les argumens en *BARBARA* ou en *BAROCO*. Ces obſervations ne ſont pas d'un grand uſage dans la pratique ; quelques perſonnes les appellent des bagatelles difficiles, *DIFFICILES NUGÆ*.

La voyelle *A*, qui eſt dans les trois ſyllabes de *BARBARA*, marque que les trois propoſitions qui compoſent l'argument en *BARBARA*, doivent être des propoſitions affirmatives univerſelles, parce qu'on eſt convenu que la lettre *A* ſeroit le ſigne de la propoſition affirmative univerſelle.

*Aſſerit* A, *negat* E ; *verum generaliter ambo.*
*Aſſerit* I, *negat* O ; *ſed particulariter ambo.*

C'eſt-à-dire, *A* affirme, *E* nie ; mais l'une & l'autre généralement : ainſi un ſyllogiſme en *BARBARA*, eſt compoſé de trois propoſitions affirmatives univerſelles. Par exemple :

Ceux qui n'étudient point, ſont ignorans ;
Les pareſſeux n'étudient point :
Donc les pareſſeux ſont ignorans.

On a fait des mots artificiels, où ces quatre lettres *A*, *E*, *I*, *O*, sont combinées selon toutes les combinaisons possibles, pour faire voir les différentes espèces de syllogismes.

Mais il nous suffit de bien comprendre le fondement du syllogisme, & les différentes règles que l'on doit observer.

---

## ARTICLE IX.

### *Observations sur le fondement du Syllogisme.*

1.° IL n'y a dans le monde que des êtres particuliers. Pierre, Paul, &c. sont des êtres particuliers; ce diamant, cette pierre, sont aussi des êtres particuliers; cet écu, ce louis d'or, sont aussi des êtres particuliers. Il en est de même de tout ce qui existe dans l'univers.

Les êtres particuliers sont appelés, par les Philosophes, des *individus*; c'est-à-dire, des êtres qui ne peuvent pas être divisés

ſans ceſſer d'être ce qu'ils ſont. Ce diamant, ſi vous le diviſez, ne ſera plus ce diamant; il n'aura ni la même valeur, ni le même poids, ni les mêmes propriétés.

Notre eſprit fait enſuite des obſervations ſur les individus & ſur leur manière d'être; & ce ſont ces obſervations, ces réflexions, ces abſtractions, qui forment l'ordre métaphyſique, & les êtres purement abſtraits, que nous exprimons par des mots, à l'imitation des noms que nous donnons aux êtres réels. Par exemple, quand je vois un écu, j'en obſerve la figure, la matière, le poids, &c. j'ai l'idée de cet écu & de ſes propriétés. J'apprends enſuite, par l'uſage, que cet écu n'eſt pas le ſeul qu'il y ait dans le monde; je vois d'autres écus qui me réveillent l'idée du premier écu & de ſes propriétés: j'obſerve tout ce en quoi les écus ſont ſemblables entre eux.

J'obſerve de même que les louis d'or ſont ſemblables entre eux, & que, de plus, ils ont auſſi des propriétés différentes

des propriétés de l'écu. Voila une ressemblance & une différence.

C'est ce qui a donné lieu à ce que les Philosophes appellent *espèce* & *genre*. L'écu est une espèce de monnoie ; le louis d'or est une autre espèce de monnoie : *monnoie* est le genre. Tous les êtres dans lesquels nous remarquons des qualités communes, nous ont donné lieu de former l'idée abstraite & métaphysique de *genre :* ainsi, l'idée que nous avons de *monnoie*, est l'idée du genre, par rapport aux différentes espèces de *monnoie*. Toutes les monnoies conviennent entr'elles, en ce qu'elles sont la matière qui nous sert à acquérir tout ce dont nous avons besoin ; mais, parmi les monnoies, il y en a qui sont d'or, d'autres d'argent, d'autres de cuivre, d'autres plus grandes, d'autres plus petites : c'est ce qui constitue les différentes espèces. C'est la différence que nous remarquons entre les individus du même genre, qui nous a donné lieu de former le terme abstrait *espèce*.

2.° Nous appelons *animal* tout individu qui a du sentiment, qui a la propriété de se mouvoir, qui vit, qui mange, &c. Ces propriétés, que nous observons dans un si grand nombre d'individus, nous ont donné lieu de former l'idée abstraite d'*animal*.

Nous avons observé dans ces animaux des propriétés qui ne conviennent qu'à un certain nombre d'individus ; par exemple, quelques-uns de ces animaux volent, pendant que les autres n'ont point d'ailes ; quelques-uns marchent à quatre pieds, d'autres rampent. Ces propriétés, qui ne conviennent qu'à un certain nombre d'animaux, & par lesquelles ils diffèrent les uns des autres, nous ont donné lieu de former l'idée abstraite d'espèce d'animaux.

Le point de vue de l'esprit qui, après un grand nombre d'idées acquises par l'usage de la vie, observe que les propriétés qu'il a observées conviennent à tous les animaux, est ce qu'on appelle *genre*.

Le point de vue de l'esprit par leque on considère ensemble les propriétés qui ne conviennent qu'à quelques individus du *genre*, est ce qu'on appelle *espèce*.

*Genre* suppose *espèce*; *espèce* suppose *genre* réciproquement; cependant observez que ce qui sera genre par rapport à certaines espèces, peut n'être considéré par notre esprit que comme une espèce, si vous ne faites attention qu'à des propriétés plus générales. Par exemple, si, par un point de vue de votre esprit, vous ne considérez, dans le nombre infini des individus qui sont dans le monde, que la simple propriété d'exister, vous vous formerez l'idée abstraite d'être; & les différences que vous observerez entre les êtres en feront autant d'espèces. Ainsi, *animal*, qui est *genre* par rapport à toutes les espèces d'animaux, ne sera plus ici qu'*espèce* par rapport à *être*; & *animal*, qui est espèce par rapport à *être*, deviendra *genre* par rapport à ses inférieurs; parce qu'*animal* se divise en raisonnable

& irraisonnable. Tout cela prouve que ce ne sont que les différentes vues de l'esprit qui forment tous ces différens êtres métaphysiques. Il y en a cinq, qu'on appelle les cinq universaux, c'est-à-dire, cinq idées abstraites, qu'on exprime par des termes absolus ou noms substantifs : *genre*, *espèce*, *différence*, *propre*, *accident*.

---

## ARTICLE X.

### *De la matière du Syllogisme.*

LE syllogisme est nécessairement composé de trois idées simples ou complexes. La question, qui dans le syllogisme devient la conclusion, est composée de deux idées, dont l'une s'appelle le *sujet*, & l'autre l'*attribut*.

Le sujet est appelé le *petit terme*, & en latin *MINUS EXTREMUM*.

L'attribut de la conclusion, ainsi appelé parce qu'on l'attribue au sujet, est appelé le *grand terme*, & en latin *MAJUS EXTREMUM*,

*EXTREMUM*, parce qu'il peut ſe dire d'un plus grand nombre d'individus.

Outre ces deux idées, on a recours à une troiſième, qu'on appelle le *moyen*, *MEDIUM*. C'eſt par l'entremiſe de cette troiſième idée que l'on découvre ſi l'attribut de la concluſion convient ou ne convient pas au ſujet de cette même concluſion.

L'Être tout-puiſſant doit être adoré ;
Dieu eſt l'Être tout-puiſſant :
Donc Dieu doit être adoré.

*Dieu* eſt le ſujet de la propoſition ; *doit être adoré* eſt l'attribut ; l'*Être tout-puiſſant* eſt le moyen terme.

Tous les hommes peuvent ſe tromper ;
Vous êtes homme :
Donc vous pouvez vous tromper.

*Vous* eſt le ſujet de la concluſion, & par conſéquent le *petit terme* ; *pouvez vous tromper*, eſt l'attribut : *tous les hommes*, eſt le moyen terme ou l'idée moyenne.

## ARTICLE XI.

### *Fondement du Syllogiſme.*

COMME dans l'ordre phyſique on ne peut tirer d'un corps que les différentes matières qui y ſont contenues ; de même dans l'ordre métaphyſique on ne peut déduire un jugement ou conſéquence d'un autre jugement, que parce que cette conſéquence ou jugement a déjà été porté en d'autres termes, ou, comme on dit communément, c'eſt que la majeure ou propoſition générale contient la concluſion, & la mineure fait voir que cette concluſion eſt contenue dans la majeure.

Ainſi, c'eſt l'identité qui eſt le ſeul & véritable fondement du ſyllogiſme.

La concluſion eſt en d'autres termes le même jugement qu'on a porté dans la majeure, avec la ſeule différence que la majeure eſt plus étendue & plus générale que la concluſion ; c'eſt ce qu'il eſt aiſé de faire voir par des exemples.

L'Être tout-puissant doit être adoré;
Dieu est l'Être tout-puissant :
Donc Dieu doit être adoré.

Je dis que cette conclusion : *Dieu doit être adoré*, est dans le fond le même jugement que celui-ci : *l'Être tout-puissant doit être adoré.* En effet, cette proposition, *l'Être tout-puissant doit être adoré*, contient celle-ci : *Dieu doit être adoré*, parce que *Dieu* seul est l'*Être tout-puissant.*

La mineure sert uniquement à faire voir que la conséquence est contenue dans la majeure, puisqu'elle vous dit que *Dieu est l'Être tout-puissant*; d'où il suit que ce que vous dites de l'*Être tout-puissant*, vous le dites de *Dieu.*

Tous les hommes peuvent se tromper;
Or vous êtes homme :
Donc vous pouvez vous tromper.

Cette proposition : *tous les hommes peuvent se tromper*, contient visiblement celle-ci, *vous êtes homme.* Il est visible qu'*homme* est un mot générique, qui

contient tous les individus qui ſont *hommes ;* & qu'ainſi tout ce que je dis de l'*homme*, ſeulement en tant qu'*homme*, je le dis de vous ; par conſéquent lorſque j'ai dit : *tous les hommes peuvent ſe tromper*, j'ai déjà dit de vous que vous pouviez vous tromper, puiſque *vous* & *homme* eſt la même choſe, en ce ſens que vous êtes contenu dans l'idée exemplaire que j'ai de l'homme, comme le cercle en particulier eſt contenu dans l'idée exemplaire que j'ai du cercle en général. Cette matière étendue que j'appelle *cercle*, n'eſt ainſi appelée que parce qu'elle excite en moi une impreſſion que je trouve conforme à l'idée exemplaire que j'ai acquiſe du cercle par l'uſage de la vie.

---

## ARTICLE XII.

### *Règles du Syllogiſme.*

QUOIQUE les mots paroiſſent nous donner des idées différentes, cependant, quand le ſens que nous donnons aux

mots eſt bien apprécié, il eſt évident que, quoique l'on s'explique en termes différens, ſouvent on entend la même choſe. Ainſi, par l'*Être tout-puiſſant*, j'entends *Dieu*. D'où l'on pouroit conclure, qu'à la rigueur il n'y a que deux termes dans le ſyllogiſme, & qu'en un ſens, la concluſion eſt la même propoſition que la majeure : l'*Être tout-puiſſant doit être adoré*, & *Dieu doit être adoré*, c'eſt au fond la même choſe.

De ce principe, bien entendu, ſuivent les règles qu'on donne dans les Écoles touchant le ſyllogiſme.

PREMIÈRE RÈGLE.

L'idée moyenne, c'eſt-à-dire, les mots qui l'expriment, doivent être pris, au moins une fois, univerſellement.

*EXPLICATION.*

Le moyen, eſt l'idée qui doit contenir le ſujet de la concluſion ; il ne peut le contenir que lorſqu'il eſt pris généralement ; par exemple :

Quelqu'homme est savant;
Quelqu'homme est riche:
Donc quelque riche est savant.

Le mot d'*homme* de la majeure & de la mineure, étant pris particulièrement, puisque dans l'une & dans l'autre proposition, il signifie diverses sortes d'hommes, ne peut contenir le sujet de la conclusion, ou y être appliqué; parce que le *particulier* n'est point renfermé dans le particulier, mais dans le général.

SECONDE RÈGLE.

Les termes ne doivent pas être pris plus universellement dans la conclusion, qu'ils ne l'ont été dans les prémisses.

*EXPLICATION.*

Puisque la majeure doit contenir la conclusion, & que le particulier ne sauroit contenir le général; il est évident que si les termes de la conclusion sont pris universellement dans la conclusion, & particulièrement dans les prémisses, le raisonnement sera faux: comme si de ce

que quelqu'homme eſt noir, je concluois que tout homme eſt noir.

TROISIÈME RÈGLE.

On ne peut rien conclure de deux propoſitions négatives.

*EXPLICATION.*

Les propoſitions négatives ne contiennent que la négation de ce qu'elles nient; ainſi, on n'en peut tirer une autre négation. De ce que je dis que Pierre n'a pas dix louis, il ne s'enſuit pas qu'il n'ait pas d'eſprit. D'une propoſition négative, vous pouvez encore moins tirer une concluſion affirmative : de ce que Pierre n'eſt pas riche, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit ſavant.

Les Eſpagnols ne ſont pas Turcs;
Les Turcs ne ſont pas Chrétiens :
Donc les Eſpagnols ne ſont pas Chrétiens.

On voit viſiblement que la conſéquence n'eſt pas contenue dans la majeure.

QUATRIÈME RÈGLE.

On ne peut pas prouver une concluſion négative par deux propoſitions affirmatives.

EXPLICATION.

Une propoſition eſt négative, quand on n'aperçoit aucune identité entre le ſujet & l'attribut, & qu'au contraire on y découvre de la différence & de l'oppoſition.

Au contraire, une propoſition eſt affirmative, quand on aperçoit que le ſujet & l'attribut ne font qu'un même tout : or la concluſion étant négative, elle ne peut pas être la même choſe qu'une ou deux propoſitions affirmatives.

CINQUIÈME RÈGLE.

Si une des prémiſſes eſt particulière, la concluſion doit être particulière ; & ſi une des prémiſſes eſt négative, la concluſion doit auſſi être négative : c'eſt ce qu'on dit communément dans les Écoles, que la concluſion ſuit toujours la plus foible partie.

EXPLICATION.

La concluſion devant toujours être contenue dans les prémiſſes, elle ne ſauroit avoir une plus grande étendue que les prémiſſes : or elle auroit plus d'étendue,

ſi elle étoit univerſelle, lorſqu'une des prémiſſes eſt particulière.

D'ailleurs, elle ne peut pas affirmer lorſqu'une des prémiſſes eſt négative, par la même raiſon.

De cette règle il ſuit qu'une propoſition qui conclud le général, conclud le particulier : *Si tout homme a une ame*, Pierre *a une ame.*

Mais une propoſition qui conclud le particulier, ne conclud pas pour cela le général, ou plutôt n'eſt pas la même choſe que le général : *Quelques hommes ſont noirs*, il ne s'enſuit pas de-là que *tous les hommes ſoient noirs.*

### SIXIÈME RÈGLE.

On ne peut rien conclure de deux propoſitions particulières, c'eſt-à-dire, que de deux propoſitions particulières on ne ſauroit en déduire une troiſième propoſition. De ce que Pierre eſt ſavant, & que Paul eſt ſage, il ne s'enſuit pas que Jean ſoit ſage ou ſavant.

## EXPLICATION.

Les propoſitions particulières ne ſont dites que des objets particuliers qu'elles expriment : on ne peut donc pas les appliquer aux autres objets dont elles ne diſent rien. Une majeure particulière n'étant dite que de quelques objets particuliers, ne peut donc point contenir une conſéquence qui eſt différente d'elle-même.

---

## ARTICLE XIII.

### *Des Sophiſmes.*

TOUT ce qui n'eſt pas conforme à la règle, n'eſt pas droit : il faut donc avoir la connoiſſance de la règle, pour dire que ceci ou cela n'eſt pas droit. Il en eſt de même du raiſonnement ; il faut en ſavoir les règles, pour bien démêler un raiſonnement faux.

1.° Une des principales obſervations, c'eſt que tout jugement doit être excité par une cauſe extérieure, & que cette

cauſe extérieure doit être la cauſe propre & préciſe de ce jugement. Tout jugement doit avoir ſon motif propre ; ainſi, un hiſtorien qui raconte un fait qui s'eſt paſſé pluſieurs ſiècles avant lui, n'eſt pas digne de foi, à moins qu'il ne s'appuie ſur le témoignage des auteurs contemporains, & ce témoignage eſt encore ſujet à l'examen.

2.° Le raiſonnement eſt intérieur ; on ne raiſonne que ſur ſes propres idées : ainſi, dans la ſuite d'un raiſonnement, il faut toujours conſerver les mêmes idées. Car ce qui eſt vrai d'une idée, ne l'eſt pas d'une autre ; ainſi, quand on raiſonne avec quelqu'un, il faut bien prendre garde s'il a les mêmes idées que nous ; s'il entend les mots dont nous nous ſervons, dans le même ſens que nous les entendons.

Il faut ſur-tout prendre garde, dans la chaleur de la diſpute, de donner toujours préciſément le même ſens aux mots dont on ſe ſert, parce que ce que vous dites d'un mot pris en un certain ſens, n'eſt pas vrai lorſque vous prenez ce mot dans une

ſignification différente. C'eſt pour cela qu'en certaines occaſions il eſt bon de définir les termes, & de convenir de leur ſignification.

Les paſſions ſont comme autant de verres colorés, qui nous font voir les objets autrement que nous ne les verrions, ſi nous étions dans l'état tranquille de la raiſon. Nous devons donc nous défier de nos paſſions, ſi nous voulons porter des jugemens ſains.

Les préjugés, c'eſt-à-dire, les jugemens que nous avons portés dans notre enfance, & qui n'ont pas été précédés de l'examen, nous induiſent ſouvent en erreur.

Les obſervations que nous venons de faire ne ſeront pas inutiles pour nous aider à démêler les ſubtilités des *ſophiſmes*. On entend par *ſophiſmes*, certains raiſonnemens éblouiſſans dont on ſent bien la fauſſeté ; mais on eſt embaraſſé à la découvrir, & à dire préciſément pourquoi tel raiſonnement eſt faux & captieux.

PREMIER SOPHISME.

*Ambiguité des termes*, ou *équivoque*.

Le ſophiſme, qui conſiſte dans l'ambiguité des termes, eſt appelé par les Philoſophes, *GRAMMATICA FALLACIA*. Par exemple :

Il y a dans le ciel une conſtellation qui eſt le lion ;
Or le lion rugit :
Donc il y a dans le ciel une conſtellation qui rugit.

La fauſſeté de ce raiſonnement conſiſte dans l'ambiguité du mot *lion* ; défaut qu'on appelle auſſi *amphybologie* : car dans la première propoſition, le mot *lion* ne ſignifie que le ſimple nom qu'on a donné à une certaine conſtellation ; au lieu que dans la ſeconde propoſition, *lion* ſignifie une ſorte d'*animal qui rugit*. Ainſi, cet argument a quatre termes ; 1.° conſtellation dans le ciel ; 2.° lion eſt pris pour le ſimple nom que l'on donne à cette conſtellation ; 3.° *lion* eſt pris pour un animal

véritable ; 4.° *rugit :* or un argument ne doit avoir que trois termes ; ſavoir, 1.° le ſujet de la concluſion ; 2.° l'attribut de la concluſion ; 3.° le mot qui exprime l'idée exemplaire que l'on compare avec le ſujet de la concluſion, pour voir ſi ce ſujet eſt contenu dans cette idée moyenne & exemplaire, & s'il eſt la même choſe.

Le rat ronge ;
Or le rat eſt une ſyllabe :
Donc une ſyllabe ronge.

Il eſt aiſé de faire voir dans cet argument le même défaut que dans le précédent : *rat* y eſt pris en deux ſens différens.

L'homme penſe ;
Or l'homme eſt compoſé de genre & de différence :
Donc le genre & la différence penſent.

Le défaut de cet argument conſiſte en ce qu'on paſſe de l'ordre phyſique à l'ordre métaphyſique. L'homme dans l'ordre phyſique & réel penſe. Il eſt vrai que l'homme a des propriétés communes à tous les animaux ; on appelle ces propriétés

communes, le *genre*. Il a auſſi des propriétés particulières qui le diſtinguent des autres animaux ; ces propriétés ſont appelées, la *différence*. Ce *genre* & cette *différence*, qui ne ſont que des êtres métaphyſiques, c'eſt-à-dire, de ſimples vues de l'eſprit, ne ſont point l'homme phyſique qui penſe ; ainſi, la concluſion n'eſt point contenue dans la majeure.

Dieu eſt *par-tout* ;
*Par-tout* eſt un adverbe :
Donc Dieu eſt un adverbe.

Dans cet argument, le mot *par-tout* eſt d'abord pris ſelon ſa ſignification. *Dieu eſt par-tout*, c'eſt-à-dire, *Dieu eſt en tous lieux* ; enſuite on conſidère *par-tout* grammaticalement, & en tant que *par-tout* eſt un mot.

### II. SOPHISME.

Ignoratio elenchi, ἔλεγχος.

*Mot grec qui ſignifie* argument, ſujet.

CE ſophiſme conſiſte dans l'ignorance du ſujet. C'eſt lorſqu'on prouve contre

ſon adverſaire toute autre choſe que ce dont il s'agit, ou ce qu'il ne nie point, ou enfin tout ce qui eſt étranger à la queſtion : c'eſt proprement le *QUI PRO QUO.*

Les exemples n'en ſont que trop fréquens dans la converſation, dans les diſputes, dans les mémoires d'affaires, où l'on s'efforce ſouvent de prouver ce qui ne fait rien à la queſtion dont il s'agit. On en voit auſſi pluſieurs exemples dans les livres *didactiques :* (*διδάσκω* ſignifie *enſeigner.*)

Les auteurs de comédies nous fourniſſent ſouvent des exemples de ces *QUI PRO QUO*, qu'ils n'ont imaginés que pour amuſer les ſpectateurs. Il y en a un exemple dans la troiſième ſcène du cinquième acte de l'Avare de Molière. Harpagon accuſe Valère d'avoir commis l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis. Valère répond que puiſqu'on a tout découvert à Harpagon, il ne veut pas nier la choſe ; mais Harpagon vouloit parler de l'argent qu'on lui avoit volé, & Valère

entendoit parler d'Elise, sa maîtresse, fille d'Harpagon. Il y a un exemple pareil dans les Plaideurs de Racine, où la comtesse de Pimbesche s'imagine qu'on la traite de folle à lier, pendant qu'on lui conseille simplement d'aller se jeter aux pieds de son juge.

1.° La précaution qu'il y a à prendre contre ce sophisme, c'est de bien déterminer l'état de la question, en évitant exactement l'équivoque dans les mots & dans le sens.

2.° Quand une fois l'état de la question est bien déterminé, & que votre adversaire s'en écarte, il faut avoir soin de l'y rappeler.

## III. SOPHISME.

### *La pétition de principe.*

DANS le sophisme précédent on répond à autre chose que ce qui est en question; au lieu que dans la *pétition de principe*, on répond en termes différens la même chose que ce qui est en question: *Qu'est-ce*

*que le beau? c'est ce qui plaît*, ou bien, disent quelques anciens, *c'est ce qui convient*. Voila une véritable pétition de principe.

Ce mot s'appelle *pétition de principe*, du mot grec πέτομαι, qui signifie *voler vers quelque chose, se porter, recourir à*.... & du mot latin PRINCIPIUM, qui veut dire *commencement*; ainsi, faire une *pétition de principe*, c'est recourir en d'autres termes à la même chose que ce qui a d'abord été mis en question : c'est rendre en d'autres termes le même sens que ce qu'on vous a demandé d'abord.

Molière, dans le Malade imaginaire, fait demander *pourquoi l'opium fait dormir?* on répond que c'est *parce qu'il a une vertu dormitive*: où vous voyez que c'est répondre, en termes différens, la même chose que ce qui est en question. Celui qui demande pourquoi l'opium fait dormir, sait fort bien que l'opium a une vertu dormitive; mais il demande pourquoi il a cette vertu?

Pourquoi l'opium fait-il dormir, ou pourquoi l'opium a-t-il une vertu dormitive? c'eſt la même demande. Pourquoi le vin enivre-t-il, ou pourquoi le vin a-t-il une vertu qui enivre? c'eſt faire la même queſtion; ainſi, que l'un ſoit la réponſe ou la demande, on n'en eſt pas plus inſtruit. C'eſt répondre préciſément ce qui eſt en queſtion; c'eſt recourir au principe, au commencement de la queſtion, à ce qu'on demandoit d'abord.

La plupart des jeunes gens qui apprennent le latin, s'accoutument à cette mauvaiſe manière de raiſonner; car ſi on leur demande pourquoi, quand on dit *LUMEN SOLIS*, *SOLIS* eſt-il au génitif? ils répondent que c'eſt par la règle de *LIBER PETRI*: ce qui eſt une pétition de principe; car pourquoi *Petri* eſt-il au génitif? Il ſeroit mieux, ce me ſemble, de répondre que *SOLIS* eſt au génitif, parce qu'il détermine *LUMEN*, qu'il en fixe la ſignification. *Lumen* ſignifie toute lumière; mais ſi vous ajoutez *SOLIS* à

LUMEN, vous déterminez la signification vague de LUMEN à ne plus signifier que la lumière du soleil; & telle est en latin la destination du génitif: on met au génitif un nom qui en détermine un autre.

Il en est de même dans cet exemple: AMO DEUM. Pourquoi DEUM est-il à l'accusatif? on répond, C'est parce que AMO gouverne l'accusatif, ce qui est une véritable pétition de principe; car c'est dire: DEUM est à l'accusatif après AMO, parce qu'après AMO il est à l'accusatif; au lieu de dire que les mots latins changent de terminaison pour marquer les différentes vues sous lesquelles l'esprit considère le même objet, & que la terminaison de l'accusatif est destinée à marquer que le nom qui est à l'accusatif, est le terme ou l'objet du sentiment ou de l'action que le verbe signifie; ainsi, DEUM à l'accusatif marque que Dieu est le terme du sentiment d'*aimer*, que c'est ce que j'aime.

Le *cercle vicieux* est une pétition de principe. C'est une sorte d'argument vicieux

dans lequel on ſuppoſe d'abord ce qu'on doit prouver ; & enſuite, ce qu'on a ſuppoſé, on le prouve par ce qu'on croit avoir prouvé par cette première ſuppoſition : comme ces métaphyſiciens qui prouvent Dieu par les créatures, & les créatures par l'idée qu'ils ont de Dieu ; & ceux qui prouvent l'exiſtence des corps par la foi.

## IV. SOPHISME.

### De falſo ſupponente.

*Suppoſer pour vrai ce qui eſt faux.*

IL n'arrive que trop ſouvent que par une ſorte de bonne foi naturelle, on ne s'imagine pas qu'on puiſſe être trompé de ſang-froid & ſans aucun intérêt de la part de ceux qui nous trompent, & qui ſouvent ſont trompés eux-mêmes les premiers ; ainſi, on ſuppoſe que ce qu'ils diſent eſt vrai : ce qui d'ailleurs ſeconde notre pareſſe, & nous exempte de la peine de l'examen. C'eſt ainſi que les anciens ont été trompés, en croyant les hiſtoires

fabuleuſes du Phénix, du Rémora, & tant d'autres contes populaires dont tous les livres ſont remplis.

Il arrive ſouvent par le même ſophiſme, qu'au lieu d'avouer ſon ignorance, on explique ce qui n'eſt pas, par ce qui n'eſt pas auſſi : témoin l'hiſtoire de la prétendue dent d'or. Un charlatan du dix-ſeptième ſiècle montroit de ville en ville un jeune homme qui avoit, diſoit-il, une dent d'or. Les Philoſophes de ces temps-là firent des diſſertations pour faire voir que la matière avoit pu s'arranger dans la dent de ce jeune homme de la même manière qu'elle s'arrange dans les mines d'or. Mais un Chirurgien plus habile découvrit que cette prétendue dent d'or ne conſiſtoit qu'en une feuille d'or dont on avoit enveloppé la dent, & qu'on avoit adroitement inſinuée dans la gencive. Cet exemple fait voir qu'avant que d'entreprendre d'expliquer la cauſe d'un effet, il faut commencer par ſe bien aſſurer ſi le fait exiſte.

## V. SOPHISME.

### Non causa pro causa.

*Prendre pour cause ce qui n'est pas cause.*

RIEN ne coûte tant à l'esprit humain que de demeurer indéterminé, & de dire *je n'en sais rien*, jusqu'à ce qu'on ait le motif propre que le jugement suppose. De-là vient que lorsqu'on voit arriver un effet dont on ignore la cause, au lieu de convenir simplement de notre ignorance naturelle & des bornes des connoissances humaines, nous prenons pour cause de cet effet, ou ce qui est arrivé avant l'effet sans y avoir aucun rapport, ou ce qui arrive en même temps, & qui n'a aucune liaison physique avec cet effet. C'est ce qu'on appelle *POST HOC, ERGO PROPTER HOC*, ou bien *CUM HOC, ERGO PROPTER HOC.*

Souvent après qu'une comète a paru dans le ciel, il arrive quelqu'un de ces accidens fâcheux auxquels les hommes sont

ſujets, comme la peſte, la famine ou la mort d'un Prince. Cette comète n'a aucune liaiſon phyſique avec ces événemens ; cependant le peuple regarde la comète comme la cauſe de l'événement : *POST HOC, ERGO PROPTER HOC.* L'événement eſt arrivé après la comète : donc il eſt arrivé à cauſe de la comète. C'eſt un ſophiſme populaire.

Il pleut après la nouvelle ou la pleine lune : donc il pleut à cauſe de la pleine ou de la nouvelle lune. C'eſt encore une erreur populaire. On a obſervé, après un grand nombre d'expériences réitérées, que la lune ne produiſoit ſur le globe terreſtre aucun de ces effets phyſiques que le peuple lui attribue, & qu'il eſt inutile d'obſerver les quartiers de la lune pour ſemer & pour cultiver les plantes, auſſi bien que pour les changemens des temps. Voyez la Quintinie, *Inſtructions ſur les jardins*, & une belle diſſertation *ſur les prétendues influences de la lune*, dans le Mercure de 1740.

Les anciens Romains ne commençoient aucune

aucune affaire ſans conſulter les dieux par le moyen des auſpices, pour ſavoir ſi l'entrepriſe ſeroit heureuſe ou malheureuſe. Il eſt évident que le vol des oiſeaux & les autres opérations de ces animaux n'ont aucune liaiſon néceſſaire avec les événemens futurs, & que, par conſéquent, ils ne peuvent en être ni la cauſe ni même le ſigne; ainſi, que l'auſpice fût favorable ou non, c'étoit mal raiſonner que d'en attendre un événement heureux ou malheureux.

Lorſque Claudius Pulcher, Conſul Romain & Général de l'armée navale, fut envoyé contre les Carthaginois, on conſulta les ſacrés poulets, qui ne voulurent point manger. Le Conſul ordonna que puiſqu'ils ne vouloient point manger, on les jetât dans la mer pour les faire boire. Il arriva par l'événement que les Romains perdirent la bataille; mais on ne doit point attribüer cette perte aux auſpices: ce ſeroit prendre pour cauſe ce qui ne ſeroit pas cauſe, & tomber dans le ſophiſme *POST HOC, ERGO PROPTER HOC.*

Les Hiſtoriens remarquent que les Carthaginois avoient de meilleurs vaiſſeaux & des rameurs plus habiles que ceux des Romains. Ils ajoutent que les Carthaginois avoient choiſi un lieu plus avantageux ; que les Romains ne pouvoient rompre l'ordre de l'ennemi, ni l'enveloper, à cauſe de la peſanteur de leurs vaiſſeaux & de l'incapacité de leurs rameurs. D'ailleurs le trouble intérieur & les remords que le mépris de la religion inſpiroit aux ſoldats, leur abattoient le courage, & ils croyoient combattre contre les Dieux irrités. Voila les véritables cauſes de la perte de la bataille de Claudius Pulcher contre les Carthaginois. Il faut rapporter les événemens à leurs véritables cauſes, ſi on les connoît ; ſinon, il faut avouer qu'on les ignore.

C'eſt encore prendre pour cauſe ce qui n'eſt pas cauſe, que d'expliquer les effets phyſiques en les attribuant à des qualités occultes, à l'horreur du vuide ou à l'attraction, &c. Il eſt plus raiſonnable de convenir de ſon ignorance, que d'être

satisfait par des mots qui ne présentent aucune idée à l'esprit.

Les paroles & les autres grimaces des prétendus sorciers ne peuvent pas non plus raisonnablement être prises pour de véritables causes physiques. Les paroles ne sont qu'un air battu ; ainsi, elles ne peuvent produire physiquement & par elles-mêmes d'autre effet que le son. Ceux qui leur donnent une autre vertu, supposent deux choses qui nous sont également inconnues, & qui même sont injurieuses au souverain Etre, à l'Etre parfait ; car, puisque l'on convient que les démons ne peuvent rien faire sans la permission de Dieu, les paroles magiques supposent une convention particulière entre Dieu & le démon. Il faudroit en effet que Dieu fût convenu que toutes les fois que certains hommes diroient telles ou telles paroles, ou feroient telle ou telle action, il permettroit au démon de produire tel ou tel effet.

Il faudroit, en second lieu, que nous eussions une révélation détaillée de cette

prétendue convention entre Dieu & le démon. Il y a dans l'un & l'autre point bien peu de raiſon & de décence.

Si une femme joue heureuſement pendant que quelqu'un eſt auprès d'elle, elle s'imagine que cette perſonne lui porte bonheur. C'eſt le ſophiſme *CUM HOC, ERGO PROPTER HOC.* Le bonheur n'eſt point un être réel qu'on puiſſe porter.

Quelques perſonnes ont de la peine à ſe trouver à table au nombre de treize convives.

Il arrive en effet ſouvent que de treize perſonnes qui ſe ſont trouvées enſemble à table, il en meurt quelqu'une dans le courant de l'année ; ce qui ſeroit bien moins étonnant ſi au lieu de treize convives il y en avoit eu trente. Ainſi, un convive eſt mort, non parce qu'il s'eſt trouvé à table avec douze autres perſonnes ; mais parce que les hommes ſont mortels, & qu'ainſi plus il y a de perſonnes aſſemblées, plus il eſt vraiſemblable de dire que dans l'eſpace d'un certain temps quelqu'une de ces

personnes paiera à la nature le tribut que toutes les autres paieront chacune à leur tour.

Ceux qui consultent les songes, ceux qui ajoutent foi à la chiromancie *, ceux qui croient qu'on est heureux quand on est né coëffé, &c. tombent dans le sophisme dont nous venons de parler.

La honte d'ignorer, le gout du merveilleux, & le penchant à la superstition, sont la cause de ce sophisme.

## VI. SOPHISME.

### *Dénombrement imparfait.*

AUTREFOIS on se moquoit de quelques Philosophes qui disoient qu'il y avoit des Antipodes. « Quel est l'homme assez in- » sensé, disoit Lactance, pour croire qu'il » y a des hommes dont les pieds sont plus » élevés que la tête ** ? »

* Art de deviner par la considération des mains.

** Lact. L. 3. C. 23.

L'expérience a fait voir que ceux qui trouvoient les Antipodes impossibles, se sont trompés. Leur erreur est venue du dénombrement imparfait. Ils n'avoient pas examiné ni connu la véritable raison qui fait que les hommes marchent sur la terre, & sont poussés vers le centre du globe terrestre, quelque part où ils se trouvent sur ce globe, & ne sont jamais poussés vers le ciel.

On tombe donc dans le sophisme du dénombrement imparfait, lorsque connoissant une ou plusieurs manières dont une chose se fait, on croit qu'il n'y a que ces manières-là qui soient la cause de cet effet, pendant qu'il y en a quelqu'autre qu'on ne compte point, & qui cependant en est la cause véritable. Vous connoissez qu'une chose se fait d'une certaine façon, d'où vous concluez qu'elle ne se peut faire que de cette manière-là : c'est tomber dans le sophisme du dénombrement imparfait. Avant que de décider, vous devez examiner si vous connoissez toutes les

manières dont une chose se peut faire, & ne pas décider témérairement qu'une chose ne peut se faire que de la manière que vous connoissez. C'est comme si un aveugle disoit que la matière ne sauroit être lumineuse, parce qu'il ne lui connoît pas cette propriété.

Un Officier étoit payé tous les ans de sa pension au trésor royal, au bout de la rue du Roi de Sicile. Un autre Officier étoit aussi payé de sa pension au trésor royal, rue d'Orléans; enfin, un troisième étoit aussi payé de sa pension au trésor royal, rue des Quatre-Fils. Ces trois Officiers se trouvèrent ensemble à la promenade. Le premier dit qu'il avoit été payé de sa pension au trésor royal, rue du Roi de Sicile; les autres soutinrent que le trésor royal n'étoit point rue du Roi de Sicile, & qu'ils avoient été payés ailleurs: ce qui donna lieu à une contestation très-vive, par le sophisme du dénombrement imparfait; car, quoiqu'il n'y ait proprement qu'un trésor royal, il y a cependant

trois Gardes du trésor royal, qui sont successivement en exercice, & paient chacun ce qui les concerne.

## VII. SOPHISME.

### *Induction défectueuse.*

ON appelle *induction*, une conséquence générale, que l'on tire du dénombrement que l'on fait de plusieurs choses particulières. Ce sophisme a beaucoup de rapport au dénombrement imparfait dont nous venons de parler. La différence consiste en ce que, dans le dénombrement imparfait, on ne considère pas assez toutes les manières dont une chose peut être ou peut arriver; d'où on conclud qu'elle n'est pas, quoique souvent elle soit d'une manière à laquelle on n'a pas fait attention. Dans l'induction, on commence par la considération des choses particulières, d'où on tire ensuite une conséquence générale. Par exemple, on a éprouvé, sur beaucoup de mers, que l'eau en est salée, & sur beaucoup de rivières, que l'eau en est douce: de-là

de-là on a conclu généralement que l'eau de la mer étoit salée, & celle des rivières douce. On n'a point trouvé de peuple, dans aucun pays, où les hommes ne se servissent point des sons de la voix pour signifier leurs pensées : de-là on a conclu que tous les peuples avoient l'usage de la parole.

Ces sortes de conséquences générales ne sont justes, qu'autant que le dénombrement des choses singulières qu'elles supposent, est exact. Ainsi, si on disoit, Les François sont blancs, les Anglois sont blancs, les Italiens & les Allemands sont blancs, donc tous les hommes sont blancs; la conséquence ne seroit pas juste, par la faute du dénombrement, qui ne seroit pas exact. L'induction seroit tirée d'un dénombrement défectueux, puisqu'en Ethiopie les hommes sont noirs.

Avant les expériences que l'on a faites, vers le milieu du dernier siècle, sur la pesanteur de l'air, on croyoit qu'il étoit impossible de tirer le piston d'une seringue,

bien bouchée, sans la faire crever ; & que l'on pouvoit faire monter de l'eau aussi haut que l'on voudroit, par le moyen des pompes aspirantes. On tiroit ces conséquences des expériences que l'on avoit faites ; mais on n'en avoit pas fait assez. Les nouvelles expériences ont fait voir qu'on tire le piston d'une seringue, quelque bouchée qu'elle soit, pourvu qu'on y emploie une force supérieure au poids de sa colonne d'air. Elles ont fait voir aussi qu'une pompe aspirante ne peut élever l'eau plus haut de 32 à 33 pieds.

Remarquez la différence qu'il y a entre l'induction & l'idée générale ou exemplaire.

L'induction ne tombe que sur les qualités accidentelles des objets, au lieu que l'idée exemplaire qui nous sert de modèle, regarde l'essence. Pour dire que l'eau des rivières est douce, il est nécessaire d'avoir goûté de l'eau de plusieurs rivières ; mais pour dire que tout triangle à trois côtés, il n'est pas nécessaire que j'aie vu plusieurs

triangles; parce que le premier triangle que j'ai vu, m'a donné l'idée du triangle: j'appelle *triangle*, tout ce qui est conforme à cette idée; & je dis que tout ce qui n'y est pas conforme, n'est pas triangle.

## VIII. SOPHISME.

*Passer de ce qui est vrai à quelque égard, à ce qui est vrai simplement.*

LES historiens Romains ont écrit quelques faits fabuleux: il seroit déraisonnable d'en conclure que tout ce qu'ils ont écrit est fabuleux.

La forme humaine est, à ce que nous croyons, la plus belle, par rapport aux autres animaux: de-là les Epicuriens concluoient que les Dieux avoient la forme humaine.

Pierre est bon;
Pierre est Peintre:
Donc Pierre est bon Peintre.

Ou bien:

Pierre est bon Peintre;
Pierre est homme:
Donc Pierre est bon homme.

Il y a plusieurs défauts dans ces sophismes. 1.° Le mot de *bon*, est pris en deux sens différens. *Bon*, joint à *Peintre*, signifie *habile*; *bon* joint à *homme*, signifie *humain*, *doux*, *complaisant*.

2.° D'ailleurs, en disant que Pierre est *bon Peintre*, si on étend le mot *bon* à signifier toute sorte de bonté, on passera de ce qui est vrai, à quelque égard, à ce qui est vrai simplement.

## IX. SOPHISME.

### Fallacia accidentis.

*Juger d'une chose par ce qui ne lui convient que par accident.*

C'EST lorsqu'on tire une conséquence absolue, simple & sans restriction, de ce qui n'est vrai que par accident. C'est ce que font ceux qui blâment les sciences & les arts, à cause des abus que quelques personnes en font. L'émétique mal appliqué, produit de mauvais effets : donc il ne faut jamais s'en servir. La conséquence n'est pas juste. Quelques Médecins font

des fautes dans l'exercice de la médecine : donc il faut blâmer absolument la médecine. Ce seroit mal raisonner.

## X. SOPHISME.

*Passer du sens divisé au sens composé, ou du sens composé au sens divisé.*

Nous avons déja remarqué que, dans le raisonnement, il faut démêler bien précisément le sens des mots, & prendre toujours le même mot dans le même sens, dans toute la suite du raisonnement.

Saint Jean-Baptiste ayant envoyé deux de ses Disciples à Jesus-Christ, pour lui demander s'il étoit celui qui devoit venir : Jesus-Christ répondit : *les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, &c.*

Or, les aveugles ne voient point, les boiteux ne marchent point comme les autres, & les sourds n'entendent point.

C'est que dans la première proposition, qui est celle de Jesus-Christ, par les *aveugles*, on entend ceux qui étoient aveugles :

ce ſont les aveugles, *diviſés* de leur aveuglement. C'eſt ce qu'on appelle le ſens diviſé. *Les ſourds entendent :* on parle encore-là des ſourds dans le ſens diviſé ; c'eſt-à-dire, de ceux qui étoient ſourds, & qui ne le ſont plus.

Au lieu que dans la ſeconde propoſition, *les aveugles ne voient point*, il eſt clair qu'on veut parler des aveugles, en tant qu'aveugles ; ce qui eſt le ſens compoſé.

Une choſe eſt priſe dans le ſens compoſé, quand elle eſt regardée conjointement avec une autre ; & elle eſt priſe dans le ſens diviſé, quand elle eſt conſidérée ſéparément. *Dieu juſtifie les impies : impies*, eſt pris là dans le ſens diviſé ; c'eſt-à-dire, que Dieu les juſtifie par ſa grâce, en les ſéparant de leur impiété. Au lieu que ſi vous diſiez : *Les impies n'entreront point dans le royaume du Ciel*, vous prendriez *impies* dans le ſens compoſé. C'eſt dans ce ſens compoſé que ſaint Paul a dit que les *médiſans, les avares, &c. n'entreront point dans le royaume du Ciel ;* c'eſt-à-dire,

s'ils persévèrent jusqu'à la mort dans ces habitudes criminelles.

On ne peut passer, sans sophisme, de l'un de ces sens à l'autre, dans la suite d'un même raisonnement.

On peut rapporter ici les faux jugemens que l'on fait quelquefois sur la conduite des hommes, en les considérant selon le sens divisé ; c'est-à-dire, selon quelques-unes de leurs bonnes ou de leurs mauvaises qualités, sans avoir égard aux autres.

Annibal étoit grand capitaine : selon cette considération, après la bataille de Cannes, on jugea qu'il alloit se rendre maître de Rome : c'étoit le sens divisé. Mais le trop de confiance & la mollesse le retinrent à Capoue ; & par cette conduite, selon le sens composé, il donna aux Romains le temps de se mettre en état de le chasser de l'Italie.

Ce magistrat, en tant que magistrat, ce religieux, en tant que religieux, cet homme d'esprit, en tant qu'homme d'esprit, ne fera pas une telle action ; c'est le

ſens compoſé : mais en tant que ſujet à une paſſion plus forte que la conſidération de ſes devoirs, il ſe laiſſera emporter à cette paſſion, malgré ſes lumières : c'eſt-là le ſens diviſé. Ce qui fait voir qu'il ne faut pas juger des hommes, ni par certaines qualités extérieures, ni même par ce qui eſt de leur propre intérêt ; mais par leur tempérament, leurs penchans, leurs inclinations ; en un mot, dans le ſens compoſé.

Dans le ſens compoſé, un mot conſerve ſa ſignification à tous égards, & cette ſignification entre dans la compoſition de toute la phraſe : au lieu que dans le ſens diviſé, ce n'eſt qu'en un certain ſens & avec reſtriction, qu'un mot conſerve ſa première ſignification. *Les aveugles voient*; c'eſt-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

## XI. SOPHISME.

*Paſſer du ſens collectif au ſens diſtributif, & du ſens diſtributif au ſens collectif.*

Par exemple :

L'homme pense ;
Or l'homme est composé de corps & d'ame ;
Donc le corps & l'ame pensent.

L'homme pense dans le sens distributif, c'est-à-dire, selon une de ses parties ; ce qui suffit pour faire dire en général que l'homme pense ; mais l'homme ne pense pas collectivement, selon toutes ses parties. C'est ainsi qu'on résout ce sophisme puérile.

Les Apôtres étoient douze ;
Or saint Pierre étoit Apôtre :
Donc saint Pierre étoit douze.

*Les Apôtres etoient douze* collectivement, c'est-à-dire, pris tous ensemble ; & non distributivement, c'est-à-dire, pris chacun séparément. *Donc saint Pierre étoit douze*, c'est-à-dire, qu'il étoit distributivement l'un des douze, & non tous les douze ensemble collectivement.

## XII. SOPHISME.

*Du naturel au surnaturel ; du naturel à l'artificiel.*

Passer d'un genre à un autre.

1.° Lorſque l'on paſſe de l'ordre métaphyſique à l'ordre phyſique. Je ſais ce que j'entends quand je parle de montagne, de ville, d'affirmation, de négation, de vie, de mort, &c. Je dis alors que j'ai l'idée de montagne, de ville, &c. Mais le verbe *avoir* eſt pris là, par abus, dans un ſens figuré. Nous n'avons pas une idée de la même manière que nous avons quelque objet réel : ainſi, ceux qui regardent les idées comme des êtres réels, paſſent de l'ordre métaphyſique à l'ordre phyſique.

Il en eſt de même de *matière*. Les différens corps particuliers & réels qui nous environnent, nous affectent par les impreſſions qu'ils font ſur les organes de nos ſens. Enſuite, faiſant abſtraction de toutes les impreſſions particulières, c'eſt-à-dire, n'ayant égard ni à la couleur, ni à la ſolidité, ni à la molleſſe, ni enfin à aucune autre ſorte de propriété ſenſible des corps particuliers, nous nous formons par analogie, avec une baſe ou un pied-d'eſtal ſur quoi on poſe quelque choſe, l'idée d'un

suppôt général de toutes ces propriétés ; & ce suppôt imaginé nous l'appelons *matière* ou *matière première*, que nous regardons comme la base de toutes ces propriétés, & qui n'est qu'un terme abstrait, tel que *longueur*, *blancheur*, *couleur*, &c. car il n'y a point d'être réel qui ne soit que *matière* dépouillée de toute autre propriété.

Il n'y a parmi les créatures que des êtres particuliers. La *matière* en général, ou *matière première*, n'est qu'un terme abstrait & une pure production de notre esprit.

Ainsi, au lieu de nous borner à ne considérer la *matière* que comme le suppôt imaginé des propriétés des corps, regardons-la comme un signe d'une affection de notre esprit, en un mot, d'une abstraction, & non comme l'expression d'un objet réel ; car c'est passer de l'ordre métaphysique ou idéal à l'ordre physique, que de regarder la matière comme un être réel, susceptible de toutes sortes de formes, & de croire que les corps particuliers ne sont ce qu'ils sont, que par l'arrangement ou disposition

des parties de cette prétendue *matière première*, qui, n'étant elle-même rien de réel, ne sauroit avoir de parties.

C'est cette fausse manière de raisonner qui a fait imaginer à certains fanatiques, toujours dupes de leur prévention, que l'existence de l'or ne consistoit que dans un certain arrangement de matière; qu'ainsi, l'art pouvoit donner cet arrangement aux autres métaux, & par-là les faire devenir or.

Mais les corps particuliers, dans l'ordre physique, sont intrinsèquement en eux-mêmes & par leur propre existence, ce qu'ils sont, & ne peuvent recevoir d'altération que jusqu'à un certain point, & selon le procédé uniforme & invariable de la nature, & dont le peu de sagacité des organes de nos sens nous dérobe le méchanisme. Vous n'aurez jamais de bled que par des grains de bled, ni d'animal vivant que par la voie établie dans la nature pour la production des animaux: vous n'aurez jamais de nouriture solide

avec de ſimples liqueurs, & votre eſtomac ne formera jamais de bon chile avec du poiſon. Ce que l'on dit de Mithridate n'eſt qu'une fable. Le Czar Pierre voulut accoutumer les enfans de ſes matelots à ne boire que de l'eau de la mer : ils moururent tous.

Ainſi, ne regardons le mot de *matière* que comme un terme abſtrait, & comme le ſuppôt imaginé des qualités ſenſibles : n'ôtons ni n'ajoutons rien à ce que nous entendons par cette idée.

Les Mathématiciens regardent par abſtraction la ligne comme une ſimple longueur : ce ſeroit encore paſſer de l'ordre métaphyſique à l'ordre phyſique, que de ne conſidérer enſuite la ligne phyſique uniquement que ſelon ſa longueur, & dire qu'une ligne tirée ſur quelque corps, n'a que de la longueur ſans aucune largeur.

2.° On paſſe encore d'un genre à un autre, lorſque l'on veut expliquer les myſtères de la Religion, qui ſont de l'ordre ſurnaturel, par des raiſonnemens fondés

ſur l'ordre phyſique. Quelques anciens ſont tombés dans ce ſophiſme, lorſqu'ils ont voulu expliquer le myſtère de la réſurrection par le phénix ; en quoi ils ſe ſont encore égarés par le ſophiſme de la fauſſe ſuppoſition : car il n'y a jamais eu de phénix reproduit de ſes propres cendres.

Ainſi, quand il s'agit des myſtères de la foi, on doit impoſer ſilence à la raiſon, pour s'en tenir ſimplement à la révélation, c'eſt-à-dire, aux choſes que Dieu a découvertes aux hommes d'une manière ſurnaturelle, au lieu de donner la torture à l'eſprit pour imaginer des ſyſtèmes de conciliation entre la foi & la raiſon. Si le point dont il s'agit eſt révélé, tout eſt dit ; il faut le croire : *O ALTITUDO !* Plus de raiſonnement, plus de comparaiſon ni d'analogie, plus de création de termes abſtraits, imaginés pour éluder des difficultés qui doivent céder à l'autorité divine. Si ce dont il s'agit n'eſt pas révélé, ou n'eſt pas une conſéquence néceſſaire d'une vérité révélée, la raiſon, dont Dieu

même est l'auteur, rentre dans ses droits. On ne doit suivre alors que les simples lumières naturelles, rectifiées par l'expérience & par les réflexions, c'est-à-dire, par l'esprit d'observation & de justesse, sans recourir à des raisonnemens qui nous paroissent analogues avec les mystères.

Ainsi, ceux qui veulent ou excuser ou défendre le merveilleux imaginé du paganisme, par la ressemblance qu'ils y trouvent avec le merveilleux réel & révélé de l'Écriture sainte, me paroissent tomber dans le sophisme dont nous parlons.

Homère, à la fin du 19e livre de son Iliade, fait parler le cheval d'Achille. Madame Dacier ne se contente pas de l'excuser ; elle l'admire. « C'étoit (dit-elle) » une tradition reçue parmi les Grecs, que » le bélier de Phryxus avoit parlé. L'his- » toire ancienne, où l'on rapporte plusieurs » miracles semblables, par exemple, qu'un » bœuf a parlé, sembloit autoriser Homère. » D'ailleurs, il pouvoit avoir oui parler du » miracle de l'ânesse de Balaam, qui parla. »

Et dans le livre *de la corruption du Goût*, p. 187. « J'ose dire (c'est Madame Dacier qui parle) qu'il n'y a point d'endroit dans » Homère où la grande adresse de ce Poëte » paroisse dans un plus grand jour. Le P. » Le Bossu a fort bien dit (continue-t-elle) » que cet incident doit être mis entre les » miracles dont l'Iliade est pleine ; comme » on lit dans l'histoire Romaine que cela » est quelquefois arrivé, & comme nous » le savons de l'ânesse de Balaam ; de » sorte que quand Homère auroit usé plus » souvent de cette licence, on ne pouroit » blâmer sa fable de quelque irrégularité. » Voila (poursuit toujours Madame Dacier) » comme parlent les gens instruits. »

Il me paroît, au contraire, que c'est manquer d'instruction & de justesse dans le raisonnement, & avoir bien peu médité sur le caractère de l'esprit humain, & sur la différence que l'on doit mettre entre l'ordre naturel & l'ordre surnaturel, que de se servir de l'exemple de l'ânesse de Balaam pour justifier la fiction puérile d'Homère,

d'Homère, ou pour nous faire croire ce que l'histoire profane rapporte des animaux qui ont parlé. C'est abuser de l'Écriture sainte, que de la faire servir à autoriser les rêveries des Poètes ou des Historiens profanes, & les bruits populaires qui couroient de leur temps.

Qu'Agamemnon immole sa fille Iphigénie, & que notre imagination s'amuse encore aujourd'hui à la représentation de cette histoire, ou de cette fable, si honteuse à la manière de penser de ces temps-là ; mais qu'on ne l'autorise ni de l'exemple de Jephté, ni de celui d'Abraham. En un mot, tenons-nous aux bonnes règles, soit pour former notre gout dans les ouvrages d'esprit, soit pour la conduite de nos mœurs, soit enfin pour la croyance que nous devons accorder ou refuser à ce que l'histoire nous raconte de merveilleux.

Il a plu autrefois à Dieu de faire connoître sa volonté par des songes ; nous servirons-nous de ces exemples particuliers pour autoriser le songe d'Hécube, & tant

d'autres songes dont il est parlé dans l'histoire, dans la fable ? & n'est-ce pas avec raison que l'Eglise nous défend aujourd'hui d'ajouter foi aux songes & à toute révélation qu'elle n'autorise pas ? Elle seule est la colonne de la vérité, la règle, le canal & l'interprète de la divine révélation.

L'ordre naturel est uniforme ; ainsi, nous avons droit de raisonner par analogie & sur de simples conformités, dans les choses naturelles. Ce qui est vrai une fois dans l'ordre de la nature, l'est toujours, quand les circonstances se trouvent exactement les mêmes : ainsi, où nous voyons les mêmes apparences, nous devons juger la même cause ; & il ne nous faut pas moins qu'à saint Joseph, ce chaste époux de Marie, une divine révélation pour nous tirer de l'ordre commun.

Mais la manière dont Dieu agit dans l'ordre surnaturel, n'est point fondée sur une pareille uniformité : au contraire, les faits surnaturels ne sont produits que par

une volonté particulière de Dieu, ou par une permission spéciale. Ainsi, nous ne devons jamais raisonner par analogie dans les faits de l'ordre surnaturel, & nous devons nous tenir précisément à ce qui en est révélé.

L'Écriture sainte nous apprend que Nabuchodonosor fut changé en bœuf, par une punition divine : c'est passer d'un genre à un autre, que de se servir de cet exemple pour autoriser les métamorphoses d'Ovide ; & si quelques fanatiques se croyoient changés en bœufs ou en loups, les Médecins & les Philosophes ne devroient pas moins les traiter d'hypocondriaques, & regarder ces accidens comme des effets de la force & du déréglement de l'imagination. Horace, dans le récit qu'il fait d'un de ses voyages, dit que lorsqu'il fut arrivé à Gnatia, les habitans de cette ville lui fournirent une occasion de rire & de plaisanter. « Ils voulurent » nous persuader, dit-il, que l'encens qu'ils » mettent sur le seuil de leur temple,

» s'enflâme de lui-même sans feu. » Sur quoi Madame Dacier ne manque pas d'observer que ce miracle a beaucoup de conformité avec celui d'Élie, qui fit descendre le feu du ciel sur son sacrifice : ce qui est passer d'un ordre à un autre.

En un mot, tous nos jugemens doivent avoir un motif propre & légitime, sur lequel l'acquiescement de notre esprit doit être fondé. Les faits surnaturels marqués dans l'Écriture sainte, nous sont connus par un témoignage qui a droit d'exiger notre consentement; au lieu que ce que les hommes nous racontent de contraire aux règles uniformes de la nature, ne peut être qu'une production ou de leur ignorance, ou de leur goût pour le merveilleux, ou de leur imbécillité, ou du dérangement de leurs idées, ou du plaisir que les esprits gauches trouvent à en imposer aux autres, ou enfin de leur fourberie, qui s'accorde souvent avec leur intérêt.

Ainsi, toutes les fois que les faits extraordinaires ne seront pas autorisés

expressément par l'Auteur & le Maître de la nature même, la droite raison exige que nous soyons persuadés que ceux qui les racontent se trompent, ou qu'ils sont trompés; plutôt que de croire, sur leur simple témoignage, dont nous ne connoissons que trop la foiblesse, que la nature se soit démentie, & que son divin Auteur, dont nous adorons l'immutabilité, s'assujétisse à nos caprices.

Mais rien ne coûte tant à l'esprit que d'avouer son ignorance, & de se tenir simplement dans cet aveu. D'un autre côté, l'esprit est paresseux, & n'aime pas les discussions de l'examen; cependant il veut juger, & quand il ne voit pas d'une première vue la cause d'un effet qui l'étonne, il en imagine une; & si une cause naturelle ne se présente point à son esprit, on a recours aux causes surnaturelles. C'est ainsi que les joueurs de gobelets, les danseurs de corde, ceux qui paroissent manger du feu & faire sortir du ruban de leur bouche, & même ceux qui font jouer les

marionettes, ont souvent passé pour sorciers parmi le peuple, toujours avide de merveilleux, incapable d'examen & de réflexions combinées, & qui ne juge des hommes que par la manière commune d'agir de ceux qui l'environnent.

Les bergers de la campagne, qui, par des causes très-naturelles, se plaisent à surprendre leurs voisins, ou se vengent de leurs ennemis, passent aussi pour instruits des mystères de la magie. Les furieux, les épileptiques, pour lesquels la sagesse des derniers temps a fait construire des hôpitaux utiles, qui enlèvent au peuple un prétexte de superstition, ont souvent passé pour démoniaques. Mais voici quelques réflexions qui pouront servir de préservatif contre ces erreurs.

1.° L'ignorance de la Physique, jointe au gout du merveilleux, & au penchant de vouloir toujours décider & trouver une cause quelconque, plutôt que d'examiner ou de demeurer indéterminé, a donné lieu de recourir à une cause surnaturelle;

ce qui est arrivé, même dans le paganisme, & qui arrive encore aujourd'hui dans le Nord, aux Indes, & chez tous les peuples où la Physique est ignorée.

Ce fut cette ignorance de la Physique qui porta autrefois des personnes, d'ailleurs très-respectables, à condamner ceux qui, voyant que le soleil se lève le matin d'un côté & se couche le soir d'un autre, soupçonnèrent que ce coucher du soleil, par rapport à nous, pouroit bien être son lever, par rapport à d'autres peuples. Ces malheureux Philosophes furent condamnés, & même exclus de la société des fidèles : cependant, l'expérience a justifié leurs conjectures, & a fait voir avec combien de sagesse & de retenue on doit agir en ces rencontres, avant que de faire éclater la condamnation. Je pourois en rapporter plusieurs autres exemples ; mais je me contenterai d'observer que plus on aura de connoissances détaillées dans la Physique & dans l'histoire des mœurs & des opinions des hommes,

moins on sera la dupe des erreurs populaires.

2.° Tous les Théologiens & les Philosophes nous enseignent que les pures lumières naturelles ne nous apprennent rien touchant les Anges & les Démons : *DE ANGELIS ET DÆMONIBUS RATIO NULLA, FIDES PAUCA, IMAGINATIO QUAMPLURIMA.* Ainsi, lorsqu'aucun motif surnaturel ne nous tire pas de l'ordre commun, dans lequel nous n'avons que la raison pour guide, nous ne devons jamais avoir recours à une cause qu'elle ne connoît pas : ce seroit tomber dans le fanatisme, où les jugemens ne sont fondés sur aucun motif légitime.

D'ailleurs, la Religion nous apprend que les démons ne peuvent rien sans une permission spéciale de Dieu ; ainsi, ceux qui croient, comme les païens, qu'il y a des hommes qui peuvent produire des effets surnaturels par le commerce qu'ils ont avec le démon, ne prennent pas garde qu'outre

qu'outre qu'ils adoptent en cela le systême du paganisme, il faut nécessairement qu'ils admettent deux suppositions, dont ils ne sauroient apporter aucune preuve. En effet, cette opinion suppose, 1.° une convention entre Dieu & le démon, que toutes les fois qu'il plairoit à quelques fanatiques de faire certaines opérations, ou de prononcer certaines paroles, Dieu permettroit au démon de produire au gré du fanatique ce que celui-ci demanderoit. 2.° Il faudroit au fanatique une révélation de cette convention, pour savoir, & les paroles qu'il doit dire, & les grimaces qu'il doit faire. Or quelles preuves avons nous d'un traité si injurieux au souverain Être, dont nous adorons la sagesse & la bonté infinie? & puisqu'on n'a aucune révélation de ce traité, comment peut-on savoir que telles paroles ou telles opérations sont plus propres que d'autres à produire les effets dont il s'agit?

3.° Les corps observent entr'eux un certain ordre invariable, qui n'est point

ſubordonné à la volonté des eſprits créés qui, par leur nature, n'ont aucune relation avec les corps. Il n'y auroit plus rien de certain dans la Phyſique, ſi des êtres ſpirituels pouvoient changer les mouvemens : ainſi, tous les prétendus effets ſurnaturels, s'ils ont quelque fondement, ne doivent être attribués qu'à des cauſes naturelles ; & s'ils ſont ſuppoſés, ils ne ſont que de vaines productions de l'impoſture ou du fanatiſme.

4.° Certains effets, tels que ceux de la pierre d'aimant, de l'électricité, de la production des plantes, de la génération des animaux, de leur nutrition, &c. quelque merveilleux qu'ils ſoient, n'excitent point en nous ce ſentiment d'admiration qui nous fait recourir à une cauſe ſurnaturelle : pourquoi ? ſeroit-ce parce que nous trouvons ces effets dans la nature ? cela ſeul devroit ſuffire ; mais non : c'eſt parce qu'ils arrivent tous les jours ; nous y ſommes accoutumés.

Or les événemens plus rares qui nous

étonnent, sont-ils moins dans la nature, parce qu'ils arrivent rarement, & que nous en ignorons la cause? est-ce là une raison qui doive nous faire recourir à une cause surnaturelle? Une comète ne paroît pas si fréquemment que la lune ou le soleil: en est-elle moins dans l'ordre de la nature? Un bruit soudain nous éveille pendant la nuit: donc c'est un esprit follet ou un revenant qui l'a causé: n'est-ce pas là passer de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel? ne seroit-il pas plus raisonnable d'attribuer ce bruit à quelque cause naturelle, quoiqu'inconnue?

5.° Il y a eu dans tous les temps des imposteurs & des fanatiques de bonne foi, qui, secondés par l'ignorance, la foiblesse & la superstition des peuples, ont établi des sectes, qui, semblables à la contagion, ou, si vous voulez, aux comètes, ont duré plus ou moins long-temps. Environ mille ans avant notre ère, le culte de l'idole Fo ou Foë fut établi dans l'Asie orientale, où il subsiste encore aujourd'hui. C'est ce

dieu que prêchent les Bonzes à la Chine; c'est en son nom, dit l'Auteur de l'Histoire de l'esprit humain, qu'ils prêchent une vie immortelle, & que des milliers de Bonzes consacrent leurs jours à des exercices de pénitence qui effraient la nature. Quelques-uns passent leur vie nuds & enchaînés; d'autres portent un carcan de fer qui plie leur corps, & tient leur front toujours baissé en terre. On peut dire, à leur égard, ce que Tertullien disoit autrefois: Ce n'est pas le supplice qui fait le martyr, c'est la cause. Ces Bonzes sont séduits par leur fanatisme, & leur fanatisme séduit ces peuples par ce qu'il a de merveilleux & de surprenant. Si ces Bonzes menoient une vie commune, & qu'ils donnassent des leçons & des exemples de mollesse ou de volupté, le peuple ne trouveroit rien de surnaturel dans leurs sermons ni dans leur conduite; au lieu que la vie extraordinaire qu'ils mènent fait que le peuple, que tout surprend, hors le commun & l'ordinaire, passe à leur égard de

l'ordre naturel dont il ne connoît pas l'étendue, à un ordre surnaturel, dont son imagination se trouve étonnée, satisfaite & remplie.

C'est encore passer d'un ordre à un autre, que de prendre dans le sens propre, ce qui n'est dit que dans le sens figuré.

Quand Jesus-Christ dit que *là où est notre trésor, là est notre* CŒUR; par ce mot *cœur*, on ne doit point entendre cette partie de notre corps qu'on regarde comme la principale; on entend en cet endroit, par ce mot, *l'affection de l'ame.* C'est ainsi que l'on dit: *Donnez votre* CŒUR *à Dieu*, c'est-à-dire, *aimez Dieu.* Il y a plusieurs autres façons de parler, où ce mot *cœur* ne doit être entendu que dans un sens figuré: c'est ainsi qu'on dit, *donner son cœur, reprendre son cœur*, &c.

Cependant, un grand prédicateur du seizième siècle, dit qu'un Seigneur avare étant mort, lorsque l'on fit l'ouverture de son corps pour l'embaumer, on n'y trouva point de cœur; ce qui surprit beaucoup

les chirurgiens : mais un personnage grave & savant qui étoit présent à l'ouverture du cadavre, persuada aux parens & aux chirurgiens d'aller voir si le cœur ne seroit pas dans le coffre-fort : Allez, dit-il, au coffre-fort du défunt ; peut-être que, selon la parole du Seigneur, vous y trouverez ce cœur que vous ne trouvez point dans son corps. En effet, dit l'auteur, on va au coffre-fort, on l'ouvre, & on y trouve réellement le cœur de cet avare. De pareilles fables, débitées de bonne foi, sont plus instructives que les fables d'Esope, parce qu'elles apprennent à connoître l'esprit humain.

*Nota exemplum de illo avaro divite, cujus cùm cadaver post mortem aperiretur, fortè ut balsamaretur, sicut nobilibus interdùm fieri solet, nec à chirurgicis cor ejus inveniretur, ait quidam vir gravis & doctus ibi adstans : Ite ad arcam in qua reconditi sunt thesauri ejus, & fortè invenietis, juxtà Domini sententiam. Quod cùm factum fuisset, ibi* realiter *inventum*

*eſt, divino nutu, cor ejus, in ſignum damnationis ſuæ, nulli dubium.* *

XIII. SOPHISME.

*Paſſer de l'ignorance à la ſcience.*

LA règle eſt de paſſer du connu à l'inconnu ; mais il y a, au contraire, des perſonnes qui veulent nous faire paſſer de l'inconnu à ce qu'ils croient ſavoir.

XIV. SOPHISME.

*Du pouvoir à l'acte.*

A poſſe ad actum, non valet conſequentia.

*Du cercle vicieux.*

C'EST ce qu'on appelle autrement, *diallèle* ou *alternatoire*, Διάλλαξις, ἀλλαγή, *MUTATIO*, ἀλλάξω, *MUTO*; lorſque pour prouver une choſe qui eſt en queſtion,

* *Expoſitio Evangeliorum quadrageſimalium*, R. F. Guill. Pepini, *Pariſienſis Doct. Theol. Ord. Prædic. Venetiis 1658. Expoſ. in die Cinerum, fol. 12,* verſo.

nous nous ſervons d'une autre choſe, dont la preuve dépend de celle-là même qui eſt en queſtion. Les concluſions doivent être renfermées dans les propoſitions dont on les tire.

---

## ARTICLE XIV.

### *Des différentes manières de raiſonner.*

NOUS avons dit que le ſyllogiſme étoit composé de trois propoſitions, la majeure, la mineure, la concluſion ou conſéquence.

Dans les diſcours oratoires & dans les converſations familières, on ne ſe ſert point explicitement du ſyllogiſme ; ce ſeroit une manière de parler trop dure & trop sèche ; mais le ſyllogiſme eſt toujours exprimé ou renfermé dans tout raiſonnement. Les Orateurs prennent chaque propoſition en particulier, les étendent, les amplifient, avant que de venir à la concluſion. Par exemple, le Logicien dira : Tout le monde eſt obligé d'honorer les

Rois ; Louis XV eſt Roi : donc tout le monde eſt obligé d'honorer Louis XV. L'Orateur s'étendra ſur chaque propoſition ; il fera voir que les loix naturelles, divines & humaines, que la piété, que la religion, obligent les ſujets d'honorer les Rois. Enſuite il paſſera à la ſeconde propoſition. Il admirera la grandeur, la puiſſance, la modération, la bonté de Louis XV, la vaſte étendue de ſon génie, &c. Enfin, il conclura que ſes ſujets doivent l'aimer comme leur père, le révérer comme leur maître, & l'honorer comme celui qui tient la place de Dieu même ſur la terre.

L'oraiſon de Cicéron pour la défenſe de Milon, n'eſt qu'un ſyllogiſme tourné en Orateur. Un Logicien auroit dit ſimplement, qu'il eſt permis de tuer celui qui nous dreſſe des embûches ; que Clodius a dreſſé des embûches à Milon : donc il a été permis à Milon de tuer Clodius. Cicéron étend d'abord la première propoſition ; il la prouve par le droit naturel,

par le droit des gens, par les exemples, &c. Il descend ensuite à la seconde proposition ; il examine l'équipage, la suite, & toutes les circonstances du voyage de Clodius ; & il fait voir que Clodius vouloit exécuter le projet d'assassiner Milon : d'où il conclud que Milon n'étoit point coupable d'avoir usé du droit que donne la nécessité d'une légitime défense.

Outre le syllogisme, à quoi se réduisent tous les discours suivis, il faut encore observer l'enthymème, le dilemme, le sorite & l'induction.

## ARTICLE XV.

### *De l'Enthymème.*

L'ENTHYMÈME est un syllogisme imparfait dans l'expression : *syllogismus truncatus* ; parce qu'on y supprime quelqu'une des propositions, comme trop claires & trop connues. On suppose que ceux à qui l'on parle pouront aisément la suppléer. Par

exemple : La comédie est dangereuse, parce qu'elle amollit le cœur.

Ou bien :

Tout ce qui amollit le cœur est dangereux :
Donc la comédie est dangereuse.

Il est visible que l'on sous-entend la mineure dans cet enthymème.

Le syllogisme seroit :

Tout ce qui amollit le cœur est dangereux ;
Or la comédie amollit le cœur :
Donc la comédie est dangereuse.

On donne ordinairement pour exemple ce vers que Senèque fait dire à Médée :

*J'ai bien pu te sauver ; ne puis-je pas te perdre ?*

Le syllogisme seroit :

Il est plus facile de perdre quelqu'un, que de le sauver ;
Or je t'ai sauvé :
Donc je peux te perdre.

Tel est encore cet enthymème fameux :

Mortel, ne garde point une haine immortelle.

Le syllogisme seroit :

> Ce qui est mortel ne doit pas conserver une haine immortelle qui dure plus que lui ;
> Or vous êtes mortel :
> Donc vous ne devez pas conserver une haine immortelle.

---

## ARTICLE XVI.

### *Du Dilemme.*

LE dilemme est un raisonnement composé, dans lequel on divise un tout en ses parties ; & l'on conclud du tout, ce que l'on a conclu de chacune de ses parties. C'est pourquoi on l'appelle : *Argumentum utrimque feriens* ; c'est-à-dire, *Argument qui frappe des deux côtés*. C'est pour cela encore qu'on l'appelle *argument fourchu*. Par exemple, on dit aux Pyrrhoniens, qui prétendent qu'on ne peut rien savoir :

> Ou vous savez ce que vous dites, ou vous ne le savez pas ;
> Si vous savez ce que vous dites, on peut donc savoir quelque chose :

Si vous ne savez ce que vous dites, vous avez donc tort d'assurer qu'on ne peut rien savoir ; car on ne doit point assurer ce qu'on ne sait pas.

La grande règle des dilemmes, c'est que le tout soit divisé exactement en toutes ses parties ; car si le dénombrement est imparfait, il est évident que la conclusion ne sera pas juste.

Par exemple, un Philosophe prouvoit qu'il ne falloit pas se marier, parce que, disoit-il, ou la femme que l'on épouse est belle, ou elle est laide ; si elle est belle, elle causera de la jalousie ; si elle est laide, elle déplaira.

La division n'est pas exacte, & la conclusion particulière de chaque partie n'est pas nécessaire ; car,

1.° Il peut y avoir des femmes qui ne seront pas belles au point de causer de la jalousie ; ni si laides, qu'elles déplaisent.

2.° Une femme peut être belle, & en même temps être si sage & si vertueuse, qu'elle ne causera point de jalousie ; &

une laide peut plaire par l'esprit & le caractère.

Il faut sur-tout, dans le dilemme, plus que dans les autres raisonnemens, se mettre à l'abri de la rétorsion. Par exemple, un ancien prouvoit qu'on ne devoit point se charger des affaires de la République, par ce dilemme.

> Ou l'on s'y conduira bien, ou l'on s'y conduira mal;
> Si l'on s'y conduit bien, on se fera des ennemis;
> Si l'on s'y conduit mal, on offensera les Dieux.

On lui répliqua par cette rétorsion :

> Si l'on s'y gouverne avec souplesse & avec condescendance, on se fera des amis; & si l'on garde exactement la justice, on contentera les Dieux.

## ARTICLE XVII.

### *Du Sorite.*

Il y a une autre ſorte de raiſonnement, compoſé d'une ſuite de propoſitions, dont la ſeconde doit expliquer l'attribut de la première ; la troiſième, l'attribut de la ſeconde ; ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'enfin on arrive à la conſéquence que l'on veut tirer.

Par exemple, je veux prouver que les avares ſont miſérables. Je dis :

Les avares ſont pleins de deſirs ;
Ceux qui ſont pleins de deſirs, manquent de beaucoup de choſes ;
Ceux qui manquent de beaucoup de choſes, ſont miſérables :
Donc les avares ſont miſérables.

Remarquez qu'il eſt eſſentiel à un bon ſorite que les propoſitions qui ſe ſuivent ſoient liées, & que l'une explique l'autre ; autrement, elles ne ſeroient qu'autant de

propoſitions particulières que ne contiendroient pas la concluſion. Par exemple, ce ſorite de Cyrano de Bergerac.

> L'Europe eſt la plus belle partie du monde ;
> La France eſt le plus beau royaume de l'Europe ;
> Paris eſt la plus belle ville de la France ;
> Le collége de Beauvais eſt le plus beau collége de Paris ;
> Ma chambre eſt la plus belle chambre du collége de Beauvais ;
> Je ſuis le plus bel homme de ma chambre :
> Donc je ſuis le plus bel homme du monde.

Ce raiſonnement n'eſt compoſé que de propoſitions, qui ne ſont chacune ſéparément, qu'autant de propoſitions particulières, dont l'une n'explique pas l'autre, & dont aucune ne contient la conſéquence.

ARTICLE

## ARTICLE XVIII.

### *De l'Induction.*

L'INDUCTION eſt encore une ſorte de raiſonnement, par lequel on va de la connoiſſance de pluſieurs choſes particulières, à la connoiſſance d'une vérité générale. Par exemple, on a obſervé que tous les hommes aiment à recevoir des impreſſions agréables ; qu'ils évitoient tout ce qui leur cauſoit de la douleur : de ces différentes obſervations particulières on en a conclu, par induction, que tous les hommes aimoient le bien, & qu'aucun ne pouvoit aimer le mal, en tant que mal.

## ARTICLE XIX.

### *Concluſion.*

IL eſt évident, par tout ce que nous venons de dire, que le raiſonnement ne conſiſte qu'en trois opérations de l'eſprit :

1.° A se rappeler l'idée exemplaire de ce dont on veut juger. Ces idées exemplaires, nous les acquérons par l'usage de la vie, & par la réflexion. Nous prenons l'idée exemplaire la plus connue, par rapport au sujet dont il s'agit dans la conclusion.

2.° A examiner si l'objet dont il s'agit, est, ou n'est pas conforme à cette idée exemplaire.

3.° A exprimer, par la conclusion, ce que je sens touchant cette conformité ou cette non-conformité. Par exemple, on me dispute que cette figure O soit un cercle ; je me rappelle l'idée exemplaire du cercle ; je compare cette figure à cette idée, & j'exprime, par la conclusion, ce que je sens à l'occasion de cette comparaison.

## ARTICLE XX.

### *De la Méthode.*

LA *Méthode* eſt l'art de diſpoſer ſes idées & ſes raiſonnemens, de manière qu'on les entende ſoi-même avec plus d'ordre, & qu'on les faſſe entendre aux autres avec plus de facilité.

On dit communément qu'il y a deux ſortes de méthode ; l'une qu'on appelle *analyſe*, & l'autre *ſynthèſe*.

L'analyſe ſe fait lorſque, par les détails, on parvient à ce qu'on cherche : c'eſt une ſorte d'induction. On l'appelle auſſi *méthode de réſolution*.

La ſynthèſe, qu'on appelle auſſi *méthode de compoſition*, conſiſte à commencer par les choſes les plus générales, pour paſſer à celles qui le ſont moins : par exemple, expliquer le genre avant que de parler des eſpèces & des individus. On appelle auſſi cette méthode, *méthode de doctrine*,

parce que ceux qui enseignent, commencent ordinairement par les principes généraux.

L'une & l'autre méthode peut pourtant être suivie pour enseigner; & l'analyse est souvent la plus propre, parce qu'elle suit l'histoire de nos idées, en nous menant du particulier au général.

Voici quelques principes de méthode :

1.° Aller toujours du connu à l'inconnu.

2.° Concevoir nettement & distinctement le point précis de la question. On fait souvent ce que feroit un domestique à qui le maître diroit : Allez me chercher un de mes amis. Si le domestique partoit avant que de s'être fait expliquer précisément quel est cet ami que son maître demande, il tomberoit dans le défaut de se déterminer, avant que de concevoir bien distinctement ce qu'on lui demande.

3.° Écarter tout ce qui est inutile & étranger à la question.

4.° N'admettre jamais pour vrai, que ce que l'on connoît évidemment être vrai.

5.° Éviter la précipitation & la prévention.

6.° Ne comprendre dans ses jugemens rien de plus que ce qu'ils présentent à l'esprit.

7.° Examiner si le jugement est fondé sur le motif extérieur & propre qu'il suppose.

8.° Prendre pour vrai ce qui paroît évidemment vrai, pour douteux ce qui est douteux, & pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable.

9.° Diviser le sujet dont il s'agit en autant de parties que cela est nécessaire, pour l'éclaircir & le bien traiter.

10.° Faire par-tout des dénombremens si entiers, qu'on puisse s'assurer de ne rien omettre.

---

## ARTICLE XXI.

### *De la Méthode des Géomètres.*

1.° LES Géomètres commencent par les définitions, afin de ne laisser aucune

ambiguité dans les termes ; ils n'emploient dans ces définitions que des termes connus ou expliqués.

2.° Ils établissent ensuite des principes clairs & évidens ; par exemple, que le tout est plus grand que quelques-unes de ses parties, prises en particulier.

3.° Ils prouvent les propositions un peu obscures ou difficiles, par les définitions qui ont précédé, ou par les axiomes qui ont été d'abord expliqués, ou qui leur ont été accordés, ce qu'ils appellent *demande* ; ou, enfin, par des propositions qui ont déja été démontrées.

# PRINCIPES
## DE GRAMMAIRE,
### *OU*
## FRAGMENS
### *Sur les cauſes de la Parole.*

DÈS que nous venons au monde, nous ſommes affectés de différentes ſortes de ſenſations, à l'occaſion des impreſſions ſenſibles que les objets extérieurs font ſur nos ſens. Nous ſommes capables de voir, d'entendre, d'imaginer, de concevoir, de reſſentir du plaiſir & de la douleur, & dans la ſuite nous réfléchiſſons ſur toutes ces différentes affections ; nous les comparons, nous en tirons des inductions, &c

Ces ſentimens ou affections ſuppoſent premiérement, & de notre part, qu'il y

ait en nous tout ce qu'il faut pour en être susceptibles ; c'est-à-dire, que nous ayons les organes destinés par l'Auteur de la nature à produire ces effets, & que ces organes soient bien disposés.

En second lieu, il est nécessaire de la part des objets, qu'ils soient tels qu'ils doivent être, afin que tel sentiment résulte de telle impression.

Les aveugles ne voient point, parce que leurs ieux n'ont point la conformation requise pour voir ; & nous ne voyons point dans les ténèbres, parce que les corps ne reçoivent aucune lumière qu'ils puissent renvoyer à nos ieux.

Les impressions que les objets font sur les parties extérieures de nos sens, sont portées jusqu'au cerveau, qui est le sens interne, & où tous les nerfs des sens extérieurs aboutissent ; ou, ce qui est la même chose, tous les nerfs partent du cerveau & se terminent aux différentes extrémités de notre corps, propres à recevoir & à porter au cerveau les impressions extérieures des objets.

Comment

Comment tout cela ſe fait-il ? c'eſt le ſecret du Créateur. Nos connoiſſances ne peuvent aller que juſqu'à un certain point, après lequel il vaut mieux reconnoître ſimplement les bornes de notre eſprit, que de nous laiſſer ſéduire par de frivoles imaginations. Si la Nature a des procédés au-deſſus de nos lumières, c'eſt ſavoir beaucoup que de reconnoître que nous ne pouvons les pénétrer, & que nous ſommes à cet égard ce qu'eſt l'aveugle-né par rapport aux couleurs, & le ſourd de naiſſance par rapport aux ſons.

Je dis donc qu'en conſéquence de notre état naturel, & des différentes impreſſions des objets, nous voyons, nous entendons, nous comparons, nous connoiſſons, nous jugeons, nous faiſons des réflexions, &c. Ces différentes penſées, & ces divers jugemens, ſe font en nous par un point de vue de l'eſprit, qui forme d'abord ſans diviſion toute la penſée.

Je veux dire que nos jugemens ſe font d'abord par ſentiment ; c'eſt à-dire, par

une affection intérieure ou perception de l'esprit, sans que l'esprit divise sa pensée, & considère premièrement la chose, puis la qualité, & enfin unisse, comme on dit, une idée à une autre idée. Cette division de la pensée est une seconde opération de l'esprit qui se fait relativement à l'élocution.

Ces mots, *idée*, *concept*, *jugement*, *doute*, *imagination*, ne sont que des termes abstraits & métaphysiques inventés par imitation pour abréger le discours, & réduire à des classes particulières certaines sortes de points de vue de l'esprit.

Nous avons d'abord donné des noms aux êtres sensibles qui nous ont affectés, *le soleil*, *la lune*, *le pain*, *un livre*, *une montre*, &c. Ensuite nous en avons inventé par imitation, qui nous servent à énoncer des points de vue particuliers de notre esprit. Par exemple, pour marquer l'état précis de l'animal, en tant qu'il exerce ses fonctions, nous disons *la vie*; l'état où il est, quand il cesse de vivre, nous l'appelons *la mort*. Il en est de même de *sommeil*, *ouie*, *peur*,

*amour, haine, envie, beauté, laideur*, & d'une infinité d'autres. Tous ces mots ne marquent point d'objets réels qui existent hors de notre esprit, tels que les noms que nous donnons aux objets sensibles. Les termes métaphysiques dont je parle sont des mots inventés par imitation, pour nous servir à énoncer avec plus de facilité & de précision certaines considérations particulières de notre esprit. C'est ainsi que nous nous servons des signes de l'arithmétique & de ceux de l'algèbre.

Quand je considère le soleil, je donne un certain temps à cette considération. Si je pense ensuite à la mer, à la lune, aux étoiles, chacune de ces pensées a aussi son temps, dont l'un est différent de l'autre, & chacun des objets de ces pensées a son nom. De même, je sens que dans l'état où je me trouve, quand je suis occupé d'une abstraction, & que je réduis, par exemple, chaque sorte de propriété à un certain point auquel je les rapporte toutes, chacune séparément; ces différens états de moi pensant

ont chacun leur inſtant, & je donne des noms particuliers à ces différentes penſées abſtraites, ſans qu'il y ait hors de moi aucun objet réel qui réponde à chacun de ces noms, comme il y a un objet qui répond au mot *ſoleil*, un autre au mot *lune*, & ainſi des autres mots qui ſont les noms d'êtres qui ont une exiſtence indépendante de ma penſée.

L'ordre phyſique a des noms appellatifs qui ne ſont au fond que des termes abſtraits, quand on n'en fait aucune application particulière; par exemple, *ville*, *montagne*, *rivière*, *arbre*, *animal*, *homme*, &c. Ces noms ſont dits enſuite des objets particuliers à la manière des noms adjectifs. Il en eſt de même dans l'ordre métaphyſique. Il a auſſi ſes noms appellatifs, *idée*, *concept*, *jugement*, *affirmation*, *négation*, *doute*, &c. On en fait auſſi des applications ſingulières, *une telle idée*, *un tel jugement*, &c. & ces noms ainſi appliqués dans l'un ou l'autre ordre, n'étant plus conſidérés ſelon ce qu'ils ont de commun, ou avec des con-

ſidérations pareilles de l'eſprit, ou avec d'autres êtres ſemblables, ils deviennent comme autant de noms propres, en vertu des mots que nous y joignons pour en faire une application ſingulière.

Ces termes métaphyſiques étant une fois inventés & adoptés par l'uſage, ils entrent dans le dictionaire de la langue, & nous en uſons de la même manière que nous uſons des mots qui marquent des objets réels.

Nous commençons toujours par le ſenſible. Nous avons dit, *j'ai un habit*, *j'ai une pomme*, *j'ai un livre*. Nous nous ſommes familiariſés avec le verbe *avoir*, qui eſt un mot très-intéreſſant. Enſuite la diſette de termes, & le beſoin de nous exprimer, nous ont fait tranſporter ce mot *avoir* en d'autres occaſions, où nous obſervons quelque ſorte de rapport à la poſſeſſion, parce qu'en effet nous voulons exprimer alors un état qui nous eſt propre. Ainſi, comme nous avons dit, *j'ai un livre*, *j'ai un diamant*, *j'ai une montre*, nous diſons

par imitation, *j'ai la fièvre*, *j'ai envie*, *j'ai peur*, *j'ai un doute*, *j'ai pitié*, *j'ai une idée*, &c. mais *livre*, *diamant*, *montre*, ſont autant de noms d'objets réels qui exiſtent indépendamment de notre manière de penſer; au lieu que *ſanté*, *fièvre*, *peur*, *doute*, *envie*, ne ſont que des termes métaphyſiques qui ne déſignent que des manières d'êtres conſidérées par des points de vue particuliers de l'eſprit.

Dans cet exemple, *j'ai une montre*, *j'ai* eſt une expreſſion qui doit être priſe dans le ſens propre; mais dans *j'ai une idée*, *j'ai* n'eſt dit que par une imitation. C'eſt une expreſſion empruntée. *J'ai une idée*, c'eſt-à-dire, *je penſe*, *je conçois de telle ou telle manière*. *J'ai envie*, c'eſt-à-dire, *je deſire*. *J'ai la volonté*, c'eſt-à-dire, *je veux*, &c.

Ainſi, *idée*, *concept*, *imagination*, ne marquent point d'objets réels & encore moins des êtres ſenſibles que l'on puiſſe unir l'un avec l'autre.

Ce n'eſt point par de telles opérations

que les enfans commencent à juger, ni que les sourds & muets de naissance forment leur jugement. Ils n'ont pas l'usage des mots qui seuls nous servent dans la suite à diviser notre pensée. Les mots n'étant formés que par des sons qui se succédent l'un à l'autre, ils peuvent être ou joints ou séparés, & c'est ainsi qu'ils nous servent à considérer séparément ce qui en soi n'est point séparé.

Un enfant à qui pour la première fois on donne du sucre, sent que le sucre est doux; mais il ne considère pas séparément le sucre & puis la qualité de doux, dont il n'a point encore fait un terme abstrait. D'abord il n'a que le sentiment, & lorsque dans la suite il se rappelle ce sentiment par la réflexion, ou qu'il le compare avec quelqu'autre sensation, tout cela se fait par autant de points de vue de l'esprit, qui sont la suite ou le résultat des différentes impressions qu'il a reçues, sans qu'il fasse encore aucune de ces considérations particulières qui divisent la pensée.

Mais il nous importe par bien des motifs de faire connoître aux autres nos ſentimens ou nos penſées : or comment leur communiquer ces affections intérieures ? les autres hommes, auſſi bien que nous, ne peuvent connoître que ce qui fait quelque impreſſion ſenſible ſur les organes de leurs ſens, ou ce qui n'eſt qu'une ſuite, une conſéquence, une induction de quelques-unes de ces impreſſions : or ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes, ce qui nous affecte intérieurement, ne peut par ſoi exciter aucune impreſſion ſur les organes des autres hommes.

Nos beſoins nous ont appris le ſecret de cette communication de penſées. D'abord la Nature nous a donné les ſignes des paſſions ; ils ſont entendus dans toutes les nations, à cauſe d'une ſorte d'uniſſon qu'il y a entre nos organes & les organes des autres hommes. Ces ſignes des paſſions ſont le rire, les larmes, les cris, les ſoupirs, les regards, les émotions du viſage, les geſtes, &c. Un ſeul mouvement

de tête fait connoître une approbation, un consentement ou un refus. Ces signes répondent à la simplicité & à l'unité de la pensée; mais ils ne la détaillent pas assez, & par-là ils ne peuvent suffire à tout.

C'est ce qui nous fait recourir à l'usage de la parole. Les sons articulés qui sont en grand nombre, & auxquels l'expérience & l'usage ont enfin donné des destinations particulières, nous fournissent le moyen d'habiller, pour ainsi dire, notre pensée, de la rendre sensible, de la diviser, de l'analyser, en un mot, de la rendre telle qu'elle puisse être communiquée aux autres avec plus de précision & de détail.

Ainsi, les pensées particulières sont, pour ainsi dire, chacune un ensemble, un tout que l'usage de la parole divise, analyse & distribue en détail, par le moyen des différentes articulations des organes de la parole qui forment les mots.

La nécessité d'analyser notre pensée, afin de pouvoir l'énoncer par l'entremise des mots, nous y fait observer ce que nous

n'y aurions jamais remarqué, si nous n'avions point été forcés de recourir à cette analyse pour rendre nos pensées communicables, & les faire passer, pour ainsi dire, dans l'esprit des autres.

L'éducation & le commerce que nous avons avec les autres hommes, nous apprennent peu à peu la valeur des mots, leurs différentes destinations, les divers usages de leurs terminaisons, & ce qui fait qu'ils concourent ensemble à exciter dans l'esprit de celui qui lit, ou qui écoute, le sens total ou la pensée que nous voulons faire naître. L'usage de la vie nous fournit une abondante provision de ces différens secours, que l'habitude & l'imitation nous font ensuite employer au besoin & à propos.

Mais il s'en faut bien que tous les peuples du monde se servent des mêmes mots & de la même méthode pour analyser leurs pensées, & pour les communiquer aux autres.

Comme chaque langue particulière est

d'inſtitution humaine, & qu'elles ont été formées en différentes ſociétés d'hommes raſſemblés en certains pays, qui ne pouvoient point avoir un commerce de tous les jours & de toutes les heures avec les autres peuples; de-là eſt venu la différence dans les langages, auſſi-bien que la variété que l'on remarque dans la manière de s'habiller, dans les mœurs, dans les goûts & dans d'autres uſages. Le climat & le concours de mille autres circonſtances apporte auſſi des différences dans tous les points; mais pour ne parler que du langage, obſervons que les langues différent entre elles.

1.° Par la nomenclature, c'eſt-à-dire, par le ſon particulier des mots. Nous diſons *le Roi*, les Latins diſoient *Rex*, les Grecs Βασιλεύς.

2.° Les langues différent par l'abondance des mots. Il y a des langues bien plus riches en mots, & même en lettres que d'autres langues. Dans les langues riches, les penſées ſont analyſées avec plus de détail, de netteté & de préciſion. La langue hébraï-

que eſt fort ſtérile ; la langue grecque eſt très-abondante.

On peut obſerver à ce ſujet qu'il n'y a point de langue qui n'ait quelque mot qu'on ne ſauroit rendre en nulle autre langue, autrement que par une périphraſe. Par exemple, nous avons *règne* & *royaume* ; les Latins n'ont que *regnum*, royaume ; & s'ils veulent dire *ſous le règne d'Auguſte*, ils ont recours à la périphraſe, *dans le temps qu'Auguſte régnoit : regnante Cæſare Auguſto.*

3.° Il y a dans toutes les langues des façons de parler particulières, qu'on appelle *idiotiſmes* ou phraſes d'une langue. *On dit*, eſt une phraſe de la langue françoiſe. *Si dice*, eſt une phraſe de la langue italienne.

Il arrive ſouvent que les traducteurs ne peuvent rendre ces façons de parler par d'autres qui y répondent exactement ; alors on a recours à des équivalens, ou à la périphraſe.

Tous les mots & toutes les façons de

parler qui ne ſont point en uſage dans une nation, bleſſent les oreilles de ceux qui n'y ſont pas accoutumés, parcequ'il faut alors que les eſprits animaux ſe fraient dans le cerveau une route nouvelle. On doit, dans ces occaſions, ſe ſervir de façons de parler connues qui répondent, autant qu'il eſt poſſible, au ſens de la phraſe étrangère. Par exemple : *Comment vous portez-vous ?* ne ſauroit être rendu en latin par *Quomodo fers te?* Cette façon de parler latine : *Dabis pœnas*, qui veut dire *Vous en ſerez puni, vous en porterez la peine*, ne ſauroit être exprimée en françois par *Vous donnerez les peines*. Si le feu prend à la maiſon, nous crions *au feu*; les Latins crioient *les eaux*.

*Territa vicinos Tëia clàmat aquas.*

Propert. lib. IV. Eleg. IX. Ce qu'on ne ſauroit bien rendre en françois qu'en diſant : *Teie épouvantée voulant faire venir les voiſins à ſon ſecours, ſe met à crier Au feu, au feu.* Ce qui fait bien voir qu'avant de compoſer en une langue, le bon ſens & la droite raiſon demandent qu'on ait appris

par l'explication les différentes façons de parler propres à cette langue : en un mot, on doit connoître l'original avant que de faire des copies. Tel est le sentiment de tous les grands Maîtres.

Outre les différences arbitraires qui distinguent les langues l'une de l'autre, on doit observer que toutes les langues conviennent en ce qu'elles ne forment de sens que par le rapport ou la relation que les mots ont entre eux dans la même proposition. Ces rapports sont marqués par l'ordre successif observé dans la construction simple, où les mots se divisent en *déterminés* & en *déterminans*.

Outre cette construction simple & naturelle qui énonce les mots, selon la détermination que le mot qui suit donne à celui qui le précède, il y a encore la construction usuelle & élégante, selon laquelle à la vérité cet ordre est interrompu ; mais il doit être rétabli par l'esprit, qui n'entend le sens que par cet ordre, & par la détermination successive des mots, sur-tout dans

les langues qui ont des cas. Les différentes terminaisons de ces cas aident l'esprit à rétablir l'ordre quand toute la proposition est finie.

*Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,*
*Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.*

Après que la phrase est finie, l'esprit apperçoit les rapports de tous les corrélatifs, & les range selon l'ordre de ces rapports : *Tityre, tu recubans sub tegmine fagi patulæ, doces sylvas resonare Amaryllida formosam.* On trouve dans Cicéron, *Tuas accepi litteras*, & *litteras accepi tuas*, & enfin *accepi litteras tuas*. Ces trois manières signifient également : J'ai reçu votre lettre, parceque les terminaisons indiquent à l'esprit l'ordre significatif.

En françois, dans la construction usuelle même, on suit communément l'ordre de la construction simple, & l'on ne s'en écarte que quand cet ordre peut facilement être aperçu par l'esprit. *Le Roi aime le*

*peuple : le Roi*, *le peuple*, voila des noms ſans aucune variété d'inflexion, & par conſéquent ſans cas. Mais, ſelon l'ordre ſucceſſif de leurs relations, *le Roi* étant mis le premier, & *le peuple* étant placé après le verbe, c'eſt *le Roi* qui *aime*, & c'eſt *le peuple* qui eſt aimé. Ce qui eſt ſi vrai, que ſi l'on dit *le peuple aime le Roi*, cet arrangement fait un autre ſens. *Il vient*, *vient-il ?* ce ſont deux ſens différens. Le dernier marque une interrogation. Les Latins pour la marquer, ſe ſervoient de certaines particules : *nùm*, *an*, *numquid*, &c.

Il faut donc non-ſeulement entendre les mots ; mais on doit de plus connoître les ſignes établis dans une langue, pour marquer les rapports que l'on met entre les mots quand on fait l'analyſe des penſées, ſans quoi nous ne ſaurions les déveloper aux autres. C'eſt ce qui fait l'embaras où ſe trouvent les jeunes gens, & ceux qui ont paſſé dans la ſolitude les premières années de leur vie. Quand ils veulent énoncer leurs penſées, ils n'ont point acquis une

ſuffiſante

suffisante provision de mots ou signes pour déveloper nettement ce qu'ils pensent, selon l'usage établi parmi ceux qui ont vécu dans le commerce des honnêtes gens d'une nation.

La connoissance du signe de la relation des mots est si nécessaire, que quand même vous entendriez la simple signification de tous les mots d'une langue, sans avoir la connoissance du signe dont nous parlons, vous ne pouriez expliquer que les phrases dont les mots seroient rangés suivant l'ordre que nous suivons en françois. Par exemple, Phèdre parlant de l'épouvante où furent les grenouilles après que Jupiter leur eut envoyé un hydre pour roi, dit : *Vocem præclu-dit metus.* Je suppose que quelqu'un ne connoisse point le signe de la relation des mots latins, & que cependant il sache que *vocem* signifie *la voix*, *metus*, *la crainte*; s'il traduit selon l'ordre où il trouve que les mots sont placés en latin, il dira *la voix leur ferme la crainte*; ce qui sera un contre-sens ridicule. Mais celui qui connoît le signe établi en

latin pour marquer la relation dont nous parlons, voyant *vocem* à l'accusatif, & *metus* au nominatif, comprendra d'abord l'ordre significatif que Phèdre avoit dans l'esprit; qu'ainsi l'auteur a voulu dire que *la crainte étouffa la voix aux grenouilles.*

Dans la construction qui est en usage parmi ceux qui entendent & qui parlent bien une langue, on use de transpositions, d'ellipses & des autres figures qui, sans nuire à la clarté du discours, y apportent de la vivacité & de l'agrément.

C'est ainsi que Cicéron a dit: *Diuturni silentii, quo eram his temporibus usus, finem hodiernus dies attulit.*

Selon la même manière, M. Fléchier a dit: « Ce fut après un solemnel & magni-» fique sacrifice, où coula le sang de mille » victimes en présence du Dieu d'Israël, » que Salomon, déjà rempli de son esprit » & de sa sagesse, fit cet éloge du Roi son » père.

Et dans la Henriade:

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,

Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
S'élève un vieux Palais respecté par le temps.

Ceux qui entendent l'une & l'autre langue, conçoivent aisément la pensée de l'orateur Romain, celle de l'orateur François & celle de notre Poète; mais ce n'est qu'après que l'on a achevé de lire l'ensemble des mots qui énoncent la pensée. De plus, observez, 1.° que vous ne comprendriez rien dans ces exemples, si vous n'entendiez la nomenclature, c'est-à-dire, la signification de chaque mot particulier. En second lieu, vous n'y comprendriez rien non plus, si par une vue de l'esprit vous ne rapprochiez les mots qui ont relation l'un à l'autre : ce que vous ne pouvez faire qu'après avoir entendu toute la phrase. Par exemple, si vous avez quelque usage du latin, lorsque vous lisez la phrase que je viens de rapporter de Cicéron, en jetant les ieux sur *diuturni silentii*, vous voyez bien que ces deux mots ont la terminaison du génitif, & qu'ils ne peuvent l'avoir que parcequ'ils se rapportent à quelque nom substantif, & vous

apercevez que ce nom ne peut être que *finem*. Vous dites donc *finem silentii diuturni*; mais *finem* étant à l'accusatif, vous le rapportez à *attulit*, *attulit finem diuturni silentii*. Vous voyez aussi qu'*attulit* est à la troisième personne du singulier, ce qui suppose un nom singulier de la troisième personne, & ce nom vous le trouvez en *dies hodiernus*. L'usage de la langue vous ayant donné la perception de ces différens rapports, vous entendez la pensée de Cicéron aussi facilement que s'il avoit dit : *Dies hodiernus attulit finem diuturni silentii*. S'il y a quelque circonstance accidentelle, ou de temps, ou de lieu, ou de manière, &c. elles n'empêchent pas d'apercevoir les relations essentielles dont nous parlons.

Mais puisqu'il faut que l'esprit aperçoive ces divers rapports, pourquoi Cicéron ne s'est-il point énoncé selon l'ordre de la relation des mots ? C'est que les Latins ayant contracté dès l'enfance l'habitude de démêler avec facilité ces diverses relations, par

la différence & la destination des terminaisons, ils étoient moins attachés à suivre scrupuleusement l'ordre sec & métaphysique de ces relations aisées pour eux à apercevoir, qu'ils n'étoient sensibles à l'harmonie, au nombre, au rithme que produit un certain arrangement de syllabes & de mots pour ceux qui ont un grand usage de la langue; & ils aimoient mieux suivre les saillies de l'imagination qui conduit son pinceau comme il lui plaît, que de s'assreindre à la sécheresse de l'ordre grammatical. D'un côté, l'usage de la langue leur donnoit l'intelligence, & de l'autre l'agrément & l'harmonie à quoi ils étoient très-sensibles, à cause de leurs longues & leurs brèves, & de leur manière de prononcer, qui étoit une espèce de chant. Tout cela étoit bien plus marqué parmi les anciens, qu'il ne l'est aujourdhui parmi nous, quoique nous ne soyons pas dépourvus de ces agrémens.

Mais remarquez que soit en latin, soit en françois, ou dans toute autre langue, le

déplacement des mots ne doit pas tellement servir l'harmonie & l'imagination, qu'il nuise à l'intelligence & à la clarté du discours; c'est-à-dire, que ce déplacement ne doit pas être un obstacle qui empêche l'esprit de celui qui lit ou qui entend, de démêler, après que la phrase est finie, les différentes relations que celui qui a écrit a mises entre les mots, ou que celui qui parle y met. Le but essentiel du discours, c'est que l'on soit entendu. Les agrémens ont leur prix; mais ce ne sont que des accessoires. C'est ainsi que l'on n'a inventé les habits que pour se garantir des injures de l'air, quoique dans la suite on les ait fait servir à la parure.

Ainsi, lorsque nous parlons une langue qui nous est connue, & que cette langue est familière à ceux qui nous lisent ou qui nous écoutent, nous devons analyser nos pensées, par le secours des mots, selon la manière la plus généralement usitée parmi les honnêtes gens de la nation.

C'est cette manière qu'on appelle *conf-*

*truction élégante, conſtruction ordinaire, conſtruction uſuelle ou d'uſage.*

Mais cette manière ne peut être entendue que par la perception des relations ou rapports que les mots ont entre eux dans l'eſprit de celui qui parle, ſoit qu'il les exprime tous, ſoit qu'il n'en énonce qu'une partie.

Remarquez que lorſqu'il s'agit de faire entendre une langue à ceux à qui cette langue eſt inconnue, & ſur-tout une langue morte, il eſt plus facile de faire d'abord l'analyſe des penſées ſelon l'ordre de la relation des mots, & c'eſt-là une autre ſorte d'analyſe dont j'entends parler.

Puiſque ceux mêmes qui entendent une langue morte ne l'entendent que par la perception de la relation des mots, il eſt indiſpenſáble de faire apercevoir ces relations à ceux qui veulent apprendre une langue. Or cette opération n'eſt-elle pas plus facile, ſi l'on déplace les mots qui interrompent les relations, & qu'on les range tous ſelon l'ordre du rapport qui eſt

entre eux? C'eſt un ſacrifice indiſpenſable que l'élégance & l'harmonie doivent faire à l'intelligence; & voila pourquoi, quand on explique un auteur latin dans les premières claſſes, on en fait ce qu'on appelle *la conſtruction*. Ce qu'on pratique à cet égard de vive-voix dans les colléges, peut fort bien être exécuté par écrit, afin de faciliter les répétitions, & que ceux qui veulent apprendre puiſſent toujours avoir un maître tout prêt.

Par-là ils peuvent plus facilement étudier les originaux, obſerver la différence de la conſtruction élégante, d'avec celle qui n'a d'autre but que de donner l'intelligence, & qui bien que moins uſitée eſt l'unique fondement de celle qui eſt en uſage. Enfin, par ces obſervations, on ſe trouvera en état d'entendre les meilleurs auteurs.

Tel eſt le but que l'on doit ſe propoſer dans la conſtruction du texte des auteurs latins.

Au reſte, on doit faire cette conſtruc-

tion,

tion, non ſelon le françois, ainſi que quelques perſonnes le publient, mais ſelon l'ordre ſignificatif des mots de toutes langues; & telle eſt la relation que l'eſprit de tout auteur met entre les membres de chaque propoſition particulière de ſon diſcours.

Ainſi, la phraſe de Cicéron que j'ai rapportée plus haut ſera rangée de cette ſorte: *Dies hodiernus attulit finem ſilentii diuturni, quo eram uſus in his temporibus.*

La phraſe de M. Fléchier, quand on veut en faire entendre la conſtruction à un étranger, doit être rangée ainſi:

*Ce, à ſavoir que Salomon déja rempli de la ſageſſe & de l'eſprit de Dieu, fit cet éloge du roi ſon père; cela,* dis-je, *fut,* c'eſt-à-dire, arriva *après un ſacrifice ſolemnel & magnifique, où le ſang de mille victimes coula.*

Dans la même vue, les vers de la Henriade doivent être conſtruits ſelon l'analyſe dont il s'agit en la manière qui ſuit. *Un vieux palais reſpecté par les temps s'élève,*

c'eſt-à-dire, eſt élevé, eſt bâti *ſur les bords fortunés de l'Idalie antique, lieux où l'Europe finit, & où l'Aſie commence.*

Le but de cette ſorte d'analyſe n'eſt que pour donner l'intelligence, & faire apercevoir les rapports des mots. à ceux qui veulent apprendre une langue, ou entendre un auteur difficile à leur égard.

Il y a une grande injuſtice, ou peu de bonne foi, ou, ce qui me paroît plus vraiſemblable & plus digne d'excuſe; il y a bien peu de lumière dans ceux qui publient que cette manière éloigne les jeunes gens de l'élégance. C'eſt précisément tout le contraire. Cette analyſe fait voir les fondemens de la conſtruction élégante; & quand une fois on entend bien le ſens de ce qu'on lit, on prend avec bien plus de facilité le gout de la conſtruction élégante, par la fréquente lecture du texte de l'auteur. On y obſerve les tranſpoſitions, les ellipſes & tout ce qui rend le diſcours plus vif, plus harmonieux, & le fait lire avec plaiſir & avec gout. Je prends à témoin

ce grand nombre de personnes qui ont négligé leurs études pendant le tems précieux qui y étoit destiné. Il leur est arrivé quelquefois dans la suite d'avoir ouvert un Horace ou un Virgile, & d'avoir refermé le livre, par la seule raison qu'ils n'y comprenoient rien.

Il y a, par exemple, bien plus d'harmonie à dire avec Fléchier dans le style élevé, *où coula le sang de mille victimes*, qu'à suivre l'ordre de la construction que nous avons rapporté.

Je pourois ajouter ici plusieurs autres exemples, pour faire voir que nous avons aussi des inversions en François; mais elles doivent toujours être de façon à ne point causer d'équivoques, & ne doivent point empêcher l'esprit d'apercevoir aisément les différentes relations des mots, ainsi que nous l'avons déja remarqué.

Ce n'est pas seulement lorsque les mots sont déplacés & transportés selon la construction usuelle & élégante, qu'on doit les ranger suivant l'ordre de leur relation ref-

pective; on doit encore suivre cet ordre ou cette seconde sorte d'analyse, lorsque dans la phrase élégante tous les mots ne sont pas exprimés, ainsi qu'ils le seroient si quelque raison particulière n'étoit pas la cause de leur suppression.

Comme nous saisissons toute notre pensée par un seul point de vue de l'esprit, nous aimons à abréger le discours, & à le faire répondre, autant qu'il est possible, à la simplicité & à l'unité de la pensée.

Ainsi, dans les circonstances où nous jugeons qu'un mot ou deux suffisent pour nous faire entendre, nous-nous dispensons d'exprimer les autres mots établis selon l'analogie & l'usage de la langue, pour énoncer en détail toute la pensée. Si nous nous exprimions alors tout au long, nous nous servirions de plusieurs mots qui devenus inutiles par les circonstances, ne fourniroient aucune occupation à l'esprit. Quand une fois on a présenté à l'esprit tout ce qu'on veut qu'il saisisse, & qu'on s'aperçoit qu'il l'a saisi, c'est le blesser que de lui faire

prendre la peine d'écouter ce qui n'ajoute rien de nouveau à la penſée qu'on y a fait naître.

Telle eſt la cauſe de toutes ces propoſitions abrégées qui ſont en uſage non-ſeulement dans la converſation, mais encore dans les meilleurs auteurs en toutes les langues. *Quand viendrez-vous? demain.* Il eſt évident que ce ſeul mot, *demain*, préſente à l'eſprit de celui qui a fait l'interrogation, un ſens complet qui ne peut être analyſé en détail que par ces mots : *Je viendrai demain.*

Dans Corneille, le père des trois Horaces ne ſachant point encore le motif de la fuite de ſon fils, apprend avec douleur qu'il a fui devant les trois Curiaces : *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois*, lui dit Julie? *qu'il mourût*, répond le père. Or vous voyez que ces mots, *qu'il mourût*, préſentent un ſens total, dont l'analyſe eſt : *J'aurois mieux aimé qu'il mourût, que de le voir couvert de honte & d'infamie par la fuite.*

Dans une autre tragédie de Corneille,

Prusias dit qu'il veut se conduire *en père, en mari : Ne soyez ni l'un ni l'autre*, dit Nicomède. Prusias répond : *Et que dois-je être? Roi*, réplique Nicomède. Ce seul mot, *Roi*, excite dans l'esprit un sens total qui est aisément entendu par ce qui précède, & qui ne peut être énoncé en détail que par la proposition entière : *Vous devez vous conduire en Roi ; vous devez*, &c.

Observez que tous ces mots isolés sont toujours construits dans toutes les langues de la même manière qu'ils le seroient, si le sens qui est dans l'esprit de celui qui parle étoit énoncé en détail par une proposition entière ; ce qui est encore plus sensible en latin, à cause de la différence des terminaisons.

Quand on voit un étourdi qui, sans conduite & sans lumières, se mêle de donner des avis à un homme sage & instruit : *C'est gros Jean*, disons-nous, *qui remontre à son Curé.* Les Latins en pareil cas disoient : *Sus Minervam* ; C'est un cochon, un animal, une grosse bête, qui veut donner des

leçons à Minerve, déesse de la sagesse, de la science & des beaux arts. Pourquoi le premier de ces deux mots est-il au nominatif & le second à l'accusatif? C'est que si la pensée que ces deux mots excitent dans l'esprit de celui qui parle & de celui qui écoute, étoit exprimée en détail selon l'usage de la langue latine, on diroit : *Sus docet Minervam*; ainsi, *sus* est au nominatif, parcequ'il est le sujet de la proposition, & *Minervam* est à l'accusatif, parce qu'il est le terme de l'action de *docet* ou *doceat*, quoique ce mot ne soit pas exprimé. Ainsi, ces mots isolés ont une véritable relation à ceux avec lesquels ils exprimeroient le sens total qui est dans l'esprit de celui qui parle, si la construction étoit pleine & entière.

Sur le rideau ou la toile de la comédie italienne on lit : *Sublato jure nocendi*. Pourquoi ces trois mots sont-ils dans des cas obliques? C'est que les circonstances du lieu, & ce qu'on sait qui s'y passe, réveillent dans l'esprit de tout homme instruit un

ſens qui ſeroit exprimé tout au long en ces termes : *Ridemus vitia, ſub jure nocendi ſublato. Nous rions ici des défauts d'autrui, ſans nous permettre de bleſſer perſonne.*

Il en eſt de même du fameux *Quos ego* de Virgile, du *Quid ais omnium* de Térence, & de tous les autres exemples pareils, où les mots ne peuvent jamais être conſtruits que dépendamment de la relation qu'ils ont avec ceux qu'on exprimeroit ſi la penſée étoit énoncée en détail.

Ainſi, en toute langue, les mots exprimés ou ſous-entendus ſont toujours conſtruits ſelon le ſigne du rapport qu'ils ont entre eux dans la même propoſition. C'eſt-là le principe fondamental de toute ſyntaxe, c'eſt le fil d'Ariane, qui doit nous conduire dans le labyrinthe des tranſpoſitions & des ellipſes. On doit toujours rapprocher les mots de leurs correlatifs, & exprimer ceux qui ſont ſous-entendus, lorſque l'on peut pénétrer le ſens de l'auteur qui, dans le temps même qu'il ne l'énonce qu'en peu de mots, parle toujours confor-

mément à l'analogie de sa langue, & imite les façons de parler où tous les mots sont exprimés. Ce n'est que par cette imitation, & en vertu de cette uniformité, que ces énonciations abrégées peuvent être entendues.

Cette remarque nous auroit épargné bien des règles inutiles & embaraſſantes de la méthode vulgaire. M. l'abbé Girard, de l'Académie Françoiſe, dit que ces règles, quoique faites pour nous guider, nous égarent dans un labyrinthe d'exceptions, d'où il ne résulte qu'un cahos dans l'imagination, & un poids aſſommant pour la mémoire. *Tome premier*, *pag.* 70. « Ce qui fait, » ajoute-t-il, que l'eſprit des jeunes gens » eſt continuellement dans l'incertitude, » & flotte entre un flux & reflux perpétuel » de règles & d'irrégularités. *Tom. I*, *pag.* 96.

En effet, ces règles ne ſont pas tirées du rapport établi en toutes langues entre les penſées & les ſignes deſtinés à les exprimer. Par exemple, le reſponſif, dit-on,

doit être au même cas que l'interrogatif. *Quis te redemit?* ℟. *Christus. Christus*, dit-on, est au nominatif, parce que l'interrogatif *quis* est au nominatif. *Cujus est liber?* ℟. *Petri. Petri* est au génitif, parceque *cujus* est au génitif.

Cette règle, ajoute-t-on, a deux exceptions: 1.° Si vous répondez par un pronom, ce pronom doit être au nominatif. *Cujus est liber?* ℟. *Meus.* 2.° Si le responsif est un nom de prix, on le met à l'ablatif. *Quanti emisti?* ℟. *decem assibus.*

Pour moi, qui connois l'inutilité de toutes ces règles, & qui suis persuadé qu'au lieu d'éclairer & de former la raison des jeunes gens, elles ne sont propres qu'à leur gâter l'esprit, parcequ'elles n'ont aucun fondement dans la Nature, & que ce ne sont point ces règles qui ont guidé ceux qui les premiers ont fait usage de la parole, je les réduis toutes à la connoissance de la proposition, de la période & des signes des différentes relations que les mots ont entre eux dans la même proposition; car

les mots d'une propoſition ne ſe conſtruiſent pas avec ceux d'une autre propoſition. Il n'y a de conſtruction qu'entre les mots de la même propoſition, parceque'il n'y a d'aſſemblages de mots propres à former un ſens ſelon l'inſtitution d'une langue, qu'autant qu'il y a de ſens particuliers à exprimer. Ainſi, les mots ne doivent concourir entre eux qu'à exprimer chacun de ces ſens particuliers; autrement tout ſeroit confondu. *Quis te redemit?* Voila un ſens particulier, avec lequel les mots de la réponſe n'ont rien de commun par rapport à leur conſtruction; & ſi on répond *Chriſtus*, c'eſt que le répondant a dans l'eſprit *Chriſtus redemit me*. Ainſi, *Chriſtus* eſt au nominatif, non par la raiſon de *Quis*; mais parceque *Chriſtus* eſt le ſujet de la propoſition du répondant, qui auroit pu donner un autre tour à ſa réponſe, ſans en altérer le ſens. *Cujus eſt liber?* ℟. *Petri*, c'eſt-à-dire, *Hic liber eſt liber Petri. Cujus eſt liber?* ℟. *meus*, c'eſt-à-dire, *Hic liber eſt meus. Quanti emiſti?*

℞. *decem aſſibus*, c'eſt-à-dire, *Emi pro decem aſſibus.*

Les mots étant une fois trouvés, & leur valeur ainſi que leur deſtination & leur emploi étant déterminés par l'uſage, l'arrangement que l'on en a fait dans la propoſition, ſelon l'ordre de leur relation, eſt la manière la plus ſimple d'analyſer la penſée.

Tâchons donc de donner de la propoſition & de la période la connoiſſance néceſſaire à tout Grammairien judicieux.

Je ſais bien qu'il y a des Grammairiens dont l'eſprit eſt aſſez peu philoſophique pour déſapprouver la pratique que je propoſe. Ils veulent qu'on s'en tienne ſeulement à un uſage aveugle; comme ſi cette pratique avoit d'autre but que d'éclairer le bon uſage, & de le faire ſuivre avec plus de lumière, par conſéquent avec plus de gout. Comme les perſonnes dont je parle ſe rendent plutôt à l'autorité qu'à la raiſon, je me contente de leur oppoſer ce paſſage de Priſcien, Grammairien célèbre, qui

vivoit à la fin du cinquième ſiècle & au commencement du ſixième :

*Sicut recta ratio ſcripturæ docet litterarum congruam juncturam, ſic etiam rectam orationis compoſitionem ratio ordinationis oſtendit. Solet quæri cauſa ordinis elementorum ; ſic etiam de ordinatione caſuum, & ipſarum partium orationis ſolet quæri : quamvis quidam ſuæ ſolatium imperitiæ quærentes, aiunt non oportere de hujuſmodi rebus quærere, ſuſpicantes fortuitas eſſe ordinationis poſitiones ; quod exiſtimare penitùs ſtultum eſt. Si autem in quibuſdam concedunt eſſe ordinationem, neceſſe eſt etiam in omnibus eam concedere* (1).

A l'autorité de cet ancien Grammairien, on ſe contentera d'ajouter celle d'un célèbre Grammairien du XVe ſiècle, qui avoit été pendant plus de trente ans Principal d'un fameux collége d'Allemagne.

*In grammatica dictionum ſyntaxi, puerorum plurimùm intereſt ut inter exponen-*

(1) Priſcianus, *de Conſtructione*, lib. XIX, ſub initio.

*dum, non modò sensum, pluribus verbis utcunque ac confusè coacervatis, reddant, sed digerant etiam ordine grammatico voces alicujus periodi, quæ alioqui apud autores acri aurium judicio consulentes, rhetoricâ compositione commissæ sunt.*

*Hunc verborum ordinem à pueris in interpretando ad unguem exigere, quidnam utilitatis afferat, ego ipse, qui duos & triginta jam annos Phrontisterii sordes, molestias ac curas pertuli, non semel expertus sum. Illi enim hac viâ fixis, ut aiunt, oculis intuentur, accuratiusque animadvertunt, quot voces sensum absolvant, quo pacto dictionum structura cohæreat, quot modis singulis nominibus singula verba respondeant. Quod quidem fieri nequit, præcipuè in longiusculâ periodo, nisi hoc ordine veluti per scalarum gradus singulas periodi partes progrediantur* (1).

(1) Grammaticæ artis institutio per Joannem Fusembrotum Ravenspurgi ludi magistrum jam denuò accuratè concinnata. Basileæ, an. 1529.

# DE LA CONSTRUCTION GRAMMATICALE.

EN termes de Grammaire, on appelle *conſtruction*, l'arrangement des mots dans le diſcours. Le mot eſt pris ici dans un ſens métaphorique, & vient du latin, *conſtruere*, conſtruire, bâtir, arranger.

La conſtruction eſt vicieuſe, quand les mots d'une phraſe ne ſont pas arrangés ſelon l'uſage d'une langue. On dit qu'une conſtruction eſt *grecque* ou *latine*, lorſque les mots ſont rangés dans un ordre conforme à l'uſage, au tour, au génie de la langue grecque, ou à celui de la langue latine.

*Conſtruction louche.* C'eſt lorſque les mots ſont placés de façon qu'ils ſemblent ſe rapporter à ce qui précède, pendant qu'ils ſe rapportent réellement à ce qui ſuit. On a donné ce nom à cette ſorte de con-

ſtruction, par une métaphore tirée de ce que dans le ſens propre, les louches ſemblent regarder d'un côté, pendant qu'ils regardent d'un autre.

On dit *Conſtruction pleine*, quand on exprime tous les mots dont les rapports ſucceſſifs forment le ſens que l'on veut énoncer. Au contraire, la *conſtruction* eſt *elliptique*, lorſque quelqu'un de ces mots eſt ſous-entendu.

Je crois qu'on ne doit pas confondre *conſtruction* avec *ſyntaxe*. Conſtruction ne préſente que l'idée de combinaiſon & d'arrangement. Cicéron a dit, ſelon trois combinaiſons différentes, *Accepi litteras tuas; tuas accepi litteras*, & *litteras accepi tuas*. Il y a là trois *conſtructions* différentes, puiſqu'il y a trois différens arrangemens de mots : cependant il n'y a qu'une ſyntaxe; car dans chacune de ces conſtructions, il y a les mêmes ſignes des rapports que les mots ont entre eux : ainſi ces rapports ſont les mêmes dans chacune de ces phraſes. Chaque mot de l'une indique également le même

me

me corrélatif qui eſt indiqué dans chacune des deux autres : en ſorte qu'après qu'on a achevé de lire ou d'entendre quelqu'une de ces trois propoſitions, l'eſprit voit également que *litteras* eſt le déterminant d'*accepi* ; que *tuas* eſt l'adjectif de *litteras*. Ainſi, chacun de ces trois arrangemens excite dans l'eſprit le même ſens, *J'ai reçu votre lettre*. Or ce qui fait en chaque langue, que les mots excitent le ſens que l'on veut faire naître dans l'eſprit de ceux qui ſavent la langue, c'eſt ce qu'on appelle *ſyntaxe*. La ſyntaxe eſt donc la partie de la Grammaire qui donne la connoiſſance des ſignes établis dans une langue pour exciter un ſens dans l'eſprit. Ces ſignes, quand on en ſait la deſtination, font connoître les rapports ſucceſſifs que les mots ont entre eux. C'eſt pourquoi, lorſque celui qui parle ou qui écrit s'écarte de cet ordre, par des tranſpoſitions que l'uſage autoriſe, l'eſprit de celui qui écoute ou qui lit, rétablit cependant tout dans l'ordre, en vertu des

ſignes dont nous parlons, & dont il connoît la deſtination par uſage.

Il y a en toute langue trois ſortes de conſtructions, qu'il faut bien remarquer.

I. *CONSTRUCTION NÉCESSAIRE, SIGNIFICATIVE* ou *ÉNONCIATIVE*. C'eſt celle par laquelle ſeule les mots font un ſens. On l'appelle auſſi *CONSTRUCTION SIMPLE* & *CONSTRUCTION NATURELLE*, parceque c'eſt celle qui eſt la plus conforme à l'état des choſes, comme nous le ferons voir dans la ſuite, & que d'ailleurs cette *conſtruction* eſt le moyen le plus propre & le plus facile que la nature nous ait donné pour faire connoître nos penſées par la parole. C'eſt ainſi que lorſque dans un traité de Géométrie, les propoſitions ſont rangées dans un ordre ſucceſſif qui nous en fait apercevoir aiſément la liaiſon & le rapport, ſans qu'il y ait aucune propoſition intermédiaire à ſuppléer, nous diſons que les propoſitions de ce traité ſont rangées dans l'ordre naturel.

Cette conſtruction eſt encore appellée NÉCESSAIRE, parceque c'eſt d'elle ſeule que les autres conſtructions empruntent la propriété qu'elles ont de ſignifier : au point que ſi la *conſtruction néceſſaire* ne pouvoit pas ſe retrouver dans les autres ſortes d'énonciations, celles-ci n'exciteroient aucun ſens dans l'eſprit, ou n'y exciteroient pas celui qu'on vouloit y faire naître. C'eſt ce que nous ferons voir bientôt plus ſenſiblement.

II. La ſeconde ſorte de *conſtruction*, eſt la CONSTRUCTION FIGURÉE.

III. Enfin, la troiſiéme eſt celle où les mots ne ſont ni tous arrangés ſuivant l'ordre de la *conſtruction ſimple*, ni tous diſpoſés ſelon la *conſtruction figurée*. Cette troiſième ſorte d'arrangement eſt le plus en uſage ; c'eſt pourquoi je l'appelle CONSTRUCTION USUELLE.

I. *De la Conſtruction ſimple.*

POUR bien comprendre ce que j'entens par CONSTRUCTION SIMPLE & NÉ-

CESSAIRE, il faut obſerver qu'il y a bien de la différence entre concevoir un ſens total, & énoncer enſuite par la parole ce qu'on a conçu.

L'homme eſt un être vivant, capable de ſentir, de penſer, de connoître, d'imaginer, de juger, de vouloir, de ſe reſſouvenir, &c. Les actes particuliers de ces facultés ſe font en nous d'une manière qui ne nous eſt pas plus connue que la cauſe du mouvement du cœur, ou de celui des pieds & des mains. Nous ſavons par ſentiment intérieur, que chaque acte particulier de la faculté de penſer, ou chaque penſée ſingulière, eſt excitée en nous en un inſtant, ſans diviſion, & par une ſimple affection intérieure de nous-mêmes. C'eſt une vérité dont nous pouvons aiſément nous convaincre par notre propre expérience, & ſurtout, en nous rappellant ce qui ſe paſſe en nous dans les premières années de notre enfance. Avant que nous euſſions fait une aſſez grande proviſion de mots pour énoncer nos penſées, les mots nous manquoient,

& nous ne laissions pas de penser, de sentir, d'imaginer, de concevoir & de juger. C'est ainsi que nous voulons, par un acte simple de notre volonté; acte dont notre sens interne est affecté aussi promptement que nos ieux le sont par les différentes impressions singulières de la lumière. Ainsi je crois que si après la création l'homme fût demeuré seul dans le monde, il ne se seroit jamais avisé d'observer dans sa pensée un Sujet, un Attribut, un Substantif, un Adjectif, une Conjonction, un Adverbe, une Particule négative, &c.

C'est ainsi que souvent nous ne faisons connoître nos sentimens intérieurs que par des gestes, des mines, des regards, des soupirs, des larmes, & par tous les autres signes, qui sont le langage des passions plutôt que celui de l'intelligence. La pensée, tant qu'elle n'est que dans notre esprit, sans aucun égard à l'énonciation, n'a besoin ni de bouche, ni de langue, ni du son des syllabes: elle n'est ni hébraïque, ni grecque, ni latine, ni barbare; elle

n'est qu'à nous. *Intus, in domicilio cogitationis, nec hebræa, nec græca, nec latina, nec barbara veritas, sine oris & linguæ organis, sine strepitu syllabarum.* (1)

Mais dès qu'il s'agit de faire connoître aux autres les affections ou pensées singulières &, pour ainsi dire, individuelles de l'intelligence, nous ne pouvons produire cet effet qu'en faisant en détail des impressions, ou sur l'organe de l'ouie, par des sons, dont les autres hommes connoissent, comme nous, la destination; ou sur l'organe de la vue, en exposant à leurs ieux par l'écriture, les signes convenus de ces mêmes sons. Or, pour exciter ces impressions, nous sommes contraints de donner à notre pensée de l'étendue, pour ainsi dire, & des parties, afin de la faire passer dans l'esprit des autres, où elle ne peut s'introduire que par leurs sens.

Ces parties que nous donnons ainsi à

(1) S. Augustin, *Confess. l.* XI, *c.* 3.

notre penſée par la néceſſité de l'élocution, deviennent enſuite l'original des ſignes dont nous nous ſervons dans l'uſage de la parole. Ainſi nous diviſons, nous analyſons, comme par inſtinct, notre penſée : nous en raſſemblons toutes les parties, ſelon l'ordre de leurs rapports : nous lions ces parties à des ſignes. Ce ſont les mots, dont nous nous ſervons enſuite pour en affecter les ſens de ceux à qui nous voulons communiquer notre penſée. Ainſi les mots ſont en même temps, & l'inſtrument, & le ſigne de la diviſion de la penſée. C'eſt de-là que vient la différence des langues & celle des idiotiſmes ; parceque les hommes ne ſe ſervent pas des mêmes ſignes par-tout, & que le même fond de penſée peut être analyſé & exprimé en plus d'une manière.

Dès les premières années de la vie, le penchant que la nature & la conſtitution des organes donnent aux enfans pour l'imitation, les beſoins, la curioſité, & la préſence des objets qui excitent l'attention, les ſignes qu'on fait aux enfans en leur

montrant les objets; les noms qu'ils entendent en même temps qu'on leur donne; l'ordre ſucceſſif qu'ils obſervent que l'on ſuit, en nommant d'abord les objets, & en énonçant enſuite les modificatifs & les mots déterminans; l'expérience répétée à chaque inſtant & d'une manière uniforme; toutes ces circonſtances, & la liaiſon qui ſe trouve entre tant de mouvemens excités en même temps: tout cela, dis-je, apprend aux enfans, non-ſeulement les ſons & la valeur des mots; mais encore l'analyſe qu'ils doivent faire de la penſée qu'ils ont à énoncer, & de quelle manière ils doivent ſe ſervir des mots pour faire cette analyſe, & pour former un ſens dans l'eſprit des citoyens parmi leſquels la Providence les a fait naître.

Cette méthode, dont on s'eſt ſervi à notre égard, eſt la même qu'on a employée dans tous les temps & dans tous les pays du monde; & c'eſt celle que les Nations les plus policées & les Peuples les plus barbares mettent en œuvre pour apprendre

à parler à leurs enfans : c'eſt un art que la nature même enſeigne. Ainſi, je trouve que dans toutes les langues du monde, il n'y a qu'une même manière néceſſaire pour former un ſens avec les mots : c'eſt l'ordre ſucceſſif des relations qui ſe trouvent entre les mots, dont les uns ſont énoncés comme devant être modifiés ou déterminés, & les autres comme modifiant ou déterminant. Les premiers excitent l'attention & la curioſité ; ceux qui ſuivent, la ſatisfont ſucceſſivement.

C'eſt par cette manière que l'on a commencé dans notre enfance à nous donner l'exemple & l'uſage de l'élocution. D'abord on nous a montré l'objet ; enſuite on l'a nommé. Si le nom vulgaire étoit composé de lettres dont la prononciation fût alors trop difficile pour nous, on en ſubſtituoit d'autres plus aiſées à articuler. Après le nom de l'objet, on ajoutoit les mots qui le modifioient, qui en marquoient les qualités ou les actions, & que les circonſtances &

P

les idées accessoires pouvoient aisément nous faire connoître.

A mesure que nous avancions en âge, & que l'expérience nous apprenoit le sens & l'usage des Prépositions, des Adverbes, des Conjonctions, & sur-tout des différentes terminaisons des Verbes, destinées à marquer le nombre, les personnes & les temps, nous devenions plus habiles à démêler les rapports des mots, & à en appercevoir l'ordre successif, qui forme le sens total des phrases, & qu'on avoit grande attention de suivre en nous parlant.

Cette manière d'énoncer les mots successivement, selon l'ordre de la modification ou détermination que le mot qui suit donne à celui qui le précède, a fait règle dans notre esprit. Elle est devenue notre modèle invariable; au point que, sans elle, ou du moins sans les secours qui nous aident à la rétablir, les mots ne présentent que leur signification absolue, sans que leur ensemble puisse former aucun sens. Par exemple;

*Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris,*

*Italiam, fato profugus, Lavinaque venit*

*Littora.*

[3] Otez à ces mots latins les terminaisons ou désinances, qui sont les signes de leur valeur relative, & ne leur laissez que la première terminaison, qui n'indique aucun rapport, vous ne formerez aucun sens. Ce seroit comme si l'on disoit :

*Armes, homme, je chante, Troie, qui, premier, des côtes,*

*Italie, destin, fugitif, Laviniens, vint, rivages.*

Si ces mots étoient ainsi énoncés en latin avec leurs terminaisons absolues ; quand même on les rangeroit dans l'ordre où on les voit dans Virgile, non-seulement ils perdroient leur grace, mais encore ils ne formeroient aucun sens : propriété qu'ils n'ont que par leurs terminaisons relatives, qui, après que toute la Proposition est finie, nous les font regarder selon l'ordre de leurs rapports, & par conséquent selon l'ordre

de la *construction simple, nécessaire & significative.*

*Cano arma atque virum, qui vir, profugus à fato, venit primus, ab oris Trojæ, in Italiam, atque ad littora Lavina:* tant la suite des mots & leurs désinances ont de force pour faire entendre le sens !

*Tantum series juncturaque pollet.*
Horace, *Art Poet.* v. 240.

Quand une fois cette opération m'a conduit à l'intelligence du sens, je lis & je relis le texte de l'auteur; je me livre au plaisir que me cause le soin de rétablir, sans trop de peine, l'ordre que la vivacité & l'empressement de l'imagination, l'élégance & l'harmonie avoient renversé; & ces fréquentes lectures me font acquérir un gout éclairé pour la belle latinité.

La *construction simple* est aussi appellée CONSTRUCTION NATURELLE, parce-que c'est celle que nous avons apprise sans maître, par la seule constitution méchanique de nos organes, par notre attention & notre penchant à l'imitation. Elle est le

seul moyen nécessaire pour énoncer nos pensées par la parole, puisque les autres sortes de *constructions* ne forment un sens, que lorsque par un simple regard de l'esprit, nous y apercevons aisément l'ordre successif de la construction simple.

Cet ordre est le plus propre à faire apercevoir les parties que la nécessité de l'élocution nous fait donner à la pensée. Il nous indique les raports que ces parties ont entr'elles : rapports dont le concert produit l'ensemble, &, pour ainsi dire, le corps de chaque pensée particulière. Telle est la relation établie entre la pensée & les mots ; c'est-à-dire, entre la chose & les signes qui la font connoître : connoissance acquise dès les premières années de la vie, par des actes si souvent répétés, qu'il en résulte une habitude que nous regardons comme un effet naturel. Que celui qui parle emploie ce que l'art a de plus séduisant pour nous plaire, & de plus propre à nous toucher, nous applaudirons à ses talens. Mais son premier devoir est de respecter

les règles de la *construction simple*, & d'éviter les obstacles qui pouroient nous empêcher d'y réduire sans peine ce qu'il nous dit.

Comme par-tout les hommes pensent, & qu'ils cherchent à faire connoître la pensée par la parole, l'ordre dont nous parlons est au fond uniforme par-tout; & c'est encore un autre motif pour l'appeler *naturel*.

Il est vrai qu'il y a des différences dans les langues; différence dans le vocabulaire ou la nomenclature, qui énonce les noms des objets & ceux de leurs qualificatifs; différence dans les terminaisons, qui sont les signes de l'ordre successif des corrélatifs; différence dans l'usage des métaphores, dans les idiotismes, & dans les tours de la *construction usuelle*: mais il y a uniformité, en ce que par-tout la pensée qui est à énoncer est divisée par les mots qui en représentent les parties, & que ces parties ont des signes de leur relation.

Enfin cette construction est encore appelée NATURELLE, parcequ'elle suit la

nature; je veux dire, parcequ'elle énonce les mots selon l'état où l'esprit conçoit les choses. *Le Soleil est lumineux.* On suit ou l'ordre de la relation des causes avec les effets, ou celui des effets avec leur cause. Je veux dire que la *construction simple* procède, ou en allant de la cause à l'effet, ou de l'agent au patient; comme quand on dit: *Dieu a créé le monde: Julien le Roi a fait cette montre: Auguste vainquit Antoine*: c'est ce que les Grammairiens appellent la *voix active*: ou bien la *construction* énonce la pensée, en remontant de l'effet à la cause, & du patient à l'agent, selon le langage des philosophes: ce que les Grammairiens appellent la *voix passive*: *Le monde a été créé par l'Etre tout-puissant: Cette montre a été faite par Julien le Roi: Antoine fut vaincu par Auguste.* La construction simple présente d'abord l'objet ou sujet; ensuite elle le qualifie selon les propriétés ou les accidens que les sens y découvrent, ou que l'imagination y suppose.

Or, dans l'un & dans l'autre de ces deux cas, l'état des choſes demande que l'on commence par nommer le ſujet. En effet, la nature & la raiſon ne nous apprennent-elles pas, 1.° qu'il faut être avant que d'opérer ; *prius eſt eſſe quàm operari ;* 2.° qu'il faut exiſter avant que de pouvoir être l'objet de l'action d'un autre : 3.° enfin, qu'il faut avoir une exiſtence réelle ou imaginée, avant que de pouvoir être qualifié, c'eſt-à-dire, avant que de pouvoir être conſidéré comme ayant telle ou telle modification propre, ou bien tel ou tel de ces accidens qui donnent lieu à ce que les Logiciens appellent *des dénominations externes : Il eſt aimé : Il eſt haï : Il eſt loué : Il eſt blâmé.*

On obſerve la même pratique par imitation, quand on parle de noms abſtraits & d'êtres purement métaphyſiques. Ainſi on dit que *la vertu a des charmes*, comme on dit que *le Roi a des Soldats.*

La conſtruction ſimple, comme nous l'avons déja remarqué, énonce d'abord le

ſujet dont on juge : après quoi elle dit, ou qu'*il eſt*, ou qu'*il fait*, ou qu'*il ſouffre*, ou qu'*il a*, ſoit dans le ſens propre, ſoit au figuré.

Pour mieux faire entendre ma penſée, quand je dis que *la conſtruction ſimple ſuit l'état des choſes*, j'obſerverai que dans la réalité l'Adjectif n'énonce qu'une qualification du Subſtantif. L'Adjectif n'eſt donc que le Subſtantif même, conſidéré avec telle ou telle modification. Tel eſt l'état des choſes. Auſſi, la *conſtruction ſimple* ne ſépare-t-elle jamais l'Adjectif du Subſtantif. Ainſi quand Virgile a dit :

> *Frigidus, Agricolam, ſi quando continet imber* (1).

L'Adjectif *frigidus* étant ſéparé par pluſieurs mots de ſon Subſtantif *imber*, cette conſtruction ſera, tant qu'il vous plaira, une conſtruction élégante, mais jamais une phraſe de la conſtruction ſimple, parcequ'on n'y ſuit pas l'ordre de l'état des cho-

(1) Georg. *lib. I, v.* 259.

ſes, ni du rapport immédiat qui eſt entre les mots, en conſéquence de cet état.

Lorſque les mots eſſentiels à la propoſition ont des modificatifs qui en étendent ou qui en reſtreignent la valeur, la conſtruction ſimple place ces modificatifs à la ſuite des mots qu'ils modifient. Ainſi tous les mots ſe trouvent rangés ſucceſſivement, ſelon le rapport immédiat du mot qui ſuit avec celui qui le précède. Par exemple : *Alexandre vainquit Darius ;* voici une ſimple propoſition. Mais ſi j'ajoute des modificatifs ou adjoints à chacun de ſes termes, la conſtruction ſimple les placera ſucceſſivement, ſelon l'ordre de leur relation. *Alexandre, fils de Philippe & roi de Macédoine, vainquit, avec peu de troupes, Darius, roi des Perſes, qui étoit à la tête d'une armée nombreuſe.*

Si l'on énonce des circonſtances, dont le ſens tombe ſur toute la propoſition, on peut les placer ou au commencement, ou à la fin de la propoſition. Par exemple : *En la troiſième année de la CXII*[e] *olym-*

*piade*, 330 *ans avant Jeſus-Chriſt, onze jours après une éclipſe de Lune, Alexandre vainquit Darius* : ou bien, *Alexandre vainquit Darius en la troiſième année*, &c.

Les liaiſons des différentes parties du diſcours, telles que *cependant*, *ſur ces entrefaites*, *dans ces circonſtances*, *mais*, *quoique*, *après que*, *avant que*, &c. doivent précéder le ſujet de la propoſition où elles ſe trouvent ; parceque ces liaiſons ne ſont pas des parties néceſſaires de la propoſition : elles ne ſont que des adjoints, ou des tranſitions ou des conjonctions particulières qui lient les propoſitions partielles dont les périodes ſont compoſées.

Par la même raiſon, le relatif *qui*, *quæ*, *quod*, & nos *qui*, *que*, *dont*, précèdent tous les mots de la propoſition à laquelle ils appartiennent, parcequ'ils ſervent à lier cette propoſition à quelque mot d'une autre, & que ce qui lie doit être entre deux termes. Ainſi dans cet exemple vulgaire, *Deus quem adoramus eſt omnipotens*, le Dieu que nous adorons eſt tout-puiſſant,

*quem* précède *adoramus*, & *que* est avant *nous adorons*, quoique l'un dépende d'*adoramus* & l'autre de *nous adorons*, parce que *quem* détermine *Deus*. Cette place du relatif entre les deux propositions corrélatives, en fait apercevoir la liaison plus aisément, que si le *quem* ou le *que* étoient placés après les verbes qu'ils déterminent.

Je dis donc que pour s'exprimer selon la construction simple, on doit 1.° énoncer tous les mots qui sont les signes des différentes parties que l'on est obligé de donner à la pensée, par la nécessité de l'élocution, & selon l'analogie de la langue en laquelle on a à s'énoncer.

2.° En second lieu, la construction simple exige que les mots soient énoncés dans l'ordre successif des rapports qu'il y a entr'eux, en sorte que le mot qui est à modifier ou à déterminer, précède celui qui le modifie ou le détermine.

3.° Enfin, dans les langues où les mots ont des terminaisons qui sont les signes de leur position & de leurs relations, ce seroit

une faute, si l'on se contentoit de placer un mot dans l'ordre où il doit être selon la construction simple, sans lui donner la terminaison destinée à indiquer cette position. Ainsi on ne dira pas en latin, *Diliges Dominus Deus tuus*, ce qui seroit la terminaison de la valeur absolue, ou celle du sujet de la proposition; mais on dira *Diliges Dominum Deum tuum*, ce qui est la terminaison de la valeur relative de ces trois derniers mots. Tel est dans ces langues le service & la destination des terminaisons: elles indiquent la place & les rapports des mots: ce qui est d'un grand usage lorsqu'il y a inversion, c'est-à-dire, lorsque les mots ne sont pas énoncés dans l'ordre de la construction simple: ordre toujours indiqué, mais rarement observé dans la construction usuelle des langues dont les noms ont des cas, c'est-à-dire, des terminaisons particulières destinées en toute construction à marquer les différentes relations ou les différentes sortes de valeurs relatives des mots.

## II. *De la Construction figurée.*

L'ORDRE successif des rapports des mots n'est pas toujours exactement suivi dans l'exécution de la parole. La vivacité de l'imagination, l'empressement à faire connoître ce qu'on pense, le concours des idées accessoires, l'harmonie, le nombre, le rythme, &c. font souvent que l'on supprime des mots, dont on se contente d'énoncer les corrélatifs. On interrompt l'ordre de l'analyse; on donne aux mots une place ou une forme, qui au premier aspect ne paroît pas être celle qu'on auroit dû leur donner. Cependant, celui qui lit ou qui écoute, ne laisse pas d'entendre le sens de ce qu'on lui dit, parceque l'esprit rectifie l'irrégularité de l'énonciation, & place dans l'ordre de l'analyse les divers sens particuliers, & même le sens des mots qui ne sont pas exprimés.

C'est en ces occasions que l'analogie est d'un grand usage. Ce n'est alors que par analogie, par imitation, & en allant du

connu à l'inconnu, que nous pouvons concevoir ce qu'on nous dit. Si cette analogie nous manquoit, que pourions-nous comprendre dans ce que nous entendrions dire ? Ce seroit pour nous un langage inconnu & inintelligible. La connoissance & la pratique de cette analogie ne s'acquièrent que par imitation, & par un long usage commencé dès les premières années de notre vie.

Les façons de parler dont l'analogie est, pour ainsi dire, l'interprête, sont des phrases de la construction figurée.

La *Construction figurée* est donc celle où l'ordre & le procédé de l'analyse énonciative ne sont pas suivis, quoiqu'ils doivent toujours être aperçus, rectifiés ou suppléés.

Cette seconde sorte de construction est appelée *Construction figurée*, parcequ'en effet elle prend une figure, une forme, qui n'est pas celle de la construction simple. La construction figurée est à la vérité auto-

risée par un usage particulier : mais elle n'est pas conforme à la manière de parler la plus régulière, c'est-à-dire, à cette construction pleine & suivie dont nous avons parlé d'abord. Par exemple, selon cette première sorte de construction, on dit : *La foiblesse des hommes est grande :* le verbe *est* s'accorde en nombre & en personne avec son sujet *la foiblesse*, & non avec *des hommes*. Tel est l'ordre significatif ; tel est l'usage général. Cependant on dit fort bien, *La plupart des hommes se persuadent*, &c. où vous voyez que le verbe s'accorde avec *des hommes*, & non avec *la plupart*. *Les savans disent ; les ignorans s'imaginent*, &c. telle est la manière de parler générale : le nominatif pluriel est annoncé par l'article *les*. Cependant on dit fort bien, *Des savans m'ont dit ; des ignorans s'imaginent ; du pain & de l'eau suffisent*, &c.

Voila aussi des nominatifs, selon nos Grammairiens. Pourquoi ces prétendus nominatifs ne sont-ils point analogues aux nominatifs

nominatifs ordinaires? Il en eſt de même en latin, & en toutes langues. Je me contenterai de ces deux exemples.

1.° La prépoſition *Ante* ſe conſtruit avec l'accuſatif: tel eſt l'uſage ordinaire: cependant on trouve cette prépoſition avec l'ablatif dans les meilleurs auteurs: *Multis ante annis.*

2.° Selon la pratique ordinaire, quand le nom de la perſonne, ou celui de la choſe eſt le ſujet de la propoſition, ce nom eſt au nominatif. Il faut bien, en effet, nommer la perſonne ou la choſe dont on juge, afin qu'on puiſſe entendre ce qu'on en dit. Cependant on trouve des phraſes ſans nominatif; & ce qui eſt plus irrégulier encore, c'eſt que le mot qui, ſelon la règle, devroit être au nominatif, ſe trouve au contraire en un cas oblique. *Pœnitet me peccati*; *Je me repens de mon péché.* Le verbe eſt ici à la troiſième perſonne en latin, & à la première en françois.

Qu'il me ſoit permis de comparer la *conſtruction ſimple* au droit commun, & la

*figurée* au droit privilégié. Les Juriſconſultes habiles ramènent les priviléges aux loix ſupérieures du droit commun ; & regardent comme des abus que les Légiſlateurs devroient réformer, les priviléges qui ne ſauroient être réduits à ces loix.

Il en eſt de même des phraſes de la *conſtruction figurée :* elles doivent toutes être raportées aux loix générales du diſcours, en tant qu'il eſt ſigne de l'analyſe des penſées & des différentes vues de l'eſprit. C'eſt une opération que le peuple fait par ſentiment, puiſqu'il entend le ſens de ces phraſes. Mais le Grammairien philoſophe doit pénétrer le myſtère de leur irrégularité, & faire voir que malgré le maſque qu'elles portent de l'anomalie, elles ſont pourtant analogues à la conſtruction ſimple.

C'eſt ce que nous tâcherons de faire voir par pluſieurs exemples. Mais pour y procéder avec plus de clarté, il faut obſerver qu'il y a ſix ſortes de figures qui ſont d'un grand uſage dans l'eſpèce de con-

ſtruction dont nous parlons, & auxquelles on peut réduire toutes les autres.

I. *L'Ellipſe.*

L'ELLIPSE, c'eſt-à-dire, *Manquement, défaut, ſuppreſſion :* ce qui arrive lorſque quelque mot néceſſaire pour réduire la phraſe à la conſtruction ſimple n'eſt pas exprimé, & que cependant ce mot eſt la ſeule cauſe de la modification d'un autre mot de la phraſe. Par exemple : *Ne ſus Minervam. Minervam* n'eſt à l'accuſatif, que parceque ceux qui entendent le ſens de ce proverbe ſe rappellent aiſément dans l'eſprit le verbe *doceat.* Cicéron l'a exprimé (1). Ainſi le ſens eſt, *Sus non doceat Minervam ;* Qu'un cochon, qu'une bête, qu'un ignorant ne s'aviſe pas de vouloir donner des leçons à Minerve, déeſſe de la Science & des beaux Arts. *Triſte lupus ſtabulis*, c'eſt-à-dire, *Lupus eſt negotium triſte ſtabulis. Ad Caſtoris*, ſuppléez

(1) *Acad.* I, *c.* 4.

*ædem*, ou *templum Castoris*. Sanctius & les autres Analogistes ont recueilli un grand nombre d'exemples où cette figure est en usage. Mais comme les auteurs latins emploient souvent cette figure, & que la langue latine est, pour ainsi dire, toute elliptique, il n'est pas possible de rapporter toutes les occasions où cette figure peut avoir lieu. Peut-être même n'y a-t-il aucun mot latin qui ne soit sous-entendu en quelque phrase. *Vulcani item cumplures*, suppléez *fuerunt*. *Primus cœlo natus; ex quo Minerva Apollinem*, où l'on sous-entend *peperit* (1). Et dans Térence (2), *Egone illam? Quæ illum? Quæ me? Quæ non?* Sur quoi Donat observe que l'usage de l'ellipse est fréquent dans la colère, & qu'ici le sens est : *Ego ne illam non ulciscar? Quæ illum recepit? Quæ exclusit me? Quæ non admisit?* Priscien rem-

---

(1) Cicéron, *de natura Deorum*, lib. III, c. 22.

(2) *Eunuc.* Act. I. Sc. I.

plit ces Ellipses de la manière suivante : *Egone illam dignor adventu meo ? Quæ illum præposuit mihi ? Quæ me sprevit ? Quæ non suscepit heri ?*

Il est indifférent que l'Ellipse soit remplie par tel ou tel mot, pourvu que le sens indiqué par les adjoints & par les circonstances soit rendu.

*Ces sous-ententes*, dit M. Patru (1), *sont fréquentes en notre langue, comme en toutes les autres.* Cependant elles y sont bien moins ordinaires qu'elles ne le sont dans les langues qui ont des cas, parceque dans celles-ci le rapport du mot exprimé avec le mot sous-entendu, est indiqué par une terminaison relative : au lieu qu'en françois & dans les langues, dont les mots gardent toujours leur terminaison absolue, il n'y a que l'ordre, ou observé ou facilement aperçu & rétabli par l'esprit, qui puisse faire entendre le sens des mots énoncés.

---

(1) *Notes sur les* Remarques de Vaugelas, *tom.* I, *pag.* 292, édit. de 1738.

Ce n'eſt qu'à cette condition, que l'uſage autoriſe les tranſpoſitions & les Ellipſes. Or cette condition eſt bien plus facile à remplir dans les langues qui ont des cas : ce qui eſt ſenſible dans l'exemple que nous avons rapporté, *Ne ſus Minervam* : ces deux mots rendus en françois n'indiqueroient pas ce qu'il y a à ſuppléer. Mais quand la condition dont nous venons de parler peut aiſément être remplie, alors nous faiſons uſage de l'Ellipſe, ſur-tout quand nous ſommes animés de quelque paſſion.

(1) *Je t'aimois inconſtant : Qu'aurois-je fait fidèle ?*

On voit aiſément que le ſens eſt, *Que n'aurois-je pas fait ſi tu avois été fidèle ? Avec quelle ardeur ne t'aurois-je pas aimé ſi tu avois été fidèle.* Mais l'Ellipſe rend l'expreſſion de Racine bien plus vive, que ſi ce poète avoit fait parler Hermione ſelon

---

(1) Racine, *tragéd.* d'Andromaque, *Act.* IV, *Sc.* V.

la construction pleine. C'est ainsi que lorsque dans la conversation on nous demande, *Quand reviendrez-vous?* nous répondons, *la semaine prochaine*; c'est-à-dire, *Je reviendrai dans la semaine prochaine* : *A la mi-Août*, c'est-à-dire, *à la moitié du mois d'Août. A la S. Martin*; *à la Toussaints*; au lieu de *à la fête de S. Martin*; *à la fête de tous les Saints. Que vous a-t-il dit? Rien* : c'est-à-dire, *il ne m'a rien dit*; *nullam rem* : on sous-entend la négation *ne*. *Qu'il fasse ce qu'il voudra*; *ce qu'il lui plaira* : on sous-entend *faire*; & c'est de ce mot sous-entendu que dépend le *que* apostrophé devant *il*.

C'est par l'Ellipse qu'on doit rendre raison d'une façon de parler qui n'est plus en usage aujourd'hui dans notre langue; mais qu'on trouve dans les livres, même du siècle passé. C'est, *Et qu'ainsi ne soit*, pour dire, *ce que je vous dis est si vrai que*, &c. Cette manière de parler, dit Danet, *verbo* AINSI, se prend en un sens tout contraire à celui qu'elle semble

avoir; car, dit-il, elle eſt affirmative, nonobſtant la négation. *J'étois dans ce jardin, & qu'ainſi ne ſoit, voila une fleur que j'y ai cueillie :* c'eſt comme ſi je diſois; *& pour preuve de cela, voila une fleur que j'y ai cueillie : Atque ut rem ita eſſe intelligas.* Joubert dit auſſi, *Et qu'ainſi ne ſoit*, c'eſt-à-dire, *pour preuve que cela eſt; Argumento eſt quòd*, au mot *AINSI.*

Moliere, dans Pourceaugnac, Acte I, Sc. XI, fait dire à un médecin, que M. de Pourceaugnac eſt atteint & convaincu de la maladie qu'on appelle *Mélancholie hypocondriaque : Et qu'ainſi ne ſoit*, ajoute le médecin, *pour diagnoſtic inconteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſidérer ce grand ſérieux*, &c.

M. de la Fontaine, dans ſon *Belphégor*, qui eſt imprimé à la fin du XII^e^ livre des fables, dit :

> C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille :
>
> Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
>
> *Qu'ainſi ne ſoit*, voyons d'autres états, &c.

L'Ellipſe

L'Ellipse explique cette façon de parler. En voici la construction pleine ; *Et afin que vous ne disiez point que cela ne soit pas ainsi, c'est que*, &c.

Passons aux exemples que nous avons rapportés plus haut : *Des savans m'ont dit ; des ignorans s'imaginent.* Quand je dis, *Les savans disent, Les ignorans s'imaginent*, je parle de tous les savans & de tous les ignorans : je prens *savans* & *ignorans* dans un sens appellatif, c'est-à-dire, dans une étendue qui comprend tous les individus auxquels ces mots peuvent être appliqués. Mais quand je dis, *Des savans m'ont dit, Des ignorans s'imaginent*, je ne veux parler que de quelques-uns d'entre les savans, ou d'entre les ignorans : c'est une façon de parler abrégée. On a dans l'esprit, *quelques uns* : c'est ce pluriel qui est le vrai sujet de la proposition : *de* & *des* ne sont en ces occasions que des prépositions extractives ou partitives. Sur quoi je ferai en passant une légère observation : c'est qu'on dit qu'alors

*ſavans* & *ignorans* ſont pris dans un ſens partitif. Je crois que le partage ou l'extraction n'eſt marqué que par la prépoſition & par le mot ſous-entendu, & que le mot exprimé eſt dans toute ſa valeur, & par conſéquent dans toute ſon étendue, puiſque c'eſt de cette étendue ou généralité que l'on tire les individus dont on parle : *Quelques-uns de les ſavans.*

Il en eſt de même de ces phraſes ; *Du pain & de l'eau ſuffiſent; Donnez-moi du pain & de l'eau*, &c. c'eſt-à-dire, *quelque choſe de*, *une portion de* ou *du*, &c. Il y a dans ces façons de parler Syllepſe & Ellipſe. Il y a Syllepſe, puiſqu'on fait la conſtruction ſelon le ſens que l'on a dans l'eſprit, comme nous le dirons bientôt; & il y a Ellipſe, c'eſt-à-dire, *ſuppreſſion*, *manquement* de quelques mots dont la valeur ou le ſens eſt dans l'eſprit. L'empreſſement que nous avons à énoncer notre penſée, & à ſavoir celle de ceux qui nous parlent, eſt la cauſe de la ſuppreſſion de bien des mots qui ſeroient exprimés, ſi

l'on ſuivoit exactement le détail de l'analyſe énonciative des penſées.

*Multis ante annis.* Il y a encore ici une Ellipſe. *Ante* n'eſt pas le corrélatif de *annis*; car on veut dire que le fait dont il s'agit s'eſt paſſé dans un tems qui eſt bien antérieur au temps où l'on parle : *Illud fuit geſtum in annis multis ante hoc tempus.* Voici un exemple de Cicéron (1) qui juſtifie bien cette explication : *Hoſpitium, multis annis ante hoc tempus, Gaditani cum Lucio Cornelio Balbo fecerant* : où vous voyez que la conſtruction ſelon l'ordre de l'analyſe énonciative eſt, *Gaditani fecerant hoſpitium cum Lucio Cornelio Balbo, in multis annis ante hoc tempus.*

*Pœnitet me peccati; Je me repens de mon péché.* Voila ſans doute une propoſition en latin & en françois. Il doit donc y avoir un ſujet & un attribut exprimé ou ſous-entendu. J'aperçois l'attribut, car je

(1) Dans l'Oraiſon, *pro L. Corn. Balbo.*

vois le verbe *pœnitet me*. L'attribut commence toujours par le verbe, & ici *pœnitet me* eſt tout l'attribut. Cherchons le ſujet. Je ne vois d'autre mot que *peccati*. Mais ce mot étant au génitif, ne ſauroit être le ſujet de la propoſition ; puiſque, ſelon l'analogie de la conſtruction ordinaire, le génitif eſt un cas oblique qui ne ſert qu'à déterminer un nom d'eſpèce. Quel eſt ce nom que *peccati* détermine ? Le fond de la penſée & l'imitation doivent nous aider à le trouver. Commençons par l'imitation. Plaute fait dire à une jeune mariée (1) : *Et me quidem hæc conditio nunc non pœnitet. Cette condition*, c'eſt-à-dire, *ce mariage ne me fait point de peine, ne m'affecte pas de repentir : Je ne me repens pas d'avoir épouſé le mari que mon père m'a donné ;* où vous voyez que *conditio* eſt le nominatif de *pœnitet*. Et Cicéron dit : (2) *Sapientis eſt proprium, nihil*

(1) *Stich.* Act. I, Sc. I, *v.* 50.
(2) Tuſc. *lib.* V, *c.* 28.

*quod pœnitere possit, facere* : c'est-à-dire, *Non facere hilum quod possit pœnitere sapientem, est proprium sapientis* : où vous voyez que *quod* est le nominatif de *possit pœnitere : rien qui puisse affecter le sage de repentir.* Accius dit (1) que, *neque id sanè me pœnitet* : cela ne m'affecte point de repentir.

Voici encore un autre exemple : *Si vous aviez eu un peu plus de déférence pour mes avis*, dit Cicéron à son frère ; *si vous aviez sacrifié quelques bons mots, quelques plaisanteries, nous n'aurions pas lieu aujourd'hui de nous repentir. Si apud te plus autoritas mea, quam dicendi sal facetiæque valuisset, nihil sanè esset quod nos pœniteret. Il n'y auroit rien qui nous affectât de repentir* (2).

Souvent, dit Faber dans son *Trésor*, au mot *pœnitet*, les anciens ont donné un nominatif à ce verbe. *Veteres & cum nominativo copularunt.*

---

(1) *Apud* Gall. *n.* A, *lib.* XIII, *c.* 2.
(2) Cicéron, *ad Quint. fratr.* lib. I, ep. 2.

Pourſuivons notre analogie. Cicéron a dit (1), *Conſcientia peccatorum timore nocentes afficit*; & ailleurs (2), *Tuæ libidines torquent te; conſcientiæ maleficiorum tuorum ſtimulant te : Vos remors vous tourmentent* : & ailleurs on trouve, *Conſcientia ſcelerum improbos in morte vexat* : *A l'article de la mort, les méchans ſont tourmentés par leur propre conſcience.*

Je dirai donc par analogie, par imitation : *Conſcientia peccati pœnitet me* : c'eſt-à-dire, *afficit me pœnâ*; comme Cicéron a dit, *afficit timore, ſtimulat, vexat, torquet, mordet* : *le remors, le ſouvenir, la penſée de ma faute m'affecte de peine, m'afflige, me tourmente; je m'en afflige; je m'en peine; je m'en repens.* Notre verbe *repentir* eſt formé de la prépoſition inſéparable, *re, retro*, & de *peine*; *ſe peiner du paſſé.* Nicot écrit *ſe pèner de* : ainſi *ſe repentir*, c'eſt s'affliger, ſe punir

(1) Parad. V.
(2) Parad. II.

ſoi-même de : *Quem pœnitet, is, dolendo, à ſe quaſi pœnam ſuæ temeritatis exigit* (1).

Le ſens de la période entière fait ſouvent entendre le mot qui eſt ſous-entendu. Par exemple : *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas* (2). L'antécédent de *qui* n'eſt point exprimé. Cependant le ſens nous fait voir, que l'ordre de la conſtruction eſt, *Ille qui potuit cognoſcere cauſas rerum eſt felix.*

Il y a une ſorte d'Ellipſe qu'on appelle *zeugma*, mot grec, qui ſignifie *connexion, aſſemblage.* Cette figure ſera facilement entendue par les exemples. Salluſte a dit : *Non de tyranno, ſed de cive, non de domino, ſed de parente loquimur*; où vous voyez que ce mot *loquimur* lie tous ces divers ſens particuliers, & qu'il eſt ſous-entendu en chacun. Voila l'Ellipſe qu'on appelle *zeugma*. Ainſi le *zeugma* ſe fait lorſqu'un mot exprimé dans quelque membre

(1) Martinus, *verbo* Pœnitet.
(2) Virgile, *Georg. l.* II, *v.* 490.

d'une période, eſt ſous-entendu dans un autre membre de la même période. Souvent le mot eſt bien le même, eu égard à la ſignification; mais il eſt différent par raport au nombre ou au genre. *Aquilæ volarunt, hæc ab oriente, illa ab occidente.* La conſtruction pleine eſt, *Hæc volavit ab oriente; illa volavit ab occidente*: où vous voyez que *volavit*, qui eſt ſous-entendu, différe de *volarunt* par le nombre. Et de même dans Virgile (1), *Hic illius arma, hic currus fuit*: où vous voyez qu'il faut ſous-entendre *fuerunt* dans le premier membre. Voici une différence par raport au genre: *Utinam aut hic ſurdus, aut hæc muta facta ſit* (2). Dans le premier ſens on ſous-entend *factus ſit*, & il y a *facta* dans le ſecond. L'uſage de cette ſorte de zeugma eſt ſouffert en latin; mais la langue françoiſe eſt plus délicate & plus difficile à cet égard. Comme elle eſt plus aſſujétie à l'ordre ſignificatif, on n'y doit

(1) *Æn. l.* I.
(2) Térence, *Andr.* Act. III, Sc. I.

ſous-entendre un mot déja exprimé, que quand ce mot peut convenir également au membre de phraſe où il eſt ſous-entendu. Voici un exemple qui fera entendre ma penſée. Un auteur moderne a dit : *Cette hiſtoire achevera de déſabuſer ceux qui méritent de l'être :* on ſous-entend *déſabuſés* dans ce dernier membre ou inciſe ; & c'eſt *déſabuſer* qui eſt exprimé dans le premier. C'eſt une négligence dans laquelle de bons auteurs ſont tombés.

## II. *Le Pléonaſme.*

La ſeconde ſorte de figure eſt le contraire de l'Ellipſe. C'eſt lorſqu'il y a dans la phraſe quelque mot ſuperflu, qui pouroit en être retranché ſans rien faire perdre du ſens. Lorſque ces mots ajoutés donnent au diſcours ou plus de grace, ou plus de netteté, ou enfin plus de force ou plus d'énergie, ils ſont une figure approuvée. Par exemple, quand, en certaines occaſions, on dit, *Je l'ai vu de mes ieux ; je l'ai entendu de mes propres oreilles*, &c. *Je me*

*meurs*; ce *me* n'eſt-là que par énergie. C'eſt peut-être cette raiſon de l'énergie qui a conſacré le Pléonaſme en certaines façons de parler; comme quand on dit: *C'eſt une affaire où il y va du ſalut de l'Etat*: ce qui eſt mieux, que ſi l'on diſoit, *C'eſt une affaire où il va*, &c. en ſupprimant *y*, qui eſt inutile à cauſe de *où*. Car, comme on l'a obſervé dans les *Remarques & déciſions de l'Académie Françoiſe*, 1698, pag. 39; *Il y va*, *il y a*, *il en eſt*, ſont des formules autoriſées dont on ne peut rien ôter.

La figure dont nous parlons eſt appelée *Pléonaſme*, mot grec qui ſignifie *ſurabondance*. Au reſte, la ſurabondance qui n'eſt pas conſacrée par l'uſage, & qui n'apporte ni plus de netteté, ni plus de grace, ni plus d'énergie, eſt un vice, ou du moins une négligence qu'on doit éviter. Ainſi, on ne doit pas joindre à un ſubſtantif une épithète qui n'ajoute rien au ſens, & qui n'excite que la même idée: par exemple, *une tempête orageuſe*. Il en eſt de même de cette façon de parler: *Il eſt vrai de dire*

*que ; de dire* eſt entièrement inutile. Un de nos auteurs a dit (1), que Cicéron avoit étendu *les bornes & les limites* de l'éloquence. *Limites* n'ajoute rien à l'idée de *bornes* : c'eſt un Pléonaſme.

### III. *La Syllepſe ou Synthèſe.*

La troiſième ſorte de figure eſt celle qu'on appelle *SYLLEPSE* ou *SYNTHÈSE*. C'eſt lorſque les mots ſont conſtruits ſelon le ſens & la penſée, plutôt que ſelon l'uſage de la conſtruction ordinaire. Par exemple, *Monſtrum* étant du genre neutre, le relatif qui ſuit ce mot doit auſſi être mis au genre neutre; *monſtrum quod*. Cependant Horace, *lib.* I, *od.* 37, a dit: *Fatale monſtrum, quæ generoſius perire quærens*. Mais ce prodige, ce monſtre fatal, c'eſt Cléopatre : ainſi Horace a dit *quæ* au féminin, parcequ'il avoit Cléopatre dans l'eſprit. Il a donc fait la conſtruction ſelon la penſée & non ſelon les mots. *Ce ſont des hommes qui*

---

(1) *Défenſe* de Voiture, *pag.* 1.

*ont* : *ſont* eſt au pluriel, auſſi-bien que *ont*, parceque l'objet de la penſée *c'eſt des hommes*, plutôt que *ce*, qui eſt pris ici collectivement.

On peut auſſi réſoudre ces façons de parler par l'Ellipſe. Car, *ce ſont des hommes qui ont*, &c. *ce*, c'eſt-à-dire, *les perſonnes qui ont*, &c. *ſont du nombre des hommes qui*, &c. Quand on dit, *La foibleſſe des hommes eſt grande*, le verbe *eſt* étant au ſingulier, s'accorde avec ſon nominatif *la foibleſſe* : mais quand on dit, *La plupart des hommes s'imaginent*, &c. ce mot *la plupart* préſente une pluralité à l'eſprit : ainſi le verbe répond à cette pluralité, qui eſt ſon corrélatif. C'eſt encore ici une Syllépſe ou Synthèſe; c'eſt-à-dire, une figure ſelon laquelle les mots ſont conſtruits ſelon la penſée & la choſe, plutôt que ſelon la lettre & la forme grammaticale. C'eſt par la même figure que le mot de *perſonne*, qui grammaticalement eſt du genre féminin, ſe trouve ſouvent ſuivi de *il* ou *ils* au maſculin; parcequ'a-

lors on a dans l'eſprit l'homme ou les hommes dont on parle, qui ſont phyſiquement du genre maſculin. C'eſt par cette figure que l'on peut rendre raiſon de certaines phraſes où l'on exprime la particule *ne*, quoiqu'il ſemble qu'elle dût être ſupprimée, comme lorſqu'on dit : *Je crains qu'il ne vienne ; j'empêcherai qu'il ne vienne ; j'ai peur qu'il n'oublie* ; &c. En ces occaſions, on eſt occupé du deſir que la choſe n'arrive pas : on a la volonté de faire tout ce qu'on poura, afin que rien n'apporte d'obſtacle à ce qu'on ſouhaite. Voila ce qui fait énoncer la négation.

## IV. *L'Hyperbate.*

LA quatrième ſorte de figure, c'eſt l'*HYPERBATE* ; c'eſt-à-dire, *confuſion*, *mêlange* de mots. C'eſt lorſqu'on s'écarte de l'ordre ſucceſſif de la conſtruction ſimple. *Saxa vocant Itali, mediis quæ in fluctibus, aras* (1). La conſtruction eſt, *Itali*

(1) *Æneid.* l. I, v. 113.

*vocant aras illa saxa quæ sunt in fluctibus mediis.* Cette figure étoit, pour ainsi dire, naturelle au latin. Comme il n'y avoit que les terminaisons des mots, qui dans l'usage ordinaire fussent les signes de la relation que les mots avoient entr'eux, les Latins n'avoient égard qu'à ces terminaisons, & ils plaçoient les mots selon qu'ils étoient présentés à l'imagination, ou selon que cet arrangement leur paroissoit produire une cadence & une harmonie plus agréable; mais parcequ'en françois les noms ne changent point de terminaison, nous sommes obligés communément de suivre l'ordre de la relation que les mots ont entr'eux. Ainsi nous ne saurions faire usage de cette figure, que lorsque le raport des corrélatifs n'est pas difficile à apercevoir. Nous ne pourions pas dire comme Virgile (1):

> *Frigidus, ô pueri, fugite hinc, latet anguis in herba.*

L'adjectif *frigidus* commence le vers, & le

(1) Eclog. III. *v.* 93.

ſubſtantif *anguis* en eſt ſéparé par pluſieurs mots, ſans que cette ſéparation apporte la moindre confuſion. Les terminaiſons font aiſément rapprocher l'un de l'autre à ceux qui ſavent la langue. Mais nous ne ſerions pas entendus en françois, ſi nous mettions un ſi grand intervalle entre le ſubſtantif & l'adjectif. Il faut que nous diſions: *Fuyez, un froid ſerpent eſt caché ſous l'herbe.*

Nous ne pouvons donc faire uſage des inverſions, que lorſqu'elles ſont aiſées à ramener à l'ordre ſignificatif de la conſtruction ſimple. Ce n'eſt que relativement à cet ordre, que lorſqu'il n'eſt pas ſuivi, on dit en toute langue qu'il y a inverſion, & non par raport à un prétendu ordre d'intérêt & de paſſion, qui ne ſauroit jamais être un ordre certain, auquel on peut oppoſer le terme d'inverſion: *Incerta hæc ſi tu poſtules ratione certâ facere, nihilo plus agas, quàm ſi des operam ut cum ratione inſanias* (1).

(1) Térence, *Eunuch.* Act. I. Sc. I. *v.* 16.

En effet on trouve dans Cicéron & dans chacun des auteurs qui ont beaucoup écrit; on trouve, dis-je, en différens endroits, le même fond de pensée énoncé avec les mêmes mots; mais toujours dispofé dans un ordre différent. Quel eft celui de ces divers arrangemens, par raport auquel on doit dire qu'il y a inverfion? Ce ne peut jamais être que relativement à la conftruction fimple. Il n'y a inverfion que lorfque cet ordre n'eft pas fuivi. Toute autre idée eft fans fondement, & n'oppofe inverfion qu'au caprice ou à un gout particulier & momentanée.

Mais revenons à nos inverfions françoifes. M^me^ Deshoulières dit:

> Que les fougueux Aquilons,
> Sous fa nef, ouvrent de l'onde
> Les gouffres les plus profonds.

La conftruction fimple eft, *Que les Aquilons fougueux ouvrent fous fa nef les gouffres les plus profonds de l'onde.* M. Fléchier, dans une de fes Oraifons funèbres,

bres, a dit, *Sacrifice où coula le ſang de mille victimes.* La conſtruction eſt, *Sacrifice où le ſang de mille victimes coula.*

Il faut prendre garde que les tranſpoſitions & le renverſement d'ordre ne donnent pas lieu à des phraſes louches, équivoques, & où l'eſprit ne puiſſe pas aiſément rétablir l'ordre ſignificatif. Car on ne doit jamais perdre de vue qu'on ne parle que pour être entendu. Ainſi lorſque les tranſpoſitions ſervent à la clarté, on doit, même dans le diſcours ordinaire, les préférer à la conſtruction ſimple. Mlle Deſhoulières a dit :

Dans les tranſports qu'inſpire
Cette agréable ſaiſon,
Où le cœur, à ſon empire,
Aſſujettit la raiſon.

L'eſprit ſaiſit plus aiſément la penſée, que ſi cette illuſtre Dame avoit dit, *Dans les tranſports que cette agréable ſaiſon, où le cœur aſſujettit la raiſon à ſon empire, inſpire.* Cependant, en ces occaſions là

même, l'eſprit aperçoit les raports des mots, ſelon l'ordre de la conſtruction ſignificative.

V. *L'Helléniſme, &c.*

La cinquième ſorte de figure, c'eſt l'imitation de quelque façon de parler d'une langue étrangère, ou même de la langue qu'on parle. Le commerce & les relations qu'une nation a avec les autres peuples, font ſouvent paſſer, dans une langue, non-ſeulement des mots; mais encore des façons de parler, qui ne ſont pas conformes à la conſtruction ordinaire de cette langue. C'eſt ainſi que dans les meilleurs auteurs latins on obſerve des phraſes grecques qu'on appelle *Helléniſmes.* C'eſt par une telle imitation qu'Horace a dit (1), *Daunus agreſtium regnavit populorum.* Les Grecs diſent Ἐβασίλευσε τῶν λαῶν. Il y en a pluſieurs autres exemples. Mais dans ces façons de parler grecques, il y a

(1) *Lib.* III. *Ode* 30. *v.* 12.

ou un nom ſubſtantif ſous-entendu, ou quelqu'une de ces prépoſitions grecques qui ſe conſtruiſent avec le génitif. Ici on ſous-entend, Βασιλείαν, comme M. Dacier l'a remarqué : *Regnavit regnum populorum.* Horace a dit ailleurs (1) *regnata rura.* Ainſi quand on dit que telle façon de parler eſt une phraſe grecque, cela veut dire que l'Ellipſe d'un certain mot eſt en uſage en grec dans ces occaſions, & que cette Ellipſe n'eſt pas en uſage en latin dans la conſtruction uſuelle ; qu'ainſi on ne l'y trouve que par imitation des Grecs. Les Grecs ont pluſieurs prépoſitions qu'ils conſtruiſent avec le génitif ; & dans l'uſage ordinaire ils ſuppriment les prépoſitions, en ſorte qu'il ne reſte que le génitif. C'eſt ce que les Latins ont ſouvent imité. *Voyez* Sanctius, & la *Méthode de P. R.* de l'Helléniſme, *pag.* 559. Mais, ſoit en latin, ſoit en grec, on doit toujours tout réduire à la conſtruction pleine & à l'analogie ordi-

(1) *Lib.* II. *Ode* 6, *v.* 11.

naire. Cette figure eſt auſſi uſitée dans la même langue, ſur-tout quand on paſſe du ſens propre au ſens figuré. On dit au ſens propre, qu'un homme *a de l'argent*, *une montre*, *un livre*, & l'on dit par imitation, qu'il *a envie*, qu'il *a peur*, qu'il *a beſoin*, qu'il *a faim*, &c.

L'imitation a donné lieu à pluſieurs façons de parler, qui ne ſont que des formules que l'uſage a conſacrées. On ſe ſert ſi ſouvent du pronom *il*, pour rappeler dans l'eſprit la perſonne déja nommée, que ce pronom a paſſé enſuite par imitation dans pluſieurs façons de parler, où il ne rappelle l'idée d'aucun individu particulier. *Il* eſt plutôt une ſorte de nom métaphyſique idéal, ou d'imitation. C'eſt ainſi que l'on dit : *Il pleut*, *il tonne*, *il faut*, *il y a des gens qui s'imaginent*, &c. Ce *il*, *illud*, eſt un mot qu'on emploie par analogie, à l'imitation de la conſtruction uſuelle, qui donne un nominatif à tout verbe au mode fini. Ainſi *il pleut*, c'eſt le ciel ou le tems qui eſt tel, qu'il

fait tomber la pluie. *Il faut*, c'eſt-à-dire, *cela*, *illud*, *telle choſe eſt néceſſaire*, *ſavoir*, &c.

### VI. *L'Attraction.*

On raporte à l'Hellèniſme une figure remarquable, qu'on appelle *ATTRACTION*. En effet, cette figure eſt fort ordinaire aux Grecs. Mais parcequ'on en trouve auſſi des exemples dans les autres langues, j'en fais ici une figure particulière.

Pour bien comprendre cette figure, il faut obſerver, que ſouvent le méchaniſme des organes de la parole apporte des changemens dans les lettres des mots qui précèdent, ou qui ſuivent d'autres mots. Ainſi, au lieu de dire régulièrement *adloqui aliquem*, on change le *d* de la prépoſition *ad* en *l*, à cauſe de l'*l* qu'on va prononcer, & l'on dit, *al-loqui aliquem*, plutôt que *ad-loqui*; & de même *ir-ruere*, au lieu de *in-ruere*, *col-loqui*, au lieu de *cum* ou *con-loqui*, &c. Ainſi l'*l* attire une autre *l*, &c.

Ce que le méchanisme de la parole fait faire à l'égard des lettres, la vue de l'esprit tournée vers un mot principal, le fait pratiquer à l'égard de la terminaison des mots. On prend un mot selon sa signification ; on n'en change point la valeur : mais à cause du cas, ou du genre, ou du nombre, ou enfin de la terminaison d'un autre mot, dont l'imagination est occupée, on donne à un mot voisin de celui-là, une terminaison différente de celle qu'il auroit eu selon la construction ordinaire ; en sorte que la terminaison du mot dont l'esprit est occupé, attire une terminaison semblable, mais qui n'est pas la régulière. *Urbem quam statuo vestra est* (1). *Quam statuo* a attiré *urbem*, au lieu de *urbs* ; & de même, *Populo ut placerent quas fecisset fabulas* ; au lieu de *fabulæ* (2).

Je sais bien qu'on peut expliquer ces exemples par l'Ellipse : *Hæc urbs*, *quam*

(1) *Æn.* l. I.
(2) Térence, *Andr. Prol.*

*urbem ſtatuo*, &c. *Illæ fabulæ*, *quas fabulas feciſſet :* mais l'attraction en eſt peut-être la véritable raiſon. *Dii non conceſſêre poetis eſſe mediocribus* (1). *Mediocribus* eſt attiré par *poetis*. *Animal providum & ſagax*, *quem vocamus hominem* (2); où vous voyez que *hominem* a attiré *quem*, parcequ'en effet *hominem* étoit dans l'eſprit de Cicéron dans le temps qu'il a dit, *animal providum*. *Benevolentia*, *qui eſt amicitiæ fons* (3). *Fons* a attiré *qui*, au lieu de *quæ*. *Benevolentia eſt fons*, *qui eſt fons amicitiæ*. Il y a un grand nombre d'exemples pareils dans Sanctius, & dans la *Méthode latine de P. R.* On doit en rendre raiſon, par la direction de la vue de l'eſprit, qui ſe porte plus particulièrement vers un certain mot, ainſi que nous venons de l'obſerver. C'eſt le reſſort des idées acceſſoires.

---

(1) Horace, *de Arte Poetica*.
(2) Cicéron, *Leg.* I. 7.
(3) Cicéron.

## III. *De la Conſtruction uſuelle.*

La troiſième ſorte de conſtruction eſt compoſée des deux précédentes. Je l'appelle *Construction usuelle*, parceque j'entens par cette conſtruction, l'arrangement des mots qui eſt en uſage dans les livres, dans les lettres, & dans la converſation des honnêtes gens. Cette conſtruction n'eſt ſouvent, ni toute ſimple, ni toute figurée. Les mots doivent être ſimples, clairs, naturels, & exciter dans l'eſprit plus de ſens que la lettre ne paroît en exprimer. Les mots doivent être énoncés dans un ordre qui n'excite pas un ſentiment déſagréable à l'oreille. On doit y obſerver, autant que la convenance des différens ſtyles le permet, ce qu'on appelle le *nombre*, le *rythme*, l'*harmonie*, &c. Je ne m'arrêterai point à recueillir les différentes remarques que pluſieurs bons auteurs ont faites au ſujet de cette conſtruction. Telles ſont celles de MM. de l'Académie Françoiſe, de Vaugelas, de M. l'Abbé d'Olivet,

d'Olivet, du P. Bouhours, de l'Abbé de Bellegarde, de M. de Gamaches, &c. Je remarquerai ſeulement, que les figures dont nous avons parlé, ſe trouvent ſouvent dans la conſtruction uſuelle; mais elles n'y ſont pas néceſſaires; & même communément, l'élégance eſt jointe à la ſimplicité; & ſi elle admet des tranſpoſitions, des ellipſes, ou quelqu'autre figure, elles ſont aiſées à ramener à l'ordre de l'analyſe énonciative. Les endroits qui ſont les plus beaux dans les anciens, ſont auſſi les plus ſimples & les plus faciles.

Il y a donc 1.° une *CONSTRUCTION SIMPLE*, néceſſaire, naturelle, où chaque penſée eſt analyſée relativement à l'énonciation. Les mots forment un tout qui a des parties: or la perception ſimple du raport que ces parties ont l'une à l'autre, & qui nous en fait concevoir l'enſemble, nous vient uniquement de la conſtruction ſimple, qui, énonçant les mots ſuivant l'ordre ſucceſſif de leurs raports, nous les préſente de la manière la plus propre à

nous faire apercevoir ces raports, & à faire naître la pensée totale.

Cette première sorte de construction est le fondement de toute énonciation. Si elle ne sert de base à l'Orateur, la chute du discours est certaine, dit Quintilien (1). *Nisi Oratori fundamenta fideliter jecerit, quidquid superstruxerit corruet.* Mais il ne faut pas croire, avec quelques Grammairiens, que ce soit par cette manière simple que quelque langue ait jamais été formée. Ç'a été après des assemblages sans ordre de pierres & de matériaux, qu'ont été faits les édifices les plus réguliers : sont-ils élevés, l'ordre simple qu'on y observe cache ce qu'il en a couté à l'art. Comme nous saisissons aisément ce qui est simple & bien ordonné, & que nous apercevons sans peine les raports des parties qui font l'ensemble, nous ne faisons pas assez d'attention que ce qui nous paroît avoir été fait sans peine, est le fruit de la réflexion, du travail, de

(1) *Instit. or. l. I. c. IV.*

l'expérience & de l'exercice. Rien de plus irrégulier qu'une langue qui se forme ou qui se perd.

Ainsi, quoique dans l'état d'une langue formée, la construction dont nous parlons soit la première, à cause de l'ordre qui fait apercevoir la liaison, la dépendance & le raport des mots; cependant les langues n'ont pas eu d'abord cette première sorte de construction. Il y a une espèce de métaphysique d'instinct & de sentiment, qui a présidé à la formation des langues: sur quoi les Grammairiens ont fait ensuite leurs observations, & ont aperçu un ordre grammatical, fondé sur l'analyse de la pensée, sur les parties que la nécessité de l'élocution fait donner à la pensée, sur les signes de ces parties, & sur le raport & le service de ces signes. Ils ont observé encore l'ordre pratique & d'usage.

2.° La seconde sorte de construction est appelée CONSTRUCTION FIGURÉE. Celle-ci s'écarte de l'arrangement de la

*construction simple*, & de l'ordre de l'analyse énonciative.

3.° Enfin, il y a une *CONSTRUCTION USUELLE*, où l'on suit la manière ordinaire de parler des honnêtes gens de la nation dont on parle la langue, soit que les expressions dont on se sert se trouvent conformes à la construction simple, ou qu'on s'énonce par la construction figurée. Au reste, par les *honnêtes gens de la nation*, j'entens les personnes que la condition, la fortune ou le mérite élèvent au-dessus du vulgaire, & qui ont l'esprit cultivé par la lecture, par la réflexion, & par le commerce avec d'autres personnes qui ont ces mêmes avantages. Trois points qu'il ne faut pas séparer : 1.° Distinction au-dessus du vulgaire, ou par la naissance & la fortune, ou par le mérite personnel; 2.° avoir l'esprit cultivé; 3.° être en commerce avec des personnes qui ont ces mêmes avantages.

Toute construction simple n'est pas tou-

jours conforme à la construction usuelle. Mais une phrase de la construction usuelle, même de la plus élégante, peut être énoncée selon l'ordre de la construction simple. *Turenne est mort; la fortune chancelle; la victoire s'arrête; le courage des troupes est abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile* (1). Quoi de plus simple dans la construction! quoi de plus éloquent & de plus élégant dans l'expression!

Il en est de même de la construction figurée. Une construction figurée peut être ou n'être pas élégante. Les ellipses, les transpositions & les autres figures, se trouvent dans les discours vulgaires, comme elles se trouvent dans les plus sublimes. Je fais ici cette remarque, parceque la plupart des Grammairiens confondent la construction élégante avec la construction figurée, & s'imaginent que toute constru-

(1) Flechier, *Oraison funèbre de M. de Turenne*.

ction figurée eſt élégante, & que toute conſtruction ſimple ne l'eſt pas.

Au reſte, la conſtruction figurée eſt défectueuſe, quand elle n'eſt pas autoriſée par l'uſage. Mais, quoique l'uſage & l'habitude nous faſſent concevoir aiſément le ſens de ces conſtructions figurées, il n'eſt pas toujours ſi facile d'en réduire les mots à l'ordre de la conſtruction ſimple. C'eſt pourtant à cet ordre qu'il faut tout ramener, ſi l'on veut pénétrer la raiſon des différentes modifications que les mots reçoivent dans le diſcours. Car, comme nous l'avons déja remarqué, les conſtructions figurées ne ſont entendues, que parceque l'eſprit en rectifie l'irrégularité, par le ſecours des idées acceſſoires, qui font concevoir ce qu'on lit & ce qu'on entend, comme ſi le ſens étoit énoncé dans l'ordre de la conſtruction ſimple.

C'eſt par ce motif, ſans doute, que dans les écoles où l'on enſeigne le latin, ſur-tout ſelon la méthode de l'explication, les maîtres habiles commencent par arran-

ger les mots ſelon l'ordre dont nous parlons; & c'eſt ce qu'on appelle *faire la conſtruction*. Après quoi on accoutume les jeunes gens à l'élégance, par de fréquentes lectures du texte, dont ils entendent alors le ſens, bien mieux, & avec plus de fruit, que ſi l'on avoit commencé par le texte, ſans le réduire à la conſtruction ſimple.

Hé, n'eſt-ce pas ainſi que, quand on enſeigne quelqu'un des Arts libéraux, la danſe, la muſique, la peinture, l'écriture, &c. on mène long-temps les jeunes élèves comme par la main : on les fait paſſer par ce qu'il y a de plus ſimple & de plus facile; on leur montre les fondemens & les principes de l'Art, & on les mène enſuite ſans peine à ce que l'art a de plus ſublime.

Ainſi, quoi qu'en puiſſent dire quelques perſonnes, peu accoutumées à l'exactitude du raiſonnement, & à remonter en tout aux vrais principes, la méthode dont je parle eſt extrêmement utile. Je vais en expoſer ici les fondemens, & donner les connoiſſances néceſſaires pour la pratiquer avec ſuccès.

# DU DISCOURS

## CONSIDÉRÉ GRAMMATICALEMENT,

### *Et des parties qui le composent.*

LE Discours est un assemblage de propositions, d'énonciations & de périodes, qui toutes doivent se raporter à un but principal.

La proposition est un assemblage de mots, qui par le concours des différens raports qu'ils ont entr'eux, énoncent un jugement ou quelque considération particulière de l'esprit, qui regarde un objet comme tel.

Cette considération de l'esprit peut se faire en plusieurs manières différentes; & ce sont ces différentes manières qui ont donné lieu aux modes des verbes.

Les mots dont l'assemblage forme un sens, sont donc, ou le signe d'un jugement, ou l'expression d'un simple regard de l'esprit, qui considère un objet avec telle ou

telle modification ; ce qu'il faut bien diftinguer.

*Juger*, c'eft penfer qu'un objet eft de telle ou telle façon ; c'eft affirmer ou nier ; c'eft décider relativement à l'état où l'on fuppofe que les objets font en eux-mêmes. Nos jugemens font donc ou affirmatifs ou négatifs. *La terre tourne autour du foleil :* voila un jugement affirmatif. *Le foleil ne tourne point autour de la terre :* voila un jugement négatif. Toutes les propofitions exprimées par le mode indicatif énoncent autant de jugemens. *Je chante*, *je chantois*, *j'ai chanté*, *j'avois chanté*, *je chanterai* ; ce font là autant de propofitions affirmatives, qui deviennent négatives par la feule addition des particules *ne*, *non*, *ne pas*, &c

Ces propofitions marquent un état réel de l'objet dont on juge. Je veux dire, que nous fuppofons alors que l'objet eft ou qu'il a été, ou enfin qu'il fera tel que nous le difons, indépendamment de notre manière de penfer.

Mais quand je dis *Soyez ſage*, ce n'eſt que dans mon eſprit que je raporte à vous la perception ou idée d'être ſage, ſans rien énoncer, au moins directement, de votre état actuel. Je ne fais que dire ce que je ſouhaite que vous ſoyez : l'action de mon eſprit n'a que cela pour objet, & non d'énoncer que vous êtes ſage, ni que vous ne l'êtes pas. Il en eſt de même de ces autres phraſes : *Si vous étiez ſage ; afin que vous ſoyez ſage* ; & même des phraſes énoncées dans un ſens abſtrait par l'infinitif ; *Pierre être ſage*. Dans toutes ces phraſes, il y a toujours le ſigne de l'action de l'eſprit, qui applique, qui raporte, qui adapte une perception ou une qualification à un objet ; mais qui l'adapte, ou avec la forme de commandement, ou avec celle de condition, de ſouhait, de dépendance, &c. mais il n'y a point là de déciſion qui affirme ou qui nie, relativement à l'état poſitif de l'objet.

Voila une différence eſſentielle entre les propoſitions : les unes ſont directement

affirmatives ou négatives, & énoncent des jugemens; les autres n'entrent dans le discours que pour y énoncer certaines vues de l'esprit. Ainsi elles peuvent être appelées simplement *énonciations*.

Tous les modes du verbe, autre que l'indicatif, nous donnent de ces sortes d'énonciations, même l'infinitif, sur-tout en latin : ce que nous expliquerons bientôt plus en détail. Il suffit maintenant d'observer cette première division générale de la proposition.

I. *Proposition directe énoncée par le mode indicatif.*

*Proposition oblique, ou simple énonciation exprimée par quelqu'un des autres modes du verbe.*

Il ne sera pas inutile d'observer, que les propositions & les énonciations sont quelquefois appelées *Phrases*. Mais phrase est un mot générique qui se dit de tout assemblage de mots liés entr'eux, soit qu'ils

fassent un sens fini, ou que ce sens ne soit qu'incomplet.

Ce mot *phrase* se dit plus particulièrement d'une façon de parler, d'un tour d'expression, en tant que les mots y sont construits & assemblés d'une manière particulière. Par exemple, *On dit*, est une phrase françoise; *Hoc dicitur*, est une phrase latine; *Si dice*, est une phrase italienne: *Il y a long-temps*, est une phrase françoise; *E molto tempo*, est une phrase italienne: voila autant de manières différentes d'analyser & de rendre la pensée. Quand on veut rendre raison d'une phrase, il faut toujours la réduire à la proposition, & en achever le sens, pour démêler exactement les raports que les mots ont entr'eux, selon l'usage de la langue dont il s'agit.

### *Des parties de la proposition & de l'énonciation.*

La proposition a deux parties essentielles: 1.° le *Sujet*: 2.° l'*Attribut*. Il en est de même de l'énonciation.

1.° Le *sujet*. C'est le mot qui marque la personne ou la chose dont on juge, ou que l'on regarde avec telle ou telle qualité ou modification.

2.° L'*attribut*. Ce sont les mots qui marquent ce que l'on juge du sujet, ou ce que l'on regarde comme mode du sujet.

L'attribut contient essentiellement le verbe, parceque le verbe est dit du sujet, & marque l'action de l'esprit, qui considère le sujet comme étant de telle ou telle façon, comme ayant ou faisant telle ou telle chose. Observez donc que l'attribut commence toujours par le verbe.

## *Différentes sortes de Sujets.*

Il y a quatre sortes de sujets. 1.° *Sujet simple*, tant au singulier qu'au plurier; 2.° *sujet multiple*; 3.° *sujet complexe*; 4.° *sujet énoncé par plusieurs mots qui forment un sens total, & qui sont équivalens à un nom.*

1.° *Sujet simple*, énoncé en un seul mot. *Le soleil est levé; le soleil* est le sujet

ſimple au ſingulier. *Les aſtres brillent*; *les aſtres* ſont le ſujet ſimple au plurier.

2.° *Sujet multiple.* C'eſt lorſque pour abréger, on donne un attribut commun à pluſieurs objets différens. *La foi, l'eſpérance & la charité ſont trois vertus théologales*; ce qui eſt plus court, que ſi l'on diſoit, *La foi eſt une vertu théologale; l'eſpérance eſt une vertu théologale; la charité eſt une vertu théologale.* Ces trois mots, *la foi, l'eſpérance, la charité*, ſont le ſujet multiple. Et de même, *S. Pierre, S. Jean, S. Matthieu*, &c. *étoient apôtres : S. Pierre, S. Jean, S. Matthieu*, voila le ſujet multiple; *étoient apôtres*, en eſt l'attribut commun.

3.° *Sujet complexe.* Ce mot *complexe* vient du latin *complexus*, qui ſignifie *embaraſſé, compoſé.* Un ſujet eſt complexe, lorſqu'il eſt accompagné de quelqu'adjectif ou de quelqu'autre modificatif. *Alexandre vainquit Darius*; *Alexandre* eſt un ſujet ſimple. Mais ſi je dis, *Alexandre, fils de Philippe*, ou *Alexandre, roi de Macé-*

*doine*, voila un ſujet complexe. Il faut bien diſtinguer, dans le ſujet complexe, le ſujet perſonnel ou individuel, & les mots qui le rendent ſujet complexe. Dans l'exemple ci-deſſus, *Alexandre* eſt le ſujet perſonnel; *fils de Philippe*, ou *roi de Macédoine*, ce ſont les mots qui n'étant point ſéparés d'*Alexandre*, rendent ce mot ſujet complexe.

On peut comparer le ſujet complexe à une perſonne habillée. Le mot qui énonce le ſujet eſt, pour ainſi dire, la perſonne; & les mots qui rendent le ſujet complexe, ce ſont comme les habits de la perſonne. Obſervez que lorſque le ſujet eſt complexe, on dit que la propoſition eſt complexe ou compoſée.

L'attribut peut auſſi être complexe. Si je dis, qu'*Alexandre vainquit Darius, roi de Perſe*, l'attribut eſt complexe: ainſi la propoſition eſt compoſée par raport à l'attribut. Une propoſition peut auſſi être complexe, par raport au ſujet, & par rapport à l'attribut.

4.° La quatrième sorte de *sujet*, est un sujet énoncé par plusieurs mots, qui forment un sens total, & qui sont équivalens à un nom.

Il n'y a point de langue qui ait un assez grand nombre de mots, pour suffire à exprimer par un nom particulier chaque idée ou pensée qui peut nous venir dans l'esprit : alors on a recours à la périphrase. Par exemple, les Latins n'avoient point de mot pour exprimer la durée du temps pendant lequel un prince exerce son autorité. Ils ne pouvoient pas dire, comme nous, *Sous le règne d'Auguste* : ils disoient alors, *Dans le temps qu'Auguste étoit empereur : Imperante Cæsare Augusto ;* car *regnum* ne signifie que royaume.

Ce que je veux dire de cette quatrième sorte de sujet, s'entendra mieux par des exemples. *Différer de profiter de l'occasion, c'est souvent la laisser échaper sans retour. Différer de profiter de l'occasion,* voila le sujet énonçé par plusieurs mots qui forment un sens total, dont on dit que

c'est

*c'est souvent laisser échaper l'occasion sans retour.*

*C'est un grand art, de cacher l'art. Ce, hoc*, à savoir, *cacher l'art*, voila le sujet, dont on dit que *c'est un grand art.*

*Bien vivre, est un moyen sûr de désarmer la médisance. Bien vivre* est le sujet; *est un moyen sûr de désarmer la médisance*, c'est l'attribut.

*Il vaut mieux être juste, que d'être riche; être raisonnable, que d'être savant.* Il y a là quatre propositions, selon l'analyse grammaticale; deux affirmatives, & deux négatives, du moins en françois.

1.° *Il, illud, ceci*, à savoir *être juste, vaut mieux que* l'avantage d'*être riche* ne vaut. *Etre juste* est le sujet de la première proposition, qui est affirmative. *Etre riche* est le sujet de la seconde proposition, qui est négative en françois, parcequ'on sous-entend, *ne vaut, être riche ne vaut pas tant.*

2.° Il en est de même de la suivante: *Etre raisonnable* vaut mieux *que d'être*

*ſavant. Etre raiſonnable* eſt le ſujet, dont on dit *vaut mieux*, & cette première propoſition eſt affirmative. Dans la corrélative, *être ſavant* ne vaut pas tant; *être ſavant* eſt le ſujet.

*Majus eſt, certeque gratius, prodeſſe hominibus, quàm opes magnas habere* (1). *Prodeſſe hominibus, être utile aux hommes*; voila le ſujet; c'eſt de quoi on affirme que c'eſt une choſe plus grande, plus louable & plus ſatisfaiſante, que de poſſéder de grands biens.

Remarquez, 1.° que dans ces ſortes de ſujets, il n'y a point de ſujet perſonnel, que l'on puiſſe ſéparer des autres mots. C'eſt le ſens total, qui réſulte des divers raports que les mots ont entr'eux, qui eſt ſujet de la propoſition. Le jugement ne tombe que ſur l'enſemble, & non ſur aucun mot particulier de la phraſe. 2.° Obſervez que l'on n'a recours à pluſieurs mots pour énoncer un ſens total, que par-

(1) Cicéron, *de Nat. Deor.* c. 25.

cequ'on ne trouve pas dans la langue un nom ſubſtantif deſtiné à l'exprimer. Ainſi les mots qui énoncent ce ſens total, ſuppléent à un nom qui manque. Par exemple, *Aimer à obliger & à faire du bien, eſt une qualité qui marque une grande ame. Aimer à obliger & à faire du bien,* voila le ſujet de la propoſition. M. l'abbé de Saint-Pierre a mis en uſage le mot de *bienfaiſance*, qui exprime le ſens d'*aimer à obliger & à faire du bien.* Ainſi, au lieu de ces mots, nous pouvons dire, *la bienfaiſance eſt une qualité qui marque une grande ame.* Si nous n'avions pas le mot *Nourice*, nous dirions, *une femme qui donne à têter à un enfant, & qui prend ſoin de la première enfance.*

*Autres ſortes de propoſitions à diſtinguer, pour bien faire la conſtruction.*

II. *Propoſition abſolue* ou *complette* : *Propoſition relative* ou *partielle.*

1.° LORSQU'UNE propoſition eſt telle, que l'eſprit n'a beſoin que des mots qui y

ſont énoncés pour en entendre le ſens ; nous diſons que c'eſt-là une *propoſition abſolue* ou *complette*.

2.° Quand le ſens d'une propoſition met l'eſprit dans la ſituation d'exiger ou de ſuppoſer le ſens d'une autre propoſition, nous diſons que ces propoſitions ſont relatives, & que l'une eſt la corrélative de l'autre. Alors ces propoſitions ſont liées entr'elles par des conjonctions, ou par des termes relatifs. Les raports mutuels que ces propoſitions ont alors entr'elles, forment un ſens total, que les Logiciens appellent *propoſition compoſée* : & ces propoſitions, qui forment le tout, ſont chacune des propoſitions partielles.

L'aſſemblage de différentes propoſitions liées entr'elles, par des conjonctions ou par d'autres termes relatifs, eſt appelé *PÉRIODE* par les Rhéteurs. Il ne ſera pas inutile d'en dire ici ce que le Grammairien en doit ſavoir.

## DE LA PÉRIODE.

La période eſt un aſſemblage de propoſitions liées entr'elles par des conjonctions, & qui toutes enſemble font un ſens fini. Ce ſens fini eſt auſſi appelé *ſens complet.* Le ſens eſt fini, lorſque l'eſprit n'a pas beſoin d'autres mots pour l'intelligence complette du ſens, en ſorte que toutes les parties de l'analyſe de la penſée ſont énoncées. Je ſuppoſe qu'un lecteur entende ſa langue; qu'il ſoit en état de démêler ce qui eſt ſujet, & ce qui eſt attribut dans une propoſition, & qu'il connoiſſe les ſignes qui rendent les propoſitions corrélatives. Les autres connoiſſances ſont étrangères à la Grammaire.

Il y a dans une période autant de propoſitions qu'il y a de verbes, ſur-tout à quelque mode fini: car tout verbe employé dans une période, marque ou un jugement, ou un regard de l'eſprit qui applique un qualificatif à un ſujet. Or tout jugement ſuppoſe un ſujet, puiſqu'on ne peut

juger, qu'on ne juge de quelqu'un ou de quelque chose. Ainsi le verbe m'indique nécessairement un sujet & un attribut : par conséquent il m'indique une proposition, puisque la proposition n'est qu'un assemblage des mots qui énoncent un jugement porté sur quelque sujet. Ou bien le verbe m'indique une énonciation, puisque le verbe marque l'action de l'esprit qui adapte ou applique un qualificatif à un sujet, de quelque manière que cette application se fasse.

Je dis, *sur-tout à quelque mode fini :* car l'infinitif est souvent pris pour un nom, *je veux lire ;* & lors même qu'il est verbe, il forme un sens partiel avec un nom ; & ce sens est exprimé par une énonciation, qui est, ou le sujet d'une proposition logique, ou le terme de l'action d'un verbe ; ce qui est très-ordinaire en latin. Voici des exemples de l'un & de l'autre ; & premièrement, d'une énonciation, qui est le sujet d'une proposition logique. Ovide fait dire au Noyer, qu'il

eſt bien fâcheux pour lui de porter des fruits, *Nocet eſſe feracem*; mot à mot, *Etre fertile eſt nuiſible à moi* : où vous voyez que ces mots, *être fertile*, font un ſens total, qui eſt le ſujet de *eſt nuiſible*, *nocet*. Et de même, *Magna ars eſt, non apparere artem*; mot à mot, *L'art ne point paroître, eſt un grand art*; c'eſt un grand art, de cacher l'art; de travailler de façon qu'on ne reconnoiſſe pas la peine que l'ouvrier a eue; il faut qu'il ſemble que les choſes ſe ſoient faites ainſi naturellement. Dans un autre ſens, *cacher l'art*, c'eſt ne pas donner lieu de ſe défier de quelqu'artifice. Ainſi, *l'art ne point paroître*, voila le ſujet dont on dit que *c'eſt un grand art*. *Te duci ad mortem, Catilina, jam pridem oportebat* (1) : mot à mot, *Toi être mené à la mort, eſt ce qu'on auroit dû faire il y a long-temps*. *Toi être mené à la mort*, voila le ſujet. Et quelques lignes après, Cicéron, ajoute, *Interfectum te*

(1) Cicéron, *I. Catilin.*

*esse, Catilina, convenit. Toi être tué, Catilina, convient à la République. Toi être tué*, voila le sujet; *Convient à la République*, c'est l'attribut. *Hominem esse solum non est bonum: Hominem esse solum*, voila le sujet: *Non est bonum*, c'est l'attribut.

Ce sens formé par un nom avec un infinitif, est aussi fort souvent le terme de l'action d'un verbe: *Cupio me esse clementem* (1). *Cupio, je desire*: & quoi? *me esse clementem*, moi être indulgent: où vous voyez, que *me esse clementem* fait un sens total, qui est le terme de l'action de *cupio*. *Cupio, hoc nempe, me esse clementem*. Il y a en latin un très-grand nombre d'exemples, de ce sens total formé par un nom avec un Infinitif; sens qui étant équivalent à un nom, peut également être, ou le sujet d'une proposition, ou le terme de l'action du verbe.

Ces sortes d'énonciations, qui détermi-

(1) Cicéron, *I. Catil.* sub initio.

nent

nent un verbe, & qui en font une application, comme quand on dit, *Je veux être sage ; être sage* détermine *je veux :* ces sortes d'énonciations, dis-je, ou de déterminations, ne se font pas seulement par des infinitifs ; elles se font aussi quelquefois par des propositions même, comme quand on dit, *Je ne sais qui a fait cela* ; & en latin, *Nescio quis fecit* ; *Nescio uter*, &c.

Il y a donc des propositions ou énonciations, qui ne servent qu'à expliquer ou déterminer un mot d'une proposition précédente. Mais avant que de parler de ces sortes de propositions, & de quitter la période, il ne sera pas inutile de faire les observations suivantes.

Chaque phrase ou assemblage de mots qui forme un sens partiel dans une période, & qui a une certaine étendue, est appelée *membre* de la période, κῶλον. Si le sens est énoncé en peu de mots, on l'appelle *Incise*, κόμμα, *segmen*, *incisum*. Si tous les sens particuliers qui composent

la période, sont ainsi énoncés en peu de mots, c'est le style coupé; c'est ce que Cicéron appelle, *Incisim dicere*; *Parler par incise*. C'est ainsi, comme nous l'avons déja vu, que M. Fléchier a dit : *Turenne est mort*; *la victoire s'arrête*; *la fortune chancelle*; *tout le camp demeure immobile*. Voila quatre propositions, qui ne sont regardées que comme des incises, parcequ'elles sont courtes : le style périodique emploie des phrases plus longues.

Ainsi, une période peut être composée, ou seulement de membres, ce qui arrive lorsque chaque membre a une certaine étendue; ou seulement d'incises, lorsque chaque sens particulier est énoncé en peu de mots; ou enfin une période est composée de membres & d'incises.

### III. *Proposition explicative.*

### *Proposition déterminative.*

La proposition *explicative* est différente de la *déterminative*, en ce que celle qui ne sert qu'à expliquer un mot, laisse le

mot dans toute sa valeur, sans aucune restriction : elle ne sert qu'à faire remarquer quelque propriété, quelque qualité de l'objet. Par exemple : *L'homme, qui est un animal raisonnable, devroit s'attacher à régler ses passions : Qui est un animal raisonnable*, c'est une proposition explicative, qui ne restreint point l'étendue du mot d'*homme*. L'on pouroit dire également : *L'homme devroit s'attacher à régler ses passions*. Cette proposition explicative fait seulement remarquer en l'homme une propriété, qui est une raison qui devroit le porter à régler ses passions.

Mais si je dis, *l'homme qui m'est venu voir ce matin*, ou *l'homme que nous venons de rencontrer*, ou *dont vous m'avez parlé, est fort savant* : ces trois propositions sont *déterminatives*. Chacune d'elles restreint la signification d'homme, à un seul individu de l'espèce humaine ; & je ne puis pas dire simplement, *l'homme est fort savant*, parceque l'homme seroit pris alors dans toute son étendue : c'est-à-dire, qu'il

ſeroit dit de tous les individus de l'eſpèce humaine. *Les hommes, qui ſont créés pour aimer Dieu, ne doivent point s'attacher aux bagatelles : Qui ſont créés pour aimer Dieu ;* voila une propoſition explicative, qui ne reſtreint point l'étendue du mot *hommes. Les hommes qui ſont complaiſans ſe ſont aimer : Qui ſont complaiſans*, c'eſt une propoſition déterminative, qui reſtreint l'étendue d'*hommes*, à ceux *qui ſont complaiſans* : en ſorte que l'attribut, *ſe ſont aimer*, n'eſt pas dit de tous les hommes, mais ſeulement de ceux qui ſont complaiſans.

Ces énonciations, ou propoſitions, qui ne ſont qu'*explicatives* ou *déterminatives*, ſont communément liées aux mots qu'elles expliquent, ou à ceux qu'elles déterminent, par *qui*, ou par *que*, ou par *dont*, *duquel*, &c.

Elles ſont liées par *qui*, lorſque ce mot eſt le ſujet de la propoſition explicative ou déterminative. *Celui* qui *craint le Seigneur* : *Les jeunes gens* qui *étudient*.

Elles sont liées par *que* : ce qui arrive en deux manières.

1.° Ce mot *que*, est souvent le terme de l'action du verbe qui suit. Par exemple, *Le livre* que *je lis* ; *que* est le terme de l'action de lire. C'est ainsi que *dont*, *duquel*, *desquels*, *à qui*, *auquel*, *auxquels*, servent aussi à lier les propositions, selon les raports que ces pronoms relatifs ont avec les mots qui suivent.

2.° Ce mot *que*, est encore souvent le représentatif de la proposition déterminative qui va suivre un verbe : *Je dis* que ; *que* est d'abord le terme de l'action *je dis* ; *Dico quod* : la proposition qui le suit est l'explication de *que* : *Je dis* que *les gens de bien sont estimés*. Ainsi il y a des propositions qui servent à expliquer ou à déterminer quelque mot, avec lequel elles entrent ensuite dans la composition d'une période.

## IV. *Propofition principale.*

### *Propofition incidente.*

Un mot n'a de raport grammatical avec un autre mot, que dans la même propofition. Il eft donc effentiel de raporter chaque mot à la propofition particulière dont il fait partie, fur-tout quand le raport des mots fe trouve interrompu par quelque propofition incidente, ou par quelqu'incife ou fens détaché.

La propofition incidente eft celle qui fe trouve entre le fujet perfonnel, & l'attribut d'une autre propofition, qu'on appelle *propofition principale*, parceque celle-ci contient ordinairement ce que l'on veut principalement faire entendre.

Ce mot *incidente* vient du latin *incidere*, *tomber dans*. Par exemple, *Alexandre*, *qui étoit roi de Macédoine*, *vainquit Darius*. *Alexandre vainquit Darius*, voila la propofition principale. *Alexandre* en eft le fujet; *vainquit Darius*, c'eft l'attribut. Mais entre *Alexandre* & *vainquit* il y a

une autre propoſition, *qui étoit roi de Macédoine*. Comme elle tombe entre le ſujet & l'attribut de la propoſition principale, on l'appelle *propoſition incidente*. *Qui*, en eſt le ſujet : ce *qui* rapelle l'idée d'*Alexandre qui*; c'eſt-à-dire, *lequel Alexandre*; *étoit roi de Macédoine*; c'eſt l'attribut. *Deus quem adoramus eſt omnipotens*; *Le Dieu que nous adorons eſt tout-puiſſant*. *Deus eſt omnipotens*; voila la propoſition principale; *quem adoramus*, c'eſt la propoſition incidente. *Nos adoramus quem Deum*; *nous adorons lequel Dieu*.

Ces propoſitions incidentes ſont auſſi des propoſitions explicatives, ou des propoſitions déterminatives.

## V. *Propoſition explicite.*

### *Propoſition implicite ou elliptique.*

UNE propoſition eſt explicite, lorſque le ſujet & l'attribut y ſont exprimés.

Elle eſt implicite, imparfaite ou elliptique, lorſque le ſujet ou le verbe ne ſont

pas exprimés, & que l'on se contente d'énoncer quelque mot, qui par la liaison que les idées accessoires ont entr'elles, est destiné à réveiller dans l'esprit de celui qui lit, le sens de toute la proposition.

Ces propositions elliptiques sont fort en usage dans les devises & dans les proverbes. En ces occasions, les mots exprimés doivent réveiller aisément l'idée des autres mots que l'ellipse supprime.

Il faut observer, que les mots énoncés doivent être présentés, dans la forme qu'ils le seroient si la proposition étoit *explicite* : ce qui est sensible en latin. Par exemple, dans le proverbe dont nous avons parlé, *Ne sus Minervam* : *Minervam* n'est à l'accusatif, que parcequ'il y seroit dans la proposition explicite, à laquelle ces mots doivent être raportés : *Sus non doceat Minervam* : *Qu'un ignorant ne se mêle point de vouloir instruire Minerve*. Et de même, ces trois mots *Deo optimo maximo*, qu'on ne désigne souvent que par les lettres initiales, *D. O. M.* font une proposition impli-

cite, dont la conſtruction pleine eſt, *Hoc monumentum* ou *Theſis hæc dicatur, voveatur, conſecratur Deo optimo maximo.*

Sur le rideau de la comédie Italienne; on lit ces mots, tirés de l'*Art poétique* d'Horace: *Sublato jure nocendi: le droit de nuire ôté.* Les circonſtances du lieu doivent faire entendre au lecteur intelligent, que celui qui a donné cette inſcription, a eu deſſein de faire dire aux Comédiens: *Ridemus vitia, ſublato jure nocendi: Nous rions ici des défauts d'autrui,* ſans nous permettre de bleſſer perſonne.

La deviſe eſt une repréſentation allégorique, dont on ſe ſert pour faire entendre une penſée, par une comparaiſon. La deviſe doit avoir un corps & une ame. Le corps de la deviſe, c'eſt l'image ou repréſentation. L'ame de la deviſe, ſont les paroles qui doivent s'entendre d'abord littéralement de l'image ou corps ſymbolique; & en même temps, le concours du corps & de l'ame de la deviſe, doit porter l'eſprit à l'application que l'on veut faire,

c'eſt-à-dire, à l'objet de la comparaiſon.

L'ame de la deviſe eſt ordinairement une propoſition elliptique. Je me contenterai de ce ſeul exemple. On a repréſenté le ſoleil au milieu d'un cartouche, & autour du ſoleil on a peint d'abord les planètes; ce qu'on a négligé de faire dans la ſuite. L'ame de cette deviſe eſt, *Nec pluribus impar* : mot à mot, *Il n'eſt pas inſuffiant pour pluſieurs*. Le roi Louis XIV fut l'objet de cette allégorie. Le deſſein de l'auteur fut de faire entendre, que comme le ſoleil peut fournir aſſez de lumière pour éclairer ces différentes planètes, & qu'il a aſſez de force pour ſurmonter tous les obſtacles, & produire dans la nature les différens effets que nous voyons tous les jours qu'il produit : ainſi le roi eſt doué de qualités ſi éminentes, qu'il ſeroit capable de gouverner pluſieurs royaumes. Il a d'ailleurs tant de reſſources & tant de forces, qu'il peut réſiſter à ce grand nombre d'ennemis ligués contre lui, & les vaincre. De ſorte que la con-

ſtruction pleine, eſt, *Sicut ſol non eſt impar pluribus orbibus illuminandis, ita Ludovicus XIV non eſt impar pluribus regnis regendis, nec pluribus hoſtibus profligandis*. Ce qui fait bien voir, que lorſqu'il s'agit de conſtruction, il faut toujours réduire toutes les phraſes & toutes les propoſitions à la conſtruction pleine.

VI. *Propoſition conſidérée grammaticalement.*

*Propoſition conſidérée logiquement.*

On peut conſidérer une propoſition, ou grammaticalement, ou logiquement. Quand on conſidère une propoſition grammaticalement, on n'a égard qu'aux raports réciproques qui ſont entre les mots : au lieu que dans la propoſition logique, on n'a égard qu'au ſens total qui réſulte de l'aſſemblage des mots. En ſorte qu'on pouroit dire, que la propoſition conſidérée grammaticalement, eſt la propoſition de l'élocution; au lieu que la propoſition conſidérée logiquement, eſt celle de l'entendement, qui

n'a égard qu'aux différentes parties; je veux dire aux différens points de vue de sa pensée. Il en considére une partie comme sujet, l'autre comme attribut, sans avoir égard aux mots : ou bien, il en regarde une comme cause, l'autre comme effet; ainsi des autres manières qui sont l'objet de la pensée. C'est ce qui va être éclairci par des exemples.

*Celui qui me suit, dit Jesus-Christ, ne marche point dans les ténèbres.* Considérons d'abord cette phrase où cet assemblage de mots grammaticalement, c'est-à-dire, selon les raports que les mots ont entr'eux : raports d'où résulte le sens. Je trouve que cette phrase, au lieu d'une seule proposition, en contient trois.

1.° *Celui*, est le sujet de *ne marche point dans les ténèbres*; & voila une proposition principale. *Celui* étant le sujet, est ce que les Grammairiens appellent le *nominatif du verbe.*

*Ne marche point dans les ténèbres*, c'est l'attribut. *Marche* est le verbe, qui est au

ſingulier, & à la troiſième perſonne, parceque le ſujet eſt au ſingulier, & eſt un nom de la troiſième perſonne, puiſqu'il ne marque ni la perſonne qui parle, ni celle à qui l'on parle. *Ne point*, eſt la négation, qui nie du ſujet, l'action de *marcher dans les ténèbres*.

*Dans les ténèbres*, eſt une modification de l'action de celui qui marche : *Il marche dans les ténèbres*. *Dans* eſt une prépoſition qui ne marque d'abord qu'une modification ou manière incomplette ; c'eſt-à-dire, que *dans* étant une prépoſition, n'indique d'abord qu'une eſpèce, une ſorte de modification, qui doit être enſuite ſingulariſée, appliquée, déterminée par un autre mot, qu'on appelle par cette raiſon le complément de la prépoſition. Ainſi *les ténèbres* eſt le complément de *dans* : & alors ces mots, *dans les ténèbres*, forment un ſens particulier qui modifie *marche* ; c'eſt-à-dire, qui énonce une manière particulière de marcher.

2.° *Qui me ſuit*. Ces trois mots font une

propoſition incidente, qui détermine *ce-lui*, & le reſtreint à ne ſignifier que *Le diſciple de Jeſus-Chriſt*, c'eſt-à-dire, celui qui règle ſa conduite & ſes mœurs ſur les maximes de l'Evangile. Les propoſitions incidentes, énoncées par *qui*, ſont équivalentes à un adjectif.

*Qui* eſt le ſujet de cette propoſition incidente ; *me ſuit*, eſt l'attribut ; *ſuit*, eſt le verbe ; *me*, eſt le déterminant, ou terme de l'action de *ſuit* : car ſelon l'ordre de la penſée & des raports, *me* eſt après *ſuit* ; mais ſelon l'élocution ordinaire, ou conſtruction uſuelle, ces ſortes de pronoms précèdent le verbe. Notre langue a conſervé beaucoup plus d'inverſions latines qu'on ne penſe.

3.° *Dit Jeſus-Chriſt*. C'eſt une troiſième propoſition, qui fait une inciſe ou ſens détaché : c'eſt un adjoint. En ces occaſions, la conſtruction uſuelle met le ſujet de la propoſition après le verbe : *Jeſus-Chriſt* eſt le ſujet, & *dit* eſt l'attribut.

Conſidérons maintenant cette propoſi-

tion à la manière des Logiciens. Commençons d'abord à en séparer l'incise, *dit Jesus-Christ* : il ne nous restera plus qu'une seule proposition : *Celui qui me suit.* Ces mots ne forment qu'un sens total. *Qui* est le sujet de la proposition logique, sujet complexe ou composé : car on ne juge de *celui*, qu'entant qu'il est celui qui me suit. Voila le sujet logique ou de l'entendement. C'est de ce sujet, que l'on pense, & que l'on dit qu'*Il ne marche point dans les ténèbres.*

Il en est de même de cette autre proposition : *Alexandre, qui étoit roi de Macédoine, vainquit Darius.* Examinons d'abord cette phrase grammaticalement. J'y trouve deux propositions : *Alexandre vainquit Darius* : voila une proposition principale : *Alexandre* en est le sujet ; *vainquit Darius*, c'est l'attribut. *Qui étoit roi de Macédoine*, c'est une proposition incidente : *Qui* en est le sujet, & *étoit roi de Macédoine*, l'attribut. Mais logiquement, ces mots, *Alexandre, qui étoit roi de Macédoine*, forment un sens total,

équivalant à, *Alexandre roi de Macédoine.* Ce sens total est le sujet complexe de la proposition : *Vainquit Darius*, c'est l'attribut.

Je crois qu'un Grammairien ne peut pas se dispenser de connoître ces différentes sortes de propositions, s'il veut faire la construction d'une manière raisonnable.

Les divers noms que l'on donne aux différentes propositions, & souvent à la même, sont tirés des divers points de vue sous lesquels on les considère. Nous allons rassembler ici celles dont nous venons de parler, & que nous croyons qu'un Grammairien doit connoître.

Table

## *TABLE des divers noms que l'on donne aux Propositions, aux Sujets & aux Attributs.*

**I. Division.**
- Proposition directe, énoncée par le Mode Indicatif.
- Proposition oblique, exprimée par quelqu'autre Mode du Verbe. Elle marque, non un jugement, mais quelque considération particulière de l'esprit. On l'appelle *Enonciation*.

Les Propositions les énonciations sont composées d'un Sujet & d'un Attribut.

*Le Sujet est*, ou
1. *Simple*, tant au plurier qu'au singulier.
2. *Multiple*, lorsqu'on applique le même Attribut à différens Individus.
3. *Complexe*,
4. *Enoncé par plusieurs mots* qui forment un sens total, & qui sont équivalens à un nom.

*L'Attribut est*, ou
- *Simple*.
- *Composé*, c'est-à-dire, énoncé par plusieurs mots.

**II. Division.**
- Proposition absolue *ou* complette.
- Proposition relative *ou* partielle. On l'appelle aussi correlative.

L'ensemble des Propositions correlatives ou partielles forme la Période.

*La Période est composée*, ou
- De Membres seulement.
- D'Incises seulement.
- De Membres & d'Incises.

**III. Division.**
- Proposition explicative.
- Proposition déterminative.

**IV. Division.**
- Proposition principale.
- Proposition incidente.

**V. Division.**
- Proposition explicite.
- Proposition implicite *ou* elliptique.

**VI. Division.**
- Proposition considérée grammaticalement.
- Proposition considérée logiquement.

Il faut obſerver que les Logiciens donnent le nom de *Propoſition compoſée* à tout ſens total qui réſulte du raport que deux propoſitions grammaticales ont entr'elles : raport qui eſt marqué par la valeur des différentes conjonctions qui uniſſent les propoſitions grammaticales.

Ces propoſitions compoſées ont divers noms, ſelon la valeur de la conjonction ou de l'adverbe conjonctif, ou du relatif qui unit les ſimples propoſitions partielles, & en fait un tout. Par exemple, *ou*, *aut*, *vel*, eſt une conjonction disjonctive ou de diviſion. On raſſemble d'abord deux objets, pour donner enſuite l'alternative de l'un ou de l'autre. Ainſi, après avoir d'abord raſſemblé dans mon eſprit l'idée du ſoleil & celle de la terre, je dis que c'eſt ou le ſoleil qui tourne, ou que c'eſt la terre. Voila deux propoſitions grammaticales relatives, dont les Logiciens ne font qu'une propoſition compoſée, qu'ils appellent *Propoſition disjonctive.*

Telles ſont encore les propoſitions con-

ditionnelles, qui résultent du raport de deux propositions, par la conjonction conditionnelle *Si*, ou *pourvu que* : *Si vous étudiez bien, vous deviendrez savant* : voila une proposition composée, qu'on appelle *conditionnelle*. Ces propositions sont composées de deux propositions particulières, dont l'une exprime une condition, d'où dépend un effet que l'autre énonce. Celle où est la condition s'appelle l'*antecédent* : *Si vous étudiez bien*. Celle qui énonce l'effet qui suivra la condition, est appellée le *conséquent* : vous *deviendrez savant*.

*Il est estimé, parcequ'il est savant & vertueux*. Voila une proposition composée, que les Logiciens appellent *causale*, du mot *parceque*, qui sert à exprimer la cause de l'effet que la première proposition énonce. *Il est estimé*, voila l'effet : pourquoi ? *Parcequ'il est savant & vertueux* : voila la cause de l'estime.

*La fortune peut bien ôter les richesses ; mais elle ne peut pas ôter la vertu*. Voila

une proposition composée qu'on appelle *adversative* ou *discrétive* (1), qui sert à séparer, à distinguer, parcequ'elle est composée de deux propositions, dont la seconde marque une distinction, une séparation, une sorte de contrariété & d'opposition, par raport à la première ; & cette séparation est marquée par la conjonction adversative *mais*.

Il est facile de démêler ainsi les autres sortes de propositions composées. Il suffit pour cela de connoître la valeur des conjonctions qui lient les propositions particulières, & qui par cette liaison forment un tout, qu'on appelle *Proposition composée*. On fait ensuite aisément la construction détaillée de chacune des propositions particulières, qu'on appelle aussi *partielles*, ou *corrélatives*.

Je ne parle point ici des autres sortes de propositions, comme des propositions *universelles*, des *particulières*, des *singu-*

(1) Du latin, *Discretivus*.

*lières*, des *indéfinies*, des *affirmatives*, des *négatives*, des *contradictoires*, &c. Quoique ces connoiſſances ſoient très-utiles, j'ai cru ne devoir parler ici de la propoſition, qu'autant qu'il eſt néceſſaire de la connoître, pour avoir des principes ſûrs de conſtruction.

## *DEUX RAPORTS GÉNÉRAUX ENTRE LES MOTS, dans la conſtruction.*

I. *Raport d'Identité.*

II. *Raport de Détermination.*

Tous les raports particuliers de conſtruction, ſe réduiſent à deux ſortes de raports généraux.

I. Raport d'identité. C'eſt le fondement de l'accord de l'adjectif avec ſon ſubſtantif; car l'adjectif ne fait qu'énoncer ou déclarer ce que l'on dit qu'eſt le ſubſtantif: enſorte que l'adjectif, c'eſt le ſubſtantif analyſé, c'eſt-à-dire, conſidéré comme étant de telle ou telle façon, comme ayant telle ou telle qualité. Ainſi l'adjectif ne

doit pas marquer, par raport au genre, au nombre & au cas, des vues qui ſoient différentes de celles ſous leſquelles l'eſprit conſidère le ſubſtantif.

Il en eſt de même entre le verbe & le ſujet de la propoſition, parceque le verbe énonce que l'eſprit conſidère le ſujet comme étant, ayant, ou faiſant quelque choſe. Ainſi le verbe doit indiquer le même nombre & la même perſonne que le ſujet indique : & il y a des langues, tel eſt l'Hébreu, où le verbe indique même le genre. Voila ce que j'appelle *raport* ou *raiſon d'identité*, du Latin *idem*.

II. La ſeconde ſorte de raport, qui règle la conſtruction des mots, c'eſt le raport de détermination.

Le ſervice des mots dans le diſcours, ne conſiſte qu'en deux points.

1.° A énoncer une idée : *Lumen*, lumière; *Sol*, ſoleil.

2.° A faire connoître le raport qu'une idée a avec une autre idée. Ce qui ſe fait par les ſignes établis en chaque langue,

pour étendre, ou reſtreindre les idées, & en faire des applications particulières.

L'eſprit conçoit une penſée tout d'un coup, par la ſimple intelligence, comme nous l'avons déja remarqué. Mais quand il s'agit d'énoncer une penſée, nous ſommes obligés de la diviſer, de la préſenter en détail par les mots, & de nous ſervir des ſignes établis, pour en marquer les divers raports. Si je veux parler de la lumière du ſoleil, je dirai en latin, *Lumen ſolis*, & en françois, *De le ſoleil*, & par contraction, *Du ſoleil*, ſelon la conſtruction uſuelle. Ainſi en latin, la terminaiſon de *Solis*, détermine *Lumen* à ne ſignifier alors que la lumière du ſoleil. Cette détermination ſe marque en françois par la prépoſition *de*, dont les Latins ont ſouvent fait le même uſage, comme nous le ferons voir en parlant de l'Article : *Templum* DE *marmore ; un temple* DE *marbre.*

La détermination qui ſe fait en latin par la terminaiſon de l'accuſatif : *Diliges Do-*

*minum Deum tuum*, ou *Dominum Deum tuum diliges*; cette détermination, dis-je, se marque en françois par la place ou position du mot, qui, selon la construction ordinaire, se met après le verbe : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* Les autres déterminations ne se font aujourd'hui en françois, que par le secours des prépositions. Je dis, aujourd'hui, parcequ'autrefois un nom substantif placé immédiatement après un autre nom substantif, le déterminoit de la même manière qu'en latin. Un nom qui a la terminaison du génitif, détermine le nom auquel il se raporte : *Lumen solis*; *Liber Petri* : *Al tens Innocent III* (1); au temps *d'*Innocent III : *L'Incarnation Notre-Seigneur*, pour l'Incarnation *de* Notre-Seigneur : *Le service Deu*, pour le service *de* Dieu; *Le frere l'Empereor*, pour *Le frère de l'Empereur* : & c'est de-là qu'on dit encore l'*Hôtel-Dieu*, &c. Voyez la *Préface* des *Anti-*

(1) Villehardouin.

quités

*quités Gauloises* de Borel. Ainsi nos Pères ont d'abord imité l'une & l'autre manière des Latins : premiérement, en se servant en ces occasions de la préposition *de* : *Templum de marmore*, un temple *de* marbre ; secondement, en plaçant le substantif modifiant immédiatement après le modifié : *Frater Imperatoris, le Frère l'Empereur ; Domus Dei*, l'Hôtel Dieu. Mais alors le latin désignoit, par une terminaison particulière, l'effet du nom modifiant : avantage qui ne se trouvoit point dans les noms françois, dont la terminaison ne varie point. On a enfin donné la préférence à la première manière, qui marque cette sorte de détermination par le secours de la préposition *de* : La gloire de Dieu.

La syntaxe d'une langue ne consiste que dans les signes de ces différentes déterminations. Quand on connoît bien l'usage & la destination de ces signes, on sait la syntaxe de la langue. J'entends la *syntaxe nécessaire* ; car la *syntaxe usuelle & élégante* demande encore d'autres observa-

tions. Mais ces observations supposent toujours celles de la syntaxe nécessaire, & ne regardent que la netteté, la vivacité & les graces de l'élocution : ce qui n'est pas maintenant de notre sujet.

Un mot doit être suivi d'un ou de plusieurs autres mots déterminans, toutes les fois que par lui-même, il ne fait qu'une partie de l'analyse d'un sens particulier. L'esprit se trouve alors dans la nécessité d'attendre & de demander le mot déterminant, pour avoir tous le sens particulier que le premier mot ne lui annonce qu'en partie. C'est ce qui arrive à toutes les prépositions, & à tous les verbes actifs transitifs : *Il est allé à ; à* n'énonce pas tout le sens particulier ; & je demande *où ?* on répond, *à la chasse*, *à Versailles*, selon le sens particulier qu'on a à désigner. Alors le mot qui achève le sens, dont la préposition n'a énoncé qu'une partie, est le complément de la préposition : c'est-à-dire, que la préposition & le mot qui la détermine, font ensemble un sens partiel, qui est en-

ſuite adapté aux autres mots de la phraſe. En ſorte que la prépoſition eſt, pour ainſi dire, un mot d'eſpèce ou de ſorte, qui doit enſuite être déterminé individuellement. Par exemple, *Cela eſt dans ; dans* marque une ſorte de manière d'être par rapport au lieu : & ſi j'ajoute *dans la maiſon*, je détermine, j'individualiſe, pour ainſi dire, cette manière ſpécifique d'*être dans*.

Il en eſt de même des verbes actifs. Quelqu'un me dit que *le Roi a donné* : ces mots, *a donné*, ne ſont qu'une partie du ſens particulier : l'eſprit n'eſt pas ſatisfait ; il n'eſt qu'ému. On attend, ou l'on demande, 1.° *ce que le Roi a donné* ; 2.° *à qui il a donné*. On répond, par exemple, à la première queſtion, *que le Roi a donné un régiment* ; voila l'eſprit ſatisfait par raport à la choſe donnée ; *régiment* eſt donc à cet égard le déterminant de *a donné* : il détermine *a donné*. On demande enſuite, *A qui le Roi a-t-il donné un régiment ?* On répond *à Monſieur N.* Ainſi la prépoſition *à*, ſuivie du nom qui la détermine, fait un ſens

partiel qui eſt le déterminant de *a donné*, par raport *à la perſonne* à qui. Ces deux ſortes de relations ſont encore plus ſenſibles en latin, où elles ſont marquées par des terminaiſons particulières. *Reddite* (illa) *quæ ſunt Cæſaris, Cæſari*, & (illa) *quæ ſunt Dei, Deo.*

Voila deux ſortes de déterminations, auſſi néceſſaires & auſſi directes l'une que l'autre, chacune dans ſon eſpèce. On peut, à la vérité, ajouter d'autres circonſtances à l'action, comme le *temps*, le *motif*, la *manière*. Les mots qui marquent ces circonſtances ne ſont que des adjoints, que les mots précédens n'exigent pas néceſſairement. Il faut donc bien diſtinguer les déterminations néceſſaires, d'avec celles qui n'influent en rien à l'eſſence de la propoſition grammaticale, en ſorte que ſans ces adjoints on perdroit, à la vérité, quelques circonſtances de ſens; mais la propoſition n'en ſeroit pas moins telle propoſition.

A l'occaſion du raport de détermina-

tion, il ne ſera pas inutile d'obſerver qu'un nom ſubſtantif ne peut déterminer que trois ſortes de mots : 1.° Un autre nom, 2.° un verbe, 3.°, ou enfin, une prépoſition. Voila les ſeules parties du diſcours qui aient beſoin d'être déterminées : car l'adverbe ajoute quelque circonſtance de temps, de lieu, ou de manière. Ainſi il détermine lui-même l'action, ou ce qu'on dit du ſujet, & n'a pas beſoin d'être déterminé. Les conjonctions lient les propoſitions ; & à l'égard de l'adjectif, il ſe conſtruit avec ſon ſubſtantif, par le raport d'identité.

1.° Lorſqu'un nom ſubſtantif détermine un autre nom ſubſtantif, le ſubſtantif déterminant ſe met au génitif en latin, *lumen ſolis* ; & en françois, ce raport ſe marque par la prépoſition *de*. Sur quoi il faut remarquer, que lorſque le nom déterminant eſt un individu de l'eſpèce qu'il détermine, on peut conſidérer le nom d'eſpèce comme un adjectif, & alors on met les deux noms au même cas, par raport d'identité ; *Urbs Roma*, *Roma quæ eſt*

*urbs* : c'est ce que les Grammairiens appellent *appoſition*. C'eſt ainſi que nous diſons *le Mont-Parnaſſe*, *le fleuve Don*, & *le Cheval Pégaſe*, &c. mais, en dépit des Grammairiens modernes, les meilleurs Auteurs latins ont auſſi mis au génitif le nom de l'individu, par raport de détermination : *In oppido Antiochiæ* (1) : & *Celſam Butroti aſcendimus urbem* (2). Exemple remarquable ; car *urbem Butroti* eſt à la queſtion *quò*. Auſſi les Commentateurs qui préférent la règle de nos Grammairiens à Virgile, n'ont pas manqué de mettre dans leurs notes, *Aſcendimus in urbem Butrotum*. Pour nous, qui préférons l'autorité inconteſtable & ſoutenue des Auteurs latins, aux remarques frivoles de nos Grammairiens, nous croyons que quand on dit, *Maneo Lutetiæ*, il faut ſouſentendre *in urbe*.

2.° Quand un nom détermine un ver-

(1) Ciceron.

(2) Virgile, *Æn. l.* III. *v.* 293.

be, il faut ſuivre l'uſage établi dans une langue, pour marquer cette détermination. Un verbe doit être ſuivi d'autant de noms déterminans, qu'il y a de ſortes d'émotions que le verbe excite néceſſairement dans l'eſprit. *J'ai donné;* quoi ? & à qui ?

3.° A l'égard de la prépoſition, nous venons d'en parler. Nous obſerverons ſeulement ici, qu'une prépoſition ne détermine qu'un nom ſubſtantif, ou un mot pris ſubſtantivement ; & que quand on trouve une prépoſition ſuivie d'une autre, comme quand on dit, *pour du pain, par des hommes*, &c. alors il y a ellipſe, *pour quelque partie du pain, par quelques-uns des hommes.*

### *Autres remarques pour bien faire la conſtruction.*

I. QUAND on veut faire la conſtruction d'une Période, on doit d'abord la lire entièrement ; & s'il y a quelque mot de

soufentendu, le fens doit aider à le suppléer. Ainsi l'exemple trivial des rudimens, *Deus quem adoramus*, est défectueux. On ne voit pas pourquoi *Deus* est au nominatif : il faut dire, *Deus quem adoramus est omnipotens. Deus est omnipotens* ; voila une proposition : *Quem adoramus*, en est une autre.

II. Dans les propositions absolues ou complettes, il faut toujours commencer par le sujet de la proposition ; & ce sujet est toujours ou un individu, soit réel, soit métaphysique ; ou bien un sens total exprimé par plusieurs mots.

III. Mais lorsque les propositions sont relatives, & qu'elles forment des Périodes ; on commence par les conjonctions ou par les adverbes conjonctifs, qui les rendent relatives ; par exemple, *si*, *quand*, *lorsque*, *pendant que*, &c. On met à part la conjonction, ou l'adverbe conjonctif, & l'on examine ensuite chaque proposition séparément : car il faut bien observer qu'un mot n'a aucun accident grammatical, qu'à

cause de son service dans la seule proposition où il est employé.

IV. Divisez d'abord la proposition en sujet & en attribut, le plus simplement qu'il sera possible. Après quoi, ajoutez au sujet personnel, ou réel, ou abstrait, chaque mot qui y a raport, soit par la raison de *l'identité*, ou par la raison de la *détermination*. Ensuite, passez à l'attribut, en commençant par le verbe, & ajoutant chaque mot qui y a raport selon l'ordre le plus simple, & selon les déterminations que les mots se donnent successivement.

S'il y a quelque adjoint ou incise, qui ajoute à la proposition, quelque circonstance de temps, de manière, ou quelqu'autre; après avoir fait la construction de cet incise, & après avoir connu la raison de la modification qu'il a, placez-le au commencement ou à la fin de la période, selon que cela vous paroîtra plus simple & plus naturel.

Par exemple, *Imperante Cæsare Augusto, unigenitus Dei filius Christus, in*

*civitate David, quæ vocatur Bethleem, natus est.* Je cherche d'abord le ſujet perſonnel, & je trouve *Christus.* Je paſſe à l'attribut, & je vois *est natus.* Je dis d'abord, *Christus est natus.* Enſuite je connois par la terminaiſon, que *Filius unigenitus*, ſe raporte à *Christus*, par raport d'identité; & je vois que *Dei* étant au génitif, ſe raporte à *Filius*, par raport de détermination. Ce mot *Dei* détermine *Filius* à ſignifier ici le *fils unique de Dieu.* Ainſi j'écris le ſujet total : *Christus unigenitus filius Dei.*

*Est natus*, voila l'attribut néceſſaire. *Natus* eſt au nominatif, par raport d'identité avec *Christus* : car le verbe *est* marque ſimplement que le ſujet eſt, & le mot *natus* dit ce qu'il eſt, *né* : *Est natus, est né, est celui qui naquit* ; *est natus*, comme nous diſons, *il est venu, il est allé.* L'indication du temps paſſé eſt dans le participe *venu, allé, natus*, &c.

*In civitate David* ; voila un adjoint, qui marque la circonſtance du lieu de la

naiſſance. *In*, prépoſition de lieu, déterminée par *civitate David*. *David*, nom propre, qui détermine *civitate*. *David*; ce mot ſe trouve quelquefois décliné à la manière des Latins, *David, Davidis*. Mais ici il eſt employé comme nom hébreu, qui paſſant dans la langue latine, ſans en prendre les inflexions, eſt conſidéré comme indéclinable.

Cette cité de David eſt déterminée plus ſingulièrement par la propoſition incidente, *quæ vocatur Bethleem*.

Il y a de plus ici un autre adjoint, qui énonce une circonſtance de temps, *imperante Cæſare Auguſto*. On place ces ſortes d'adjoints ou au commencement, ou à la fin de la propoſition, ſelon que l'on ſent que la manière de les placer aporte ou plus de grace, ou plus de clarté.

Je ne voudrois pas que l'on fatiguât les jeunes gens qui commencent, en les obligeant de faire ainſi eux-mêmes la conſtruction, ni d'en rendre raiſon de la manière que nous venons de le faire. Leur cerveau

n'a pas encore assez de consistance pour ces opérations réfléchies. Je voudrois seulement, qu'on ne les occupât d'abord qu'à expliquer un texte suivi, construit selon ces idées. Ils commenceront ainsi à les saisir par sentiment ; & lorsqu'ils seront en état de concevoir les raisons de la construction, on ne leur en apprendra point d'autres, que celles dont la nature & leurs propres lumières leur feront sentir la vérité. Rien de plus facile que de les leur faire entendre peu-à-peu, sur un latin où elles sont observées, & qu'on leur a fait expliquer plusieurs fois. Il en résulte deux grands avantages : 1.° moins de dégout & moins de peine ; 2.° leur raison se forme, leur esprit ne se gâte point, & ne s'accoutume point à prendre le faux pour le vrai ; les ténèbres pour la lumière, ni à admettre des mots pour des choses. Quand on connoît bien les fondemens de la construction, on prend le gout de l'élégance par de fréquentes lectures des Auteurs qui ont le plus de réputation.

Les principes métaphysiques de la construction, sont les mêmes dans toutes les langues. Je vais en faire l'application sur une Idylle de Madame Deshoulières.

## *Idylle de Madame Deshoulières.*

### LES MOUTONS.

HELAS ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes.
Aussi-tôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes,
Vous ne formez jamais d'inutiles desirs :
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature.
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux;
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit;
Contre les passions n'est pas un sure remède.
Un peu de vin la trouble,
Un enfant la séduit.
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide;
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante & sévère,
Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,

Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels & ravissans,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être, comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit & de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels.
Par eux, plus d'un remors nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer, qu'eux & nous, passeront comme un songe.
Il n'est, dans ce vaste univers,
Rien d'assuré, rien de solide.
Des choses d'ici-bas, la fortune décide,
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez, sans règle & sans science.
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.

## *Construction grammaticale & raisonnée de cette Idylle.*

*Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !*

*Vous êtes heureux*. C'est la proposition.

*Hélas ! petits moutons.* Ce ſont les adjoints à la propoſition ; c'eſt-à-dire, que ce ſont des mots qui n'entrent grammaticalement, ni dans le ſujet, ni dans l'attribut de la propoſition.

*Hélas !* eſt une interjection, qui marque un ſentiment de compaſſion. Ce ſentiment a ici pour objet, la perſonne même qui parle. Elle ſe croît dans un état plus malheureux que la condition des moutons.

*Petits moutons.* Ces deux mots ſont une ſuite de l'exclamation. Ils marquent, que c'eſt aux moutons que l'Auteur adreſſe la parole. Il leur parle comme à des perſonnes raiſonnables.

*Moutons*, c'eſt le ſubſtantif ; c'eſt-à-dire, le ſuppôt, l'être exiſtant, c'eſt le mot qui explique vous.

*Petits* : c'eſt l'adjectif ou qualificatif. C'eſt le mot qui marque que l'on regarde le ſubſtantif avec la qualification que ce mot exprime. C'eſt le ſubſtantif même conſidéré ſous un tel point de vue.

*Petits*, n'eſt pas ici un adjectif qui marque directement le volume & la petiteſſe des moutons : c'eſt plutôt un terme d'affection & de tendreſſe. La nature nous inſpire ce ſentiment pour les enfans & pour les petits animaux, qui ont plus de beſoin de notre ſecours que les grands.

*Petits moutons.* Selon l'ordre de l'analyſe énonciative de la penſée, il faudroit dire *moutons petits*, car *petits* ſuppoſe *moutons* : on ne met *petits* au plurier & au maſculin, que parceque *moutons* eſt au plurier & au maſculin. L'adjectif ſuit le nombre & le genre de ſon ſubſtantif, parceque l'adjectif n'eſt que le ſubſtantif même conſidéré avec telle ou telle qualification. Mais parceque ces différentes conſidérations de l'eſprit ſe font intérieurement dans le même inſtant, & qu'elles ne ſont diviſées que par la néceſſité de l'énonciation, la conſtruction uſuelle place au gré de l'uſage certains adjectifs avant, & d'autres après leurs ſubſtantifs.

*Que vous êtes heureux !* *Que* eſt pris adverbialement,

adverbialement, & vient du latin *quantum*, *ad quantum*, *à quel point*, *combien*. Ainsi, *que* modifie le verbe; il marque une manière d'être, & vaut autant que l'adverbe *combien*.

*Vous*, est le sujet de la proposition; c'est de *vous* que l'on juge. *Vous*, est le pronom de la seconde personne. Il est ici au plurier.

*Etes heureux*, c'est l'attribut: c'est ce qu'on juge de *vous*.

*Etes*, est le verbe qui, outre la valeur ou signification particulière de marquer l'existence, fait connoître l'action de l'esprit qui attribue cette existence *heureuse à vous*; & c'est par cette propriété que ce mot est verbe. On affirme que *vous existez heureux*.

Les autres mots ne sont que des dénominations; mais le verbe, outre la valeur ou signification particulière du qualificatif qu'il renferme, marque encore l'action de l'esprit qui attribue ou applique cette valeur à un sujet.

*Etes.* La terminaison de ce verbe marque encore le nombre, la persone & le temps présent.

*Heureux*, c'est le qualificatif, que l'esprit considère comme uni & identifié à *vous*, à votre existence. C'est ce que nous appelons *raport d'identité.*

*Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes.*

Voici une autre proposition.

*Vous*, en est encore le sujet simple. C'est un pronom substantif, car c'est le nom de la seconde persone, en tant qu'elle est la persone à qui on adresse la parole; comme *roi*, *pape*, sont des noms de persones, en tant qu'elles possèdent ces dignités. Ensuite, les circonstances font connoître de quel roi ou de quel pape on entend parler. De même, ici, les circonstances, les adjoints, font connoître que ce *vous*, ce sont les moutons. C'est se faire une fausse idée des pronoms, que de les prendre pour de simples vice-gérens, & les regarder comme des mots mis à la

place des vrais noms. Si cela étoit, quand les Latins disent *Cérès* pour *le pain*, ou *Bacchus* pour *le vin*; *Cérès* & *Bacchus* seroient des pronoms.

*Paissez*, est le verbe, dans un sens neutre, c'est-à-dire, que ce verbe marque ici un état de sujet : il exprime en même-temps l'action & le terme de l'action. Car *vous paissez*, est autant que *vous mangez l'herbe*. Si le terme de l'action étoit exprimé séparément, & qu'on dît *vous paissez l'herbe naissante*, le verbe seroit actif transitif.

*Dans nos champs*, voila une circonstance de l'action.

*Dans* est une préposition qui marque une vue de l'esprit par raport au lieu. Mais *dans* ne détermine point le lieu : c'est un de ces mots incomplets dont nous avons parlé, qui ne sont qu'une partie d'un sens particulier, & qui ont besoin d'un autre mot pour former ce sens. Ainsi *dans* est la préposition, & *nos champs* en est le complément. Alors, ces mots, *dans nos*

*champs*, font un ſens particulier, qui entre dans la compoſition de la propoſition. Ces ſortes de ſens ſont ſouvent exprimés en un ſeul mot, qu'on appelle adverbe.

*Sans ſouci*; voila encore une prépoſition avec ſon compliment : c'eſt un ſens particulier, qui fait un *inciſe*. Inciſe vient du latin *inciſum*, qui ſignifie coupé. C'eſt un ſens détaché qui ajoute une circonſtance de plus à la propoſition. Si ce ſens étoit ſupprimé, la propoſition auroit une circonſtance de moins ; mais elle n'en ſeroit pas moins propoſition.

*Sans alarmes*, eſt un autre inciſe.

> *Auſſi-tôt aimés qu'amoureux,*
>
> *On ne vous force point à répandre des larmes.*

Voici une nouvelle période : elle a deux membres.

*Auſſi-tôt aimés qu'amoureux*, c'eſt le premier membre : c'eſt-à-dire, le premier ſens partiel, qui entre dans la compoſition de la période.

Il y a ici ellipſe, c'eſt-à-dire, que pour

faire la construction pleine, il faut suppléer des mots que la construction usuelle supprime, mais dont le sens est dans l'esprit.

*Aussi-tôt aimés qu'amoureux* ; c'est-à-dire, *comme vous êtes aimés aussi-tôt que vous êtes amoureux.*

*Comme*, est ici un adverbe relatif, qui sert au raisonnement, & qui doit avoir un corrélatif ; *comme*, c'est-à-dire, *& parce que vous êtes*, &c.

*Vous*, est le sujet ; *êtes aimés aussi-tôt*, est l'attribut. *Aussi-tôt* est un adverbe relatif de temps, *dans le même-temps.*

*Que*, autre adverbe de temps ; c'est le corrélatif d'*aussi-tôt.* *Que* appartient à la proposition suivante, *que vous êtes amoureux* : ce *que* vient du latin, *in quo*, dans lequel, *cum.*

*Vous êtes amoureux* ; c'est la proposition corrélative de la précédente.

*On ne vous force point à répandre des larmes.* Cette proposition est la corrélative du sens total des deux propositions précédentes.

*On*, eſt le ſujet de la propoſition. *On* vient de *homo*. Nos pères diſoient *hom*, *nou y a hom ſur la terre* (1). *On*, ſe prend dans un ſens indéfini, indéterminé, *une perſonne quelconque*, *un individu de votre eſpèce.*

*Ne vous force point à répandre des larmes.* Voila tout l'attribut : c'eſt l'attribut total ; c'eſt ce qu'on juge de *on*.

*Force*, eſt le verbe qui eſt dit de *on* : c'eſt pour cela qu'il eſt au ſingulier, & à la troiſième perſonne.

*Ne point :* ces deux mots font une négation : ainſi la propoſition eſt négative. Voyez ce que nous diſons de *point*, en parlant de l'*ARTICLE*, vers la fin.

*Vous*. Ce mot, ſelon la conſtruction uſuelle, eſt ici avant le verbe ; mais, ſelon l'ordre de la conſtruction des vues de l'eſprit, *vous* eſt après le verbe, puiſqu'il eſt le terme ou l'objet de l'action de forcer.

Cette tranſpoſition du pronom n'eſt pas

(1) Voyez Borel au mot *Hom*.

en uſage dans toutes les langues. Les Anglois diſent, *I dreſſ my ſelf;* mot à mot; *j'habille moi-même*. Nous diſons *je m'habille*, ſelon la conſtruction uſuelle; ce qui eſt une véritable inverſion; que l'habitude nous fait préférer à la conſtruction régulière. On lit trois fois, au dernier chapitre de l'Evangile de Saint Jean, *Simon, diligis me? Simon, amas me? Pierre, aimez-vous moi?* Nous diſons *Pierre, m'aimez-vous?*

La plupart des étrangers qui viennent du nord, diſent *j'aime vous, j'aime lui*; au lieu de dire, *je vous aime, je l'aime*; ſelon notre conſtruction uſuelle.

*A répandre des larmes. Répandre des larmes*; ces trois mots font un ſens total, qui eſt le complément de la prépoſition *à*. Cette prépoſition met le ſens total en raport avec force, *forcer à*, *cogere ad*. Virgile a dit, *Cogitur ire ad lacrymas* (1), & *Vocant ad lacrymas* (2).

(1) *Æn. l.* IV. *v.* 413. (2) *L.* XI. *v.* 96.

*Répandre des larmes. Des larmes* n'est pas ici le complément immédiat de *répandre. Des larmes* est ici dans un sens partitif. Il y a ellipse d'un substantif générique, *répandre une certaine quantité de les larmes*; ou, comme disent les poètes latins, *Imbrem lacrymarum, une pluie de larmes.*

*Vous ne formez jamais d'inutiles desirs.*

*Vous*, est le sujet de la proposition. Les autres mots sont l'attribut. *Formez*, est le verbe, à la seconde personne du présent de l'indicatif.

*Ne*, est la négation, qui rend la proposition négative. *Jamais* est un adverbe de temps. Jamais, *en aucun temps.* Ce mot vient de deux mots latins, *jam* & *magis.*

*D'inutiles desirs.* C'est encore un sens partitif. *Vous ne formez jamais certains desirs, quelques desirs qui soient du nombre des desirs inutiles.*

*D'inutiles desirs.* Quand le substantif & l'adjectif

l'adjectif ſont ainſi le déterminant d'un verbe, ou le complément d'une prépoſition dans un ſens affirmatif, ſi l'adjectif précède le ſubſtantif, il tient lieu d'article, & marque la ſorte ou eſpèce. *Vous formez d'inutiles deſirs.* On qualifie *d'inutiles*, les deſirs que vous formez. Si au contraire, le ſubſtantif précède l'adjectif, on lui rend l'article : c'eſt le ſens individuel : *Vous formez des deſirs inutiles.* On veut dire que les deſirs particuliers ou ſinguliers que vous formez, ſont du nombre *de les deſirs* inutiles. Mais dans le ſens négatif, on diroit, *Vous ne formez jamais, pas, point, de deſirs inutiles.* C'eſt alors le ſens ſpécifique. Il ne s'agit point de déterminer tels ou tels deſirs ſinguliers. On ne fait que marquer l'eſpèce ou ſorte de deſirs que vous formez.

*Dans vos tranquilles cœurs l'amour ſuit la nature.*

La conſtruction eſt : *L'amour ſuit la nature dans vos cœurs tranquilles. L'amour*, eſt le ſujet de la propoſition, & par cette

Bb

raison il précède le verbe. *La nature*, est le terme de l'action de suit, & par cette raison ce mot est après le verbe. Cette position est dans toutes les langues, selon l'ordre de l'énonciation & de l'analyse des pensées. Mais lorsque cet ordre est interrompu par des transpositions, dans les langues qui ont des cas, il est indiqué par une terminaison particulière, qu'on appelle *accusatif*. En sorte qu'après que toute la phrase est finie, l'esprit remet le mot à sa place.

*Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.*

Construction, *Vous avez ses plaisirs, sans ressentir ses maux*. *Vous*, est le sujet : les autres mots, sont l'attribut.

*Sans ressentir ses maux*. *Sans* est une préposition, dont *ressentir les maux* est le complément. *Ressentir ses maux*, est un sens particulier, équivalent à un nom. *Ressentir*, est ici un nom verbal. *Sans ressentir*, est une proposition implicite, *sans que vous ressentiez*. *Ses maux*, est après l'infinitif *ressentir*, parcequ'il en-

est le déterminant. Il est le terme de l'action de *ressentir*.

> *L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,*
> *Qui font tant de maux parmi nous,*
> *Ne se rencontrent point chez vous.*

Voila la proposition principale.

*L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture*: c'est là le sujet de la proposition. Cette sorte de sujet est appelée *sujet multiple*, parceque ce sont plusieurs individus, qui ont un attribut commun. Ces individus sont ici des individus métaphysiques, des termes abstraits, à l'imitation d'objets réels.

*Ne se rencontrent point chez vous*, c'est l'attribut. On pouvoit dire, *l'ambition ne se rencontre point chez vous*; *l'honneur ne se rencontre point chez vous*; *l'intérêt*, &c. ce qui auroit fait quatre propositions. En rassemblant les divers sujets dont on veut dire la même chose, on abrège le discours, & on le rend plus vif.

*Qui font tant de maux parmi nous*. C'est la proposition incidente. *Qui*, en est le

sujet. C'est le pronom relatif. Il rappelle à l'esprit *l'ambition*, *l'honneur*, *l'intérêt*, *l'imposture*, dont on vient de parler.

*Font tant de maux parmi nous.* C'est l'attribut de la proposition incidente.

*Tant de maux*; c'est le déterminant de *font*; c'est le terme de l'action de *font*.

*Tant*, vient de l'adjectif *tantus, a, um.* *Tant* est pris ici substantivement : *Tantum malorum*, *tantum* χρῆμα *malorum*, *une si grande quantité de maux.*

*De maux*, est le qualificatif de *tant.* C'est un des usages de la préposition *de*, de servir à la qualification.

*Maux*, est ici dans un sens spécifique, indéfini, & non dans un sens individuel. Ainsi, *maux* n'est pas précédé de l'article *les*.

*Parmi nous*, est une circonstance de lieu. *Nous*, est le complément de la préposition *parmi*.

*Cependant nous avons la raison pour partage;*
*Et vous en ignorez l'usage.*

Voila deux propositions liées entr'elles,

par la conjonction &. *Cependant*, adverbe, ou conjonction adversative, c'est-à-dire, qui marque restriction ou opposition, par raport à une autre idée ou pensée. Ici cette pensée est, *Nous avons la raison ; cependant malgré cet avantage, les passions font tant de maux parmi nous.* Ainsi, *cependant* marque opposition, contrariété, entre *avoir la raison*, & *avoir des passions*. Il y a donc ici une de ces propositions que les Logiciens appellent *adversative* ou *discrétive*.

*Nous*, est le sujet : *Avons la raison pour partage*, est l'attribut.

*La raison pour partage*. L'auteur pouvoit dire, *la raison en partage* ; mais alors il y auroit eu un bâillement ou *hiatus*, parceque *la raison* finit par la voyelle nasale *on*, qui auroit été suivie de *en*. Des Poètes ne sont pas toujours si exacts, & redoublent l'*n* en ces occasions ; *la raison-n-en partage* : ce qui est une prononciation vicieuse. D'un autre côté, en disant, *pour partage*, la rencontre de ces deux

syllabes, *pour*, *par*, est désagréable à l'oreille.

*Vous en ignorez l'usage. Vous*, est le sujet ; *en ignorez l'usage*, est l'attribut. *Ignorez*, est le verbe. *L'usage*, est le déterminant de *ignorez* : c'est le terme de la signification d'*ignorer* ; c'est la chose ignorée. C'est le mot qui détermine *ignorez*.

*En*, est une sorte d'averbe pronominal. Je dis que *en* est une sorte d'adverbe, parcequ'il signifie autant qu'une préposition & un nom. *En*, *inde* ; *de cela* ; *de la raison*. *En*, est un adverbe pronominal, parcequ'il n'est employé que pour réveiller l'idée d'un autre mot ; *Vous ignorez l'usage de la raison.*

*Innocens animaux, n'en soyez point jaloux.*

C'est ici une énonciation à l'impératif.

*Innocens animaux*. Ces mots ne dépendent d'aucun autre qui les précède, & sont énoncés sans articles. Il marquent, en pareil cas, la personne à qui l'on adresse la parole.

*Soyez*, est le verbe à l'impératif. *Ne point*, est la négation.

*En*, *de cela*, *de ce que nous avons la raison pour partage*.

*Jaloux* est l'adjectif. C'est ce qu'on dit que les animaux ne doivent pas être. Ainsi, selon la pensée, *jaloux* se raporte à *animaux*, par raport d'identité, mais négativement, *ne soyez pas jaloux*.

*Ce n'est pas un grand avantage.*

*Ce*, pronom de la troisième personne. *Hoc*, *ce*, *cela*, à savoir que, *nous avons la raison*, *n'est pas un grand avantage*.

*Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,*
*Contre les passions n'est pas un sur remède.*

Voici proposition principale, & proposition incidente.

*Cette fière raison n'est pas un remède sûr contre les passions*; voila la proposition principale.

*Dont on fait tant de bruit*: c'est la proposition incidente.

*Dont*, c'est encore un adverbe prono-

minal, *de laquelle*, *touchant laquelle*. *Dont* vient du mot *unde*, par mutation ou transposition de lettres, dit Nicot. Nous nous en servons pour *duquel*, *de laquelle*, *de qui*, *de quoi*.

*On*, est le sujet de cette proposition incidente.

*Fait tant de bruit*, en est l'attribut. *Fait*, est le verbe. *Tant de bruit*, est le déterminant de *fait*. *Tant de bruit*, *tantum* χρῆμα *jactationis*, *tantam rem jactationis*.

*Un peu de vin la trouble.*

*Un peu*, *peu*, est un substantif; *parum vini*, une petite quantité de vin. On dit, *le peu*, *de peu*, *à peu*, *pour peu*. *Peu*, est ordinairement suivi d'un qualificatif. *De vin*, est le qualificatif de *peu*. *Un peu*; *un* & *le* sont des adjectifs prépositifs qui indiquent des individus. *Le* & *ce* indiquent des individus déterminés; au lieu que *un* indique un individu indéterminé; il a le même sens que *quelque*. Ainsi *un peu* est bien différent de *le peu*; celui-ci présède l'indi-

vidu déterminé, & l'autre l'individu indéterminé.

*Un peu de vin.* Ces quatre mots expriment une idée particulière, qui est le sujet de la proposition.

*La trouble*, c'est l'attribut. *Trouble*, est le verbe. *La*, est le terme de l'action du verbe. *La*, est un pronom de la troisième personne; c'est-à-dire, que *la* rapelle l'idée de la personne ou de la chose dont on a parlé: *Trouble la*, *elle*, *la raison.*

*Un enfant* (l'amour) *la séduit.*

C'est la même construction que dans la proposition précédente.

*Et déchirer un cœur, qui l'appelle à son aide,*
*Est tout l'effet qu'elle produit.*

La construction de cette petite période mérite attention. Je dis période, grammaticalement parlant, parceque cette phrase est composée de trois propositions grammaticales: car il y a trois verbes à l'indicatif, *appelle*, *est*, *produit.*

*Déchirer un cœur est tout l'effet*: c'est

la première propofition grammaticale ; c'eſt la propoſition principale.

*Déchirer un cœur*, c'eſt le ſujet énoncé par pluſieurs mots, qui font un ſens qui pouroit être énoncé par un ſeul mot, ſi l'uſage en avoit établi un. *Trouble*, *agitation*, *repentir*, *remors*, ſont à peu près les équivalens de *déchirer un cœur*.

*Déchirer un cœur*, eſt donc le ſujet; & *eſt tout l'effet*, c'eſt l'attribut.

*Qui l'appelle à ſon aide*; c'eſt une propoſition incidente.

*Qui*, en eſt le ſujet : ce *qui* eſt le pronom relatif qui rapelle, *cœur*.

*L'appelle à ſon aide*, c'eſt l'attribut de *qui*; *la*, eſt le terme de l'action *d'appelle* : *appelle elle*, *appelle la raiſon*.

*Qu'elle produit*; *elle produit lequel effet*; c'eſt la troiſième propoſition.

*Elle*, eſt le ſujet : *elle* eſt un pronom qui rapelle *raiſon*.

*Produit que*, c'eſt l'attribut d'*elle*. *Que* eſt le terme de *produit*. C'eſt un pronom qui rappelle *effet*.

*Que* étant le déterminant, ou terme de l'action de *produit*, est après *produit*, dans l'ordre des pensées, & selon la construction simple : mais la construction usuelle l'énonce avant *produit* ; parceque le *que* étant un relatif conjonctif, il rapelle *effet*, & joint, *elle produit*, avec *effet*. Or, ce qui joint, doit être entre deux termes. La relation en est plus aisément apperçue, comme nous l'avons déja remarqué.

Voila trois propositions grammaticales ; mais logiquement, il n'y a là qu'une seule proposition.

*Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide* : ces mots font un sens total, qui est le sujet de la proposition logique.

*Est tout l'effet qu'elle produit* : voila un autre sens total, qui est l'attribut. C'est ce qu'on dit *de déchirer un cœur.*

*Toujours impuissante & sévère,*
*Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien.*

Il y a encore ici ellipse, dans le pro-

mier membre de cette phrase. La construction pleine est : *La raison est toujours impuissante & sévère. Elle s'oppose à tout, parcequ'elle est sévère ; & elle ne surmonte rien, parcequ'elle est impuissante.*

*Elle s'oppose à tout*, ce que nous voudrions faire qui nous feroit agréable. *Opposer, ponere ob, poser devant, s'opposer, opposer soi, se mettre devant comme un obstacle. Se*, est le terme de l'action *d'opposer.* La construction usuelle le met avant son verbe, comme *me, te, le, que,* &c. *à tout* ; Cicéron a dit, *Opponere ad.*

*Ne surmonte rien. Rien*, est ici le terme de l'action de *surmonte. Rien*, est toujours accompagné de la négation exprimée ou sous-entendue. *Rien, nullam rem.*

*Sur toutes riens garde ces points.* Mehun, au Testament : où vous voyez que *sur toutes riens*, veut dire, sur toutes choses.

*Sous la garde de votre chien,*
*Vous devez beaucoup moins redouter la colère*

*Des loups cruels & raviſſans,*
*Que, ſous l'autorité d'une telle chimère,*
*Nous ne devons craindre nos ſens.*

Il y a ici ellipſe & ſynthèſe. La ſynthèſe ſe fait lorſque les mots ſe trouvent exprimés ou arrangés ſelon un certain ſens que l'on a dans l'eſprit.

De ce que (*ex eo quod, propterea quod*) vous êtes ſous la garde de votre chien, vous devez redouter la colère des loups cruels & raviſſans, *beaucoup moins*; au lieu que nous, qui ne ſommes que ſous la garde de la raiſon, qui n'eſt qu'une chimère, nous n'en devons pas craindre nos ſens *beaucoup moins*.

*Nous n'en devons pas moins craindre nos ſens*: voila la ſynthèſe ou ſyllepſe, qui attire le *ne* dans cette phraſe.

*La colère des loups*. La poéſie ſe permet cette expreſſion. L'image en eſt plus noble & plus vive. Mais ce n'eſt pas par colère, que les loups & nous mangeons les moutons. Phèdre a dit, *fauce improbâ*; & la Fontaine a dit, *la faim*.

*Beaucoup moins*, *multò minus* : c'eſt une expreſſion adverbiale, qui ſert à la comparaiſon, & qui, par conſéquent, demande un corrélatif, *que*, &c. *Beaucoup moins*, *ſelon un coup moins beau*, *moins grand*. Voyez ce que nous diſons de *BEAUCOUP*, en parlant de l'article.

*Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,*
*Dans une douce oiſiveté.*

Voilà une propoſition qui fait un ſens incomplet, parceque la corrélative n'eſt pas exprimée : mais elle va l'être dans la période ſuivante, qui a le même tour.

*Comme vous faites*, eſt une propoſition incidente.

*Comme*, adverbe. *Quomodò* : *à la manière que vous le faites.*

*Ne vaudroit-il pas mieux être, comme vous êtes,*
*Dans une heureuſe obſcurité,*
*Que d'avoir, ſans tranquillité,*
*Des richeſſes, de la naiſſance,*
*De l'eſprit & de la beauté.*

Il n'y a dans cette période, que deux propoſitions relatives, & une incidente.

*Ne vaudroit-il pas mieux être, comme vous êtes, dans une heureuse obscurité :* c'est la première proposition relative, avec l'incidente; *comme vous êtes.*

Notre syntaxe marque l'interrogation, en mettant les pronoms personels après le verbe, même lorsque le nom est exprimé. *Le Roi ira-t-il à Fontainebleau? Aimez-vous la vérité? Irai-je.*

Voici qu'el est le sujet de cette proposition. *Il, illud, ceci,* à savoir, *être dans une heureuse obscurité*; sens total énoncé par plusieurs mots équivalens à un seul. Ce sens total est le sujet de la proposition.

*Ne vaudroit-il pas mieux?* Voila l'attribut, avec le signe de l'interrogation. Ce *ne* interrogatif nous vient des Latins, *Egone, adeone, superatne, jamne vides? Voyez-vous? Ne voyez-vous pas?*

*Que, quam.* C'est la conjonction ou particule, qui lie la proposition suivante; en sorte que la proposition précédente & celle qui suit, sont les deux corrélatives de la comparaison.

*Que la chose, l'agrément d'avoir, sans tranquillité, l'abondance des richesses, l'avantage de la naissance, de l'esprit & de la beauté.* Voila le sujet de la proposition corrélative.

*Ne vaut*, qui est sous-entendu, en est l'attribut. *Ne*, parcequ'on a dans l'esprit, *ne vaut pas tant que votre obscurité vaut.*

*Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,*
*Valent moins que votre indolence.*

*Ces prétendus trésors valent moins*; voila une proposition grammaticale relative.

*Que votre indolence ne vaut*; voila la corrélative.

Votre indolence n'est pas dans le même cas: elle ne vaut pas ce *moins*: elle vaut bien davantage.

*Dont on fait vanité*, est une proposition incidente. *On fait vanité desquels*, à cause desquels. On dit, *faire vanité, tirer vanité de*, *dont*, desquels. *On fait vanité*: ce mot vanité entre dans la composition

ſition du verbe, & ne marque pas une telle vanité en particulier ; ainſi il n'y a point d'article.

*Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſoins criminels.*

*Ils* (ces tréſors, ces avantages) : *Ils* eſt le ſujet.

*Livrent nous ſans ceſſe à*, &c. c'eſt l'attribut.

*A des ſoins criminels* ; c'eſt le ſens partitif ; c'eſt-à-dire, que les ſoins auſquels ils nous livrent, ſont du nombre des *ſoins criminels* ; ils en ſont partie. Ces prétendus avantages nous livrent à certains ſoins, à quelques ſoins, qui ſont de la claſſe *des ſoins criminels*.

*Sans ceſſe*, façon de parler adverbiale, *ſine ulla intermiſſione*.

*Par eux, plus d'un remors nous ronge.*

*Plus d'un remors*, voilà le ſujet complexe de la propoſition.

*Ronge nous par eux*, à l'occaſion de ces tréſors ; c'eſt l'attribut.

*Plus d'un remors. Plus*, est ici le substantif, & signifie *une quantité de remors plus grande que celle d'un seul remors.*

*Nous voulons les rendre éternels,*
*Sans songer qu'eux & nous passerons comme un songe.*

*Nous*, est le sujet de la proposition.

*Voulons les rendre éternels, sans songer, &c.* c'est l'attribut logique.

*Voulons*, est un verbe actif. Quand on veut, on veut quelque chose; *les rendre éternels*, *rendre ces trésors éternels* : ces mots forment un sens, qui est le terme de l'action de *voulons* : c'est la chose que nous voulons.

*Sans songer qu'eux & nous passerons comme un songe.*

*Sans songer. Sans*, préposition. *Songer*, est pris ici substantivement. C'est le complément de la préposition *sans*; *sans la pensée que*. *Sans songer* peut aussi être regardé comme une proposition implicite : *sans que nous songions.*

*Que*, est ici une conjonction, qui unit à *songer*, la chose à quoi l'on ne songe point.

*Eux & nous passerons comme un songe.*
Ces mots forment un sens total, qui exprime la chose à quoi l'on devroit songer. Ce sens total est énoncé dans la forme d'une proposition; ce qui est ordinaire en toutes les langues. *Je ne sais qui a fait cela, Nescio quis fecit; Quis fecit* est le terme ou l'objet de *nescio*: *Nescio hoc, nempè, quis fecit.*

*Il n'est dans ce vaste univers,*
*Rien d'assuré, rien de solide.*

*Il, illud, nempè, ceci, à savoir, rien d'assuré, rien de solide.* Quelque chose *d'assuré, quelque chose de solide*; voilà le sujet de la proposition. *N'est* (pas) *dans ce vaste univers*; en voila l'attribut. La négation *ne* rend la proposition négative.

*D'assuré.* Ce mot est pris ici substantivement: *Nihilum quidem certi. D'assuré* est encore ici dans un sens qualificatif, & non dans un sens individuel; & c'est pour cela qu'il n'est précédé que de la préposition *de*, sans article.

*Des choses d'ici bas la Fortune décide,*
*Selon ses caprices divers.*

*La Fortune*, sujet simple, terme abstrait personifié : c'est le sujet de la proposition. Quand nous ne connoissons pas la cause d'un évènement, notre imagination vient au secours de notre esprit, qui n'aime pas à demeurer dans un état vague & indéterminé. Elle le fixe à des fantômes qu'elle réalise, & ausquels elle donne des noms, *Fortune*, *Hasard*, *Bonheur*, *Malheur*.

*Décide des choses d'ici bas, selon ses caprices divers.* C'est l'attribut complexe.

*Des choses*, *de les choses* : *de* signifie ici touchant.

*D'ici-bas* détermine *chose*; *Ici-bas* est pris substantivement.

*Selon ses caprices divers*, est une maniere de décider. *Selon*, est la préposition. *Ses caprices divers*, sont le complément de la préposition.

*Tout l'effort de notre prudence*
*Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.*

*Tout l'effort de notre prudence*, voila le

ſujet complexe : *de notre prudence* détermine l'effort, & le rend ſujet complexe. *L'effort de* eſt un individu métaphyſique, & par imitation ; comme un tel homme ne peut, de même *tout l'effort ne peut.*

*Ne peut dérober nous* ; & ſelon la conſtruction uſuelle, *nous dérober.*

*Au moindre*, *à le moindre* ; *à*, eſt la prépoſition ; *le moindre*, eſt le complément de la prépoſition.

*Au moindre de ſes coups* ; *au moindre coup de ſes coups. De ſes coups*, eſt dans le ſens partitif.

*Paiſſez, moutons, paiſſez. Sans regle & ſans ſcience,*
*Malgré la trompeuſe apparence,*
*Vous êtes plus heureux & plus ſages que nous.*

*La trompeuſe apparence*, eſt ici un individu métaphyſique perſonifié.

*Malgré.* Ce mot eſt compoſé de l'adjectif *mauvais*, & du ſubſtantif *gré*, qui ſe prend pour *volonté*, *goût*. *Avec le mauvais gré de*, en retranchant le *de*, à la maniere de nos pères, qui ſupprimoient ſouvent cette prépoſition, comme nous

l'avons observé en parlant du raport de détermination. Les anciens disoient *maugré*; puis on a dit *malgré*. *Malgré moi*, *avec le mauvais gré de moi*; *Cum mea mala gratia*; *me invito*. Aujourd'hui, on fait de *malgré* une préposition. *Malgré la trompeuse apparence*, qui ne cherche qu'à en imposer & à nous en faire accroire, vous êtes, au fond & dans la réalité, plus heureux & plus sages que nous ne le sommes.

Tel est le détail de la construction des mots de cette Idylle. Il n'y a point d'ouvrage, en quelque langue que ce puisse être, qu'on ne pût réduire aux principes que je viens d'exposer, pourvu que l'on connût les signes des raports des mots en cette langue, & ce qu'il y a d'arbitraire, qui la distingue des autres.

Au reste, si les observations que j'ai faites paroissent trop métaphysiques à quelques personnes, peu accoutumées peut-être à réfléchir sur ce qui se passe en elles mêmes, je les prie de considérer qu'on

ne sauroit traiter raisonnablement de ce qui concerne les mots, que ce ne soit relativement à la forme que l'on donne à la pensée, & à l'analyse que l'on est obligé d'en faire par la nécessité de l'élocution, c'est-à-dire, pour la faire passer dans l'esprit des autres; & dès-lors on se trouve dans le pays de la Métaphysique. Je n'ai donc pas été chercher de la Métaphysique, pour en amener dans une contrée étrangère : je n'ai fait que montrer ce qui est dans l'esprit, relativement au discours & à la nécessité de l'élocution. C'est ainsi que l'anatomiste montre les parties du corps humain, sans y en ajouter de nouvelles. Tout ce qu'on dit des mots, qui n'a pas une relation directe avec la pensée, ou avec la forme de la pensée; tout cela, dis-je, n'excite aucune idée nette dans l'esprit. On doit connoître la raison des règles de l'élocution, c'est-à-dire, de l'art de parler & d'écrire, afin d'éviter les fautes de construction, & pour acquérir l'habitude de s'énoncer avec une exactitude rai-

ſonnable qui ne contraigne point le génie.

Il eſt vrai que l'imagination auroit été plus agréablement amuſée, par quelques réflexions ſur la ſimplicité & la vérité des images, auſſi bien que ſur les expreſſions fines & naïves, par leſquelles cette illuſtre Dame peint ſi bien le ſentiment.

Mais, comme la *conſtruction ſimple* & néceſſaire, eſt la baſe & le fondement de toute *conſtruction uſuelle & élégante* ; que les penſées les plus ſublimes, auſſi-bien que les plus ſimples, perdent leur prix, quand elles ſont énoncées par des phraſes irrégulières ; & que d'ailleurs le public eſt moins riche en obſervations ſur cette *conſtruction* fondamentale, j'ai cru qu'après avoir tâché d'en déveloper les véritables principes, il ne ſeroit pas inutile d'en faire l'application ſur un ouvrage auſſi connu & auſſi généralement eſtimé que l'eſt l'Idylle des *Moutons* de Madame Deshoulières.

*Obſervations*

*Obſervations ſur ce que les Grammairiens appellent* DISCONVENANCE.

On ſe ſert du terme de *Diſconvenance*, pour déſigner des mots qui compoſent les divers membres d'une période, lorſque ces mots ne conviennent pas entr'eux, ſoit parcequ'ils ſont conſtruits contre l'analogie, ou parcequ'ils raſſemblent des idées diſparates, entre leſquelles l'eſprit apperçoit de l'oppoſition, ou ne voit aucun raport. Il ſemble qu'on tourne d'abord l'eſprit d'un certain côté, & que lorſqu'il croit pourſuivre la même route, il ſe ſent tout-d'un-coup tranſporté dans un autre chemin. Ce que je veux dire s'entendra mieux par des exemples.

Un de nos Auteurs a dit que, *Notre réputation ne dépend pas des louanges qu'on nous donne, mais des actions louables que nous faiſons.*

Il y a diſconvenance entre les deux membres de cette période, en ce que le premier préſente d'abord un ſens négatif, *ne dé-*

*pend pas* ; & dans le ſecond membre, on ſous-entend le même verbe dans un ſens affirmatif. Il faloit dire, *Notre réputation dépend, non des louanges qu'on nous donne, mais des actions louables que nous faiſons.*

Nos Grammairiens ſoutiennent, que lorſque dans le premier membre d'une période, on a exprimé un adjectif, auquel on a donné, ou le genre maſculin, ou le féminin, on ne doit pas dans le ſecond membre ſous-entendre cet adjectif en un autre genre, comme dans ce vers de Racine :

*Sa réponſe eſt dictée, & même ſon ſilence.*

Les oreilles & les imaginations délicates veulent qu'en ces occaſions, l'Ellipſe ſoit préciſément du même mot au même genre ; autrement, ce ſeroit un mot différent.

Les adjectifs qui ont la même terminaiſon au maſculin & au féminin, *ſage*, *fidèle*, *volage*, ne ſont pas expoſés à cette diſconvenance.

Voici une diſconvenance de temps. *Il*

*regarde votre malheur, comme une punition du peu de complaiſance que vous avez eue pour lui, dans le temps qu'il vous pria*, &c. Il faloit dire, *que vous eutes pour lui, dans le temps qu'il vous pria.*

On dit fort bien : *Les nouveaux philoſophes diſent que la couleur* eſt *un ſentiment de l'ame* : mais il faut dire, *les nouveaux philoſophes veulent que la couleur* ſoit *un ſentiment de l'ame.*

On dit, *Je crois, je ſoutiens, j'aſſure, que vous* êtes *ſavant* : mais il faut dire, *je veux, je ſouhaite, je deſire, que vous* ſoyez *ſavant.*

Une diſconvenance bien ſenſible, eſt celle qui ſe trouve aſſez ſouvent dans les mots d'une métaphore. Les expreſſions métaphoriques doivent être liées entr'elles de la même manière qu'elles le ſeroient dans le ſens propre. On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

*Prends ta foudre, Louis, & va comme un lion.*

Il faloit dire, *comme Jupiter.* Il y a diſconvenance entre *foudre* & *lion.*

Dans les premières éditions du Cid, Chimène disoit :

*Malgré des feux si beaux, qui rompent ma colère.*

*Feux* & *rompre* ne vont point ensemble : c'est une disconvenance, comme l'Académie l'a remarqué.

*Ecorce* se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour *les dehors*, *l'apparence* des choses. Ainsi, l'on dit que *les ignorans s'arrêtent à l'écorce ; qu'ils s'amusent à l'écorce.* Ces verbes conviennent fort bien avec *écorce* pris au propre. Mais on ne diroit pas au propre, *fondre l'écorce* : *Fondre* se dit de la glace ou du métal. J'avoue que *fondre l'écorce* m'a paru une expression trop hardie dans une Ode de Rousseau :

*Et les jeunes zéphirs, par leurs chaudes haleines,*
*Ont* fondu l'écorce *des eaux.*

Livre III. Ode VI.

Il y a un grand nombre d'exemples de disconvenances de mots, dans nos meilleurs écrivains, parceque, dans la chaleur de la composition, on est plus occupé des

penſées, qu'on ne l'eſt des mots qui ſervent à énoncer les penſées.

On doit encore éviter les diſconvenances dans le ſtyle ; comme, lorſque traitant un ſujet grave, on ſe ſert de termes bas, ou qui ne conviennent qu'au ſtyle ſimple. Il y a auſſi des diſconvenances dans les penſées, dans les geſtes, &c.

Singula quæque locum teneant ſortita decenter.
Ut ridentibus arrident, ita flentibus adſunt
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum eſt
Primùm ipſe tibi, &c. (1)

### *Des mots explétifs.*

Le mot *explétif*, vient du latin, *explere*, remplir. En effet, les mots explétifs ne ſervent, comme les interjections, qu'à remplir le diſcours, & n'entrent pour rien dans la conſtruction de la phraſe, dont on entend également le ſens, ſoit que le mot *explétif* ſoit énoncé, ou qu'il ne le ſoit pas.

Notre *moi* & notre *vous* ſont quelquefois explétifs dans le ſtyle familier. On ſe

(1) Horace, *de Arte poëtica.*

ſert de *moi*, quand on parle à l'impératif & au préſent. On ſe ſert de *vous*, dans les narrations. Tartuffe, dans Molière, *acte* III, *ſcene* 2, voyant Dorine, dont la gorge ne lui paroiſſoit pas aſſez couverte, tire un mouchoir de ſa poche, & lui dit:

. . . . . . *Ah! mon Dieu, je vous prie,*
*Avant que de parler, prenez*-moi *ce mouchoir.*

& Marot a dit:

*Faites-les*-moi *les plus laids que l'on puiſſe:*
*Pochez cet œil, feſſez*-moi *cette cuiſſe.*

En ſorte que, lorſque je lis dans Térence (1), *fac me ut ſciam*, je ſuis fort tenté de croire que ce *me* eſt explétif en latin, comme notre *moi* en françois.

On a auſſi pluſieurs exemples du *vous* explétif, dans les façons de parler familières: *Il* vous *la prend & l'emporte*, &c. Notre *même* eſt ſouvent explétif: *Le Roi y eſt venu lui*-même: *J'irai moi*-même. Ce *même* n'ajoute rien à la valeur du mot *Roi*, ni à celle de *je*.

(1) Heaut. *act.* I. *ſcen.* IV. *v.* 32.

Au troisième livre de l'Enéide, *v.* 632. Achéménide dit qu'il a vu *lui-même* le cyclope se saisir de deux autres compagnons d'Ulysse, & les dévorer :

*Vidi ego*-met *duo de numero*, &c.

Où vous voyez qu'après *vidi* & après *ego*, la particule *met* n'ajoute rien au sens. Ainsi *met* est une particule explétive, dont il y a plusieurs exemples : *Ego*-met *narrabo* (1) : *Suscipe-me*-met *totum*, dit Vatinius à Cicéron, en le priant de le recevoir tout entier sous sa protection. C'est ainsi qu'on lit dans les manuscrits.

La syllabe *er*, ajoutée à l'infinitif passif d'un verbe latin, est explétive, puisqu'elle n'indique ni temps, ni personne, ni aucun autre accident particulier du verbe. Il est vrai qu'en vers elle sert à *abrévier l'i* de l'infinitif, & à fournir une dactyle au Poète. C'est la raison qu'en donne Servius, sur ce vers de Virgile, Ænéide, *livre* III, *v.* 493.

(1) Térence, *Adelp. act.* IV, *scen*, III, *v.* 13.

*Dulce caput, magicas invitam accingi-er artes.*

*Accingier, id est* præparari, dit Servius. *ACCINGIER autem, ut ad infinitum modum* er *addatur, ratio efficit metri. Nam cùm in eo ACCINGI ultima sit longa, addita* ER *syllaba, brevis fit.* Mais, ce qui est remarquable, & ce qui nous autorise à regarder cette syllabe comme explétive, c'est qu'on en trouve aussi des exemples en prose. *Vatinius cliens pro se causam DICIER vult.* (1) Quand on ajoute ainsi quelque syllabe à la fin d'un mot, les Grammairiens disent que c'est une figure qu'on appelle *Paragoge.*

Parmi nous, dit M. l'Abbé Regnier (2), il y a aussi des particules explétives. Par exemple, les pronoms *me*, *te*, *se*, joints à la particule *en*, comme quand on dit, *Je m'en retourne* : *Il s'en va.* Les pronoms *moi*, *toi*, *lui*, employés par répétition : *S'il ne veut pas vous le dire, je vous le*

(1) *Apud* Cicéron. lib. V. *ad famil.* epist. ix.
(2) *Grammaire*, pag. 565, *in-4.*

*dirai*, moi ; *Il ne m'appartient pas*, à moi, *de me mêler de vos affaires : Il lui appartient bien*, à lui, *de parler comme il fait.*

Ces mots, *enfin*, *ſeulement*, *à tout haſard*, *après tout*, & quelques autres ; ne doivent ſouvent être regardés que comme des mots explétifs & ſurabondans ; c'eſt-à-dire, des mots qui ne contribuent en rien à la conſtruction ni au ſens de la propoſition ; mais ils ont deux ſervices.

I. Nous avons remarqué ailleurs, que les langues ſe ſont formées, par uſage, & comme par une eſpèce d'inſtinct, & non après une délibération raiſonnée de tout un peuple. Ainſi, quand certaines façons de parler ont été autoriſées par une langue pratique, & qu'elles ſont reçues parmi les honnêtes gens de la nation, nous devons les admettre, quoiqu'elles nous paroiſſent composées de mots rédondans & combinés d'une manière qui ne nous paroît pas régulière.

Avons-nous à traduire ces deux mots

d'Horace, *ſunt quos*, &c. au lieu de dire, *quelques-uns ſont*, *qui*, &c. nous devons dire, *il y en a qui*, &c. ou prendre quelqu'autre tour qui ſoit en uſage parmi nous.

L'Académie Françoiſe a remarqué, que dans cette phraſe : *C'eſt une affaire où il y va du ſalut de l'état*, la particule *y* paroît inutile, puiſque *où* ſuffit pour le ſens. *Mais*, dit l'Académie (1), *ce ſont là des formules dont on ne peut rien ôter.* La particule *ne* eſt auſſi fort ſouvent explétive, & ne doit pas pour cela être retranchée. *J'ai affaire*, *& je* ne *veux pas qu'on vienne m'interrompre : Je crains pourtant que vous* ne *veniez*. Que fait-là ce *ne* ? c'eſt votre venue que je crains : je devrois donc dire ſimplement, *je crains que vous veniez*. *Non*, dit l'Académie. *Il eſt certain*, ajoute-t-elle, auſſi bien que Vaugelas, Bouhours, &c. *qu'avec* craindre, empêcher, *& quelques autres verbes*, *il faut né-*

(1) *Remarques & déciſions de l'Académie Françoiſe.* Chez Coignard, 1698.

*cessairement ajouter la négative* ne. *J'empêcherai bien que vous* ne *soyez du nombre*, &c.

C'est la pensée habituelle de celui qui parle, qui attire cette négation. *Je ne veux pas que vous veniez : Je crains en souhaitant que vous ne veniez pas.* Mon esprit tourné vers la négation, la met dans le discours. Voyez ce que nous avons dit de la *syllepse* & de l'*attraction*, dans l'article de la Construction.

Ainsi, le premier service des particules explétives, c'est d'entrer dans certaines façons de parler consacrées par l'usage.

II. Le second service, & le plus raisonnable, c'est de répondre au sentiment intérieur dont on est affecté, & de donner ainsi plus de force & d'énergie à l'expression. L'intelligence est prompte : elle n'a qu'un instant. Mais le sentiment est plus durable : il nous affecte ; & c'est dans le temps que dure cette affection, que nous laissons échaper les interjections, & que nous prononçons les mots explétifs, qui

sont une sorte d'interjection, puisqu'ils sont un effet du sentiment.

*C'est à vous à sortir, vous qui parlez* (1).

*Vous qui parlez*, est une phrase explétive, qui donne plus de force au discours.

*Je l'ai* vu, *dis-je*, vu, *de mes propres ieux* vu,
*Ce qu'on appelle* vu (2).

*Et je ne puis* du tout *me mettre dans l'esprit*,
*Qu'il ait osé tenter les choses que l'on dit.*

Ces mots, *vu de mes ieux*, *du tout*, sont explétifs, & ne servent qu'à mieux assurer ce que l'on dit. *Je ne parle pas sur le témoignage d'un autre ; Je l'ai vu moi-même ; je l'ai entendu de mes propres oreilles* : & dans Virgile, au neuvième livre de l'*Enéide*, vers 457 :

Me me *adsum qui feci : in me convertite ferrum.*

Ces deux premiers *me* ne sont là que par énergie, & par sentiment. *Elocutio est dolore turbati*, dit Servius.

(1) Molière.
(2) Idem. *Tartuffe*, *act.* V. *scen.* 3.